



SOUVENIRS
D'UN VOYAGEUR

NOUVELLES

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

DE L'INSTITUT

TROISIÈME ÉDITION

Marina. — Le Jasmin de Figline
Le Château de la vie
Jodocus. — Don Ottavio

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1868

QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM
NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES
COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET
GENTILIS DE MONTBARBON

Edouard Groïs
Paris - décembre 1868

SOUVENIRS

D'UN VOYAGEUR



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Abdallah, ou le trèfle à quatre feuilles, suivi de *Aziz et Aziza*. 3e édition, ornée du *portrait de l'auteur*. . . . . . . 1 vol.

Le Prince-Caniche. 13e édition. . . . . 1 vol.

Paris en Amérique. 22e édition . . . . 1 vol.

Le Parti libéral et son avenir. 7e édition. . . . . . 1 vol.

La Liberté religieuse. 3e édition. . . . . 1 vol.

Études morales et politiques. 4e édition. . . . . . . 1 vol.

L'État et ses limites. 4e édition. . . . . 1 vol.

Histoire des États-Unis d'Amérique, depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale (1620-1789). 3e édition. . . . . . . 3 vol.

Études sur l'Allemagne contemporaine et les pays slaves. 3e édition. 1 vol

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS
D'UN VOYAGEUR

NOUVELLES

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE
DE L'INSTITUT

> Celui qui n'a jamais mangé son pain avec des larmes, celui qui dans les nuits douloureuses n'est point resté sur son lit à pleurer; celui-là ne vous connaît pas, Puissances célestes! GOETHE, *Wilhelm Meister*.

TROISIÈME ÉDITION

Marina — Le Jasmin de Figline
Le Château de la vie
Jodocus — Don Ottavio

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1869

Chère maman,

C'est à toi que je dédie ces nouvelles, que tu as déjà lues avec plaisir, sans doute parce que tu y retrouvais ton fils et les sentiments que tu lui as inspirés. J'aurais pu t'offrir un gros livre, plus sérieux que celui-ci, mais tu m'y aurais moins reconnu. Peut-être aussi, quand on aura oublié l'érudit, lira-t-on encore ces pages écrites pour ceux qui ont souffert comme nous, ces pages auxquelles je voudrais attacher ton nom comme un souvenir de ma reconnaissance et de mon amour.

Éd. Laboulaye.

Paris, 27 juillet 1857.

Ma mère,

C'est à ta mémoire que je dédie la nouvelle édition de ce petit livre que tu aimais. Unis tous deux par un demi-siècle d'affection mutuelle, je veux que nos deux noms restent inséparables, tant qu'on s'inquiétera de moi sur la terre. Et si quelque ami inconnu s'attendrit à la lecture de ces pages et s'intéresse à leur auteur, qu'il honore d'un pieux souvenir celle qui, par la délicatesse de son esprit et la bonté de son cœur, a fait de moi le peu que je suis.

Éd. Laboulaye.

Glatigny-Versailles, 30 novembre 1868.

MARINA

I

— Qui va là? qui entre dans ma chambre à cette heure de nuit?

— Pardon, monsieur, dit l'honnête David en démasquant la lampe qu'il cachait avec la main et en m'éblouissant tout à coup; ils ont oublié de remonter leur misérable coucou, et je venais prendre l'heure de votre excellente montre. Deux heures et demie, près de trois heures; monsieur a encore deux heures à dormir. Bien fâché de l'avoir dérangé... Après cela, dit-il en s'arrêtant au moment de toucher la porte, si Votre Seigneurie se sentait disposée à se mettre en route?... Le chemin est long d'Ancône à Pesaro, et à la fin d'octobre les

journées sont courtes. Il fait beau, ce matin ; les chevaux mangent, et dans vingt minutes, si monsieur le veut, tout sera prêt.

— Je vous entends, excellent David, et vois avec plaisir qu'on trouve encore des Normands en Italie. Mais la voyageuse que nous avons prise hier à Macerata ?

— La Ferraraise ? Je vais voir si par hasard elle ne serait pas éveillée comme monsieur.

— Allez, mon ami ; n'y mettez pas moins de discrétion ni de prudence, j'imagine que vous ne serez pas moins heureux.

Voyager en voiturin, quel plaisir historique et patriarcal ! C'est rajeunir de cent ans, c'est revenir à ce temps heureux de nos grands-pères, où, grâce aux progrès de l'industrie, on ne mettait plus que treize jours pour aller à Bordeaux par le carosse public. Partir avant l'aurore, se traîner lentement jusqu'à midi, descendre dans quelque hôtellerie déserte où tout dort, même le chien, disputer aux mouches cette éternelle friture qui compose toute la cuisine italienne, passer trois ou quatre longues heures bloqué par la chaleur, et pour unique distraction déchiffrer sur les vitres rayées et sur les murs délabrés tout ce qu'y ont écrit la passion ou l'ennui, enfin se remettre en route après mille dé-

lais, pour arriver avant le coucher du soleil dans une maison plus nue et plus abandonnée que celle de la veille, et là, dès le premier coup (tant notre âge a dégénéré !), se trouver plus égoïste que le Gnathon de la Bruyère, cet homme abominable *qui sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit*, user de corruption sans rougir, et séduire avec deux pauls[1] le valet d'auberge pour ne point partager la chambre ou même le lit d'un étranger et peut-être d'un capucin : voilà les agréments du voiturin ! C'est presque la vie de Leporello, avant que de désespoir il voulût faire le gentilhomme.

Notte e giorno faticar,
. . . .
Pioggia e vento sopportar,
Mangiar mal e mal dormir.

Il y a des gens qui se plaignent des chemins de fer ; on arrive, disent-ils, on ne voyage pas. A ces délicats je puis donner un bon conseil. Qu'ils usent du voiturin ; qu'ils s'engagent bravement dans l'Apennin avec l'espoir modeste de faire soixante lieues dans une semaine. Ils voyageront toujours, ils n'arriveront jamais.

Et cependant, aller ainsi a bien son charme. Si

[1] Le paul vaut 53 centimes.

le corps se fatigue, l'esprit se repose et le cœur se calme. A Paris, on est travaillé par la fièvre de toutes les passions et de tous les désirs ; seul à l'étranger, et dans un voiturin, on regarde couler la vie, comme du rivage un pêcheur regarde avec indifférence le flot qui passe devant lui. D'ailleurs, c'est le seul moyen de satisfaire une ambition qui en Italie n'a rien d'excessif : voir des Italiens, entendre la langue de Dante et de Pétrarque. Jamais bateaux à vapeur, diligences, hôtels splendides, ne vous procureront ce plaisir innocent ; vous n'y trouverez que des voyageurs, et l'Italien sort peu de chez lui. Allez de Rome à Naples et de Venise à Florence, vous rencontrerez aux tables d'hôtes, ou sur la grande route, ce qu'y rencontrent les touristes : des Français qui parlent haut et qui mesurent tout à l'aune de Paris, des Allemands qui regrettent la bière de Munich, de grands Anglais qui ne disent rien, des Anglaises brunes, blondes, rousses, groupées comme les Niobides autour de leur mère ; vous verrez des Russes, et même des Persans ou des Turcs : mais si vous voulez voir et entendre de vrais Italiens, le plus sûr, croyez-moi, est encore d'entrer chez Tortoni.

— Monsieur, voici le café ! Les chevaux sont à la voiture. La dame était éveillée.

— Je m'en doutais, mon bon David, et je suis à vous.

Nous descendons à tâtons ; personne de l'hôtel ne s'inquiète de nous. De voyageurs qui vont en voiturin il n'y a guère de *bonne main* à espérer. A quoi bon leur dire adieu?

Après mille paroles et des cérémonies à n'en plus finir, la Ferraraise se décide à monter la première, tandis que le cocher lui tient son enfant endormi. A peine entrée, la dame pousse un cri.

— Qu'est-ce là, David? qu'y a-t-il dans la voiture?

— Ne faites point attention, madame. Allons, ôte-toi de là ; mets-toi sur la banquette de devant. Tu prends la place de nos voyageurs.

A qui s'adressent ces mots? A un chien, à une créature humaine? Je ne sais, il fait si noir qu'on ne distingue rien. Mais on est peu curieux quand on dort à demi ; le seul désir d'un voyageur fatigué qu'on tire brusquement de son somme, c'est d'achever une nuit interrompue mal à propos. Je m'enfonce dans mon coin, j'allonge les jambes, et, fermant les yeux, j'essaye de me rendormir.

On n'est pas mal, chaudement enveloppé dans un manteau, tandis que la fraîcheur de l'air vous frappe au visage ; cet état, qui n'est ni la veille ni

le sommeil a bien quelque douceur. On rêve, et cependant on dirige sa pensée ; on revoit la patrie qu'on a quittée gaiement, et que déjà peut-être on regrette ; on appelle autour de soi ces amis dont l'éloignement nous fait mieux sentir le prix ; on songe surtout à ces chers absents qu'il ne nous est plus donné de retrouver ici-bas, et que dans le trouble du monde on a trop souvent le tort d'oublier. Rien ne repose, rien ne rafraîchit l'âme comme ces retours vers le passé, tandis que les passions font silence ; ce temps perdu des voyages est peut-être le seul moment où l'on vive.

Les étoiles brillent au ciel, mais on sent déjà que l'aurore se lève. Nous montons doucement le long des falaises qui bordent l'Adriatique ; il n'y a point de vent, et c'est à peine si l'on entend le bruit du flot qui vient mourir à la plage. A droite, une lueur rose et dorée semble chasser la nuit devant elle, et laisse en arrière un ciel d'un bleu pâle et de grands nuages gris qu'on prendrait pour les côtes de la Dalmatie ; de temps en temps des espèces de fantômes, enveloppés d'un suaire, passent auprès de la voiture et échangent avec David un bonjour amical ; ce sont les paysans de la Marche, vêtus d'une longue blouse blanche qui leur tombe jusqu'aux pieds. Ils poussent devant eux les bœufs qui

traînent aux champs la charrue renversée. A côté du laboureur marche sa femme qui le suit au travail. Un vase ou une corbeille sur la tête, et filant sa quenouille tout le long du chemin, elle tire après elle un enfant attaché aux pans de sa robe. La terre est comme un jardin, toute couverte d'arbres et de fruits; partout on aperçoit l'ouvrier. C'est l'Italie de Virgile!

Je regarde dans la voiture. En face de moi, au milieu de la banquette, est une femme vêtue de noir; elle a sur la tête un voile de laine qui lui cache entièrement la figure. Ce n'est pas une religieuse, David lui eût parlé avec plus de respect; d'ailleurs l'usure de ses vêtements, ses manches trop courtes qui cachent mal des bras durcis par le travail, ne permettent pas de s'y tromper. Quand on a fait vœu de pauvreté dans un bon couvent, on n'a pas cet aspect chétif. Néanmoins ce n'est pas une mendiante, car ses habits sont propres et raccommodés avec soin; rien n'y sent l'abandon ni le désordre de la misère.

La voyageuse tient sur ses genoux un paquet enveloppé dans un mouchoir de coton à carreaux rouges et bleus, toute sa garde-robe, sans doute. Elle ne dort pas, car de temps en temps elle met la main dans ce mouchoir, et on entend alors comme

un bruit de cailloux remués ; elle en tire quelque chose que je ne vois pas, mais qu'elle porte à sa bouche et qui craque sous la dent. Que laisse-t-elle échapper? C'est une fève séchée. Pauvre femme! quelle détresse, et que n'ai-je du pain à lui offrir! Je parlerai à David dès que nous serons à Sinigaglia.

La Ferraraise se réveille aux cris de son enfant, qu'elle essaye en vain d'apaiser. C'est une petite fille de cinq à six ans, malingre et rachitique. Quand elle est calme, elle reste immobile sur les genoux de sa mère, les yeux fixes et sans expression. Avec sa poitrine resserrée et ses épaules qui montent, elle ressemble à un oiseau mourant qui cache sa tête sous son aile. A son tour, l'étrangère donne signe de vie, et remet sur ses épaules le châle noir dont elle s'est voilée pour éviter le froid du matin. C'est une jeune femme, grande, mince, d'un visage agréable, mais triste et fatigué. Son teint est bruni par le soleil; échauffé par le chagrin ou la souffrance. Un peigne de corne retient mal une masse de cheveux noirs en désordre et brûlés par le grand air. Du reste elle a le front petit, le nez droit, des sourcils bien arqués, des traits fins et réguliers. Au premier abord, c'est une figure ordinaire ; un peintre y verrait peut-être

un modèle. Ce qu'elle a de plus remarquable, ce sont de grands yeux noirs qui ont une douceur singulière ; c'est le regard insouciant du sauvage et presque de l'animal. Mérimée dirait : C'est la *boôpis Hêrê*, mais lui seul a le droit de parler grec à propos de deux beaux yeux.

Il est visible que notre nouvelle compagne s'inquiète peu de notre présence ; sa pensée (si toutefois elle pense) est loin de nous. Mais si elle désire qu'on l'oublie, elle a compté sans sa voisine, qui ne peut vivre sans parler. Il nous faut entendre un récit que déjà la veille on m'a fait deux fois. Je sais déjà combien à Ferrare les maris sont durs et égoïstes, les enfants ingrats, les femmes vertueuses, et malheureuses ; aussi je prends un livre pour ne pas écouter les variations de ce thème trop connu ; je ne suis tiré de mes réflexions que par l'explosion ordinaire et les larmes de la fin, larmes trop justes cette fois ! « Il faut joindre à tout cela cette petite qui me désole et qui me ruine. Tant de médecins, tant de remèdes, tant de peines et d'angoisses, tout cela pour rien ! Nous voici revenus de l'*eau sainte* de Macerata après un mois qui nous a coûté plus cher qu'une année, et nous sommes moins avancés qu'au premier jour. Ah ! pauvrette, dit-elle en sanglotant et en embrassant l'enfant qui pleure

à son tour, Dieu t'a condamnée, et si nous n'avions la Madone !... » Dans ce pays, c'est toujours la Vierge qui désarme la colère divine et qui corrige les erreurs de la Providence.

Il y a dans le chagrin d'une mère quelque chose qui va au cœur de toutes les femmes ; l'étrangère est déjà occupée à consoler et à distraire la petite fille. Elle s'y prend si bien, elle y met tant de bonté et de grâce, qu'au bout de quelques instants l'enfant est sur ses genoux. La petite malade sourit au doux parler vénitien de sa nouvelle amie ; elle joue aux osselets avec les fèves du mouchoir, elle passe ses mains amaigries dans la chevelure de la voyageuse, en fait tomber le peigne, et, me regardant, rit aux éclats du désordre qu'elle a causé. La mère la gronde, mais il y a dans ses yeux un sourire au milieu des larmes.

— Ma fille, dit-elle à l'étrangère que déjà elle tutoie, je suis sûre que tu as des enfants.

— Non, madame, Dieu m'a refusé ce bonheur.

Et elle soupire en disant cela.

Mais alors on l'accable de questions. Est-elle veuve ou mariée? Pourquoi est-elle en deuil ? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Comment est-elle dans cette voiture? Toutes ces demandes me paraissent indiscrètes ; il me semble que c'est oublier le res-

pect qu'on doit au deuil et à la pauvreté; mais aux premiers mots que dit l'Italienne, j'écoute avec la curiosité d'un enfant, et aujourd'hui, qu'après deux ans j'écris cette histoire, j'entends encore résonner à mon oreille cette voix grave et douce qui peut-être faisait tout le charme du récit, et que malheureusement je ne puis rendre au lecteur.

— Ce n'est pas, dit-elle, une histoire trop belle que celle d'une pauvre femme que Dieu a frappée; mais s'il vous plaît de la connaître, et si mes paroles n'ennuient pas monsieur, la voici :

II

« Je suis née à Rimino[1], où mon père était voiturin ; c'était un homme habile et si bien entendu dans son état, que ses confrères mêmes ne le nommaient jamais que le voiturin de Rimino, comme on appelait son ami David le voiturin de Macerata. De toutes ses filles, et il n'avait pas d'autres enfants, j'étais celle qu'il aimait le mieux,

[1] Les géographes écrivent Rimini, mais jamais dans le pays je n'ai entendu dire autrement que Rimino.

parce que, disait-il, j'étais brave et résolue. Aussi c'était sa joie de m'asseoir sur le dos d'un de ses chevaux quand le matin il les conduisait à l'abreuvoir, et de me faire ainsi passer devant tous les voisins. « Quel dommage, répétait-il, que Marina ne « soit pas un garçon ! Je me fais vieux, et avant « de mourir je lui aurais mis mon fouet dans la « main. » Souvent, quand il partait pour Ancône ou pour Lorette, il m'emmenait près de lui ; c'était moi qui tenais les guides quand il descendait les voyageurs. Je le suivais partout, même au cabaret où il traitait avec les courtiers ; là, me faisant boire dans son verre et me montrant à ses amis : « Voyez, leur disait-il, s'il y a dans toute « l'Italie une fille comme la mienne ! » Et ils lui répondaient qu'au moins il n'y avait pas de père plus amoureux ni plus heureux.

« Avec la faiblesse qu'il avait pour ses filles, le pauvre homme n'aimait guère à quitter la Marche ni à s'éloigner longtemps de la maison ; mais quand il n'avait pas trouvé à Ancône de camarade avec qui changer de voyageurs, ou quand il n'y avait de chargement que pour Rome ou Florence, force lui était bien de me laisser en route, car il ne voulait pas me faire passer l'Apennin, craignant pour moi la fatigue et le mauvais air. Heu-

reusement il avait à Ancône un vieil ami du nom de Giuseppe, qui, après avoir été longtemps marin, avait établi dans cette ville un bon magasin pour fournir aux navires des cordes, des poulies, des voiles et toute espèce d'apparaux. C'est à cet ami que mon père me confiait jusqu'à son retour. Le fils de la maison était presque de mon âge, il n'avait que trois ans de plus que moi; sa mère était ma marraine; j'étais donc là comme chez nous, et mieux encore, car je n'avais pas de frère à Rimino, tandis que là-bas j'avais Cyriaque. C'était toujours une fête pour moi que de le revoir, et il ne lui déplaisait pas non plus de m'avoir près de lui; car, à en croire sa mère, on n'en tirait pas une parole quand il était seul au logis, il gardait sa langue et sa joie pour le jour où revenait sa Marinette. Nous étions toujours ensemble, toujours ayant quelque chose à nous dire, et toujours de bonne humeur; mais si par hasard il y avait d'autres enfants jouant avec nous, et que l'un d'eux s'occupât de moi, Cyriaque s'enfuyait dans un coin en boudant, puis tout à coup il revenait le poing levé sur celui qui lui déplaisait. — Qu'as-tu donc, mon ami? lui disais-je; alors il se mettait à rougir et à sangloter; et quand j'essayais d'apaiser sa vilaine colère : — Tu es ma femme, disait-il

en frappant du pied ; tu ne dois regarder que moi. Sa mère le blâmait, moi je le consolais, car j'imaginais toujours qu'il avait raison, même quand il me faisait de la peine. Je me sentais née pour être sa servante, je trouvais bien tout ce qu'il voulait.

« Plus nous grandissions, plus je l'aimais. Il est vrai que parmi les jeunes gens d'Ancône on n'en eût pas trouvé un seul qui fût plus habile ni meilleur que Cyriaque. Les marins qui venaient chez son père disaient tous que c'était un excellent ouvrier et un parfait matelot. Quand il avait travaillé toute la journée, son plaisir était le soir de nous mener en barque sa mère et moi, et de nous conduire si loin du port que souvent sa mère en avait peur. Moi, quand il m'avait une fois mis en main le gouvernail, je l'aurais suivi au bout du monde. Un nuage ne l'inquiétait guère ; s'il tombait un grain durant la promenade, Cyriaque me coiffait en riant de son bonnet de pêcheur, jetait sur moi sa grosse cape de laine, puis, sans s'effrayer du temps, il commençait à manœuvrer le canot comme s'il eût vu son chemin au milieu des vagues. Souvent il tournait le dos à la terre comme s'il la fuyait ; mais tout à coup il inclinait la voile, et la barque courait droit au port, où nous entrions au milieu des bravos. On eût dit que la mer le

connaissait et qu'il commandait au vent. Chacun louait son courage et son adresse; c'était le bon temps.

« Un jour, il y a de cela six années, mon père arrivait de Pérouse pour retourner à la maison, quand la mère de Cyriaque lui demanda de la conduire à Lorette avec son fils. Elle avait fait un vœu à la Madone pour le mois où Cyriaque aurait seize ans ; elle désirait l'accomplir de préférence pendant la fête de sainte Thérèse sa patronne. Mon père qui n'avait rien à refuser à celle qu'il nommait sa commère, voulut partir à l'instant même pour le pèlerinage, et ne se fit faute de nous être agréable à tous. C'était fête tout le long du chemin, nous ne rencontrions que des figures amies. On était au temps des vendanges, la route de Lorette était remplie de grands chariots chargés de raisin. C'étaient les tenanciers de la sainte maison qui apportaient leurs redevances. Songez, monsieur, que, la mère goutte réservée aux bons chanoines et mise à part dans un grand cellier, il reste encore assez de vin dans la cave de la Vierge pour que chaque jour on en donne aux pauvres plus de deux cents mesures ! Aussi vient-on de vingt lieues à la ronde chercher l'aumône dans cette ville de bénédiction.

« A peine arrivés, mon père nous conduisit dans une boutique richement garnie ; il offrit à la Teresa un rosaire en verre bleu qui brillait comme du saphir, et prit des chapelets de grains rouges pour chacune de mes sœurs. A moi, il me donna quatre pauls, j'en achetai une belle médaille où l'on voyait la Vierge telle qu'elle est sur l'autel, tenant le saint Enfant dans ses bras, coiffée d'une couronne de diamants et vêtue d'une robe de satin toute roide d'or et d'argent. Je savais à qui je destinais cette médaille, et Cyriaque avait aussi son projet.

« Nos emplettes terminées, nous entrâmes dans l'église qui est, dit-on, aussi belle que Saint-Pierre de Rome, et cependant il n'y a au monde qu'un Saint-Pierre. Je n'ai jamais vu tant de chapelles et tant d'or ; mais ce qui me touchait plus que toute cette magnificence, c'était la pauvre case où habita la sainte Vierge avec le bon saint Joseph, et que les anges ont apportée de Nazareth dans notre pays. Après nous être agenouillés devant la fenêtre par où descendit l'archange saint Gabriel quand il vint dire l'*Ave Maria*, mon père nous conduisit à deux prêtres assis sous un dais de brocart rouge. Il prirent nos chapelets et nos médailles et entrèrent avec nous dans la sainte demeure. Là, tandis

que je baisais la terre et que je priais avec ferveur, je les vis ouvrir l'armoire même de la Mère de Dieu ; ils en tirèrent un grand plat vernissé où peut-être Notre-Seigneur a mangé ; ils y mirent toutes nos offrandes et les bénirent avec de saintes paroles et des signes de croix.

« Si j'avais le cœur ému quand je quittai la maison de la Madone, vous pouvez l'imaginer. Nous gardions tous le silence, ce ne fut qu'à l'hôtellerie que la parole nous revint. — Eh bien, fillette, dit mon père en souriant, est-ce pour la Teresa ou pour moi que tu as choisi ta médaille? Pour toute réponse, car je n'osais rien dire, je pris la médaille, que j'avais attachée à un cordon de soie, et je la mis au cou de Cyriaque, qui en rougit de plaisir. — Pauvre fils, dit la Teresa, tu n'as rien à donner en retour. — Pardon ! ma mère. Et passant à mon doigt un anneau d'argent qu'il avait apporté avec lui et fait bénir sans en rien dire à personne : — Marina ! s'écria-t-il, je te fiance devant Dieu, et je te jure de t'épouser quand j'aurai vingt ans ! — Bravo! mes enfants, dit mon père en riant aux éclats, voilà un mariage conclu ; s'il n'y manque que ma bénédiction, je vous la donne de grand cœur. — Qui fut étonné? ce fut la Teresa. Quoiqu'elle ne fût pas éloignée d'une telle union,

elle n'avait jamais pensé que Cyriaque aurait si tôt une pareille idée. Elle fut si troublée des paroles de son fils et de la joie de mon père, qu'elle n'osa rien dire ; elle eut grand tort, c'est le bonheur de ce jour-là qui nous a tous perdus. »

III

— Holà ! hé! l'ami! holà ! hé ! les bœufs ! crie en ce moment David, qui nous arrête au pied d'une montée.

Celui qu'il appelle ainsi et qui lui répond par un signe de tête est un vieillard à barbe blanche qui fume tranquillement sa pipe, assis comme un patriarche sous sa vigne et son figuier. Bientôt sortent de l'étable deux grands bœufs tout blancs, le joug sur le front, la tête garnie de feuillage. C'est un enfant qui les conduit, et qui, déjà fier de sa supériorité, quoiqu'il n'aille pas à l'épaule de ces paisibles animaux, les injurie et les frappe, mais sans troubler en rien ni leur gravité ni leur allure. David, toujours ménager de ses chevaux, les détache, et leur rend une liberté dont les pauvres

bêtes n'abusent guère. Qu'elles soient attelées ou non, qu'elles tirent la voiture ou qu'elles la suivent, elles marchent toujours du même pas. Marina va causer du temps passé avec l'ancien ami de sa famille ; pour moi, je m'échappe, craignant d'entendre une quatrième fois l'histoire des maris de Ferrare, si différents de leurs vertueux confrères de Paris. Libre, je jouis enfin du vrai plaisir que donne le voiturin, je vais à pied.

Une pente rapide nous mène assez vite à Sinigaglia. Marina s'arrête dans la ville pour y visiter quelques amis, emportant avec elle mes rêves de bienfaisance. David, suivant l'usage, nous mène hors de la cité, dans une hôtellerie perdue, séjour favori des voiturins. Cette fois le hasard nous a servis. L'auberge est à cinquante pas de l'Adriatique. Je suis bientôt au rivage, et, grâce à une maison qui jette un peu d'ombre, je contemple à loisir un spectacle dont on ne se lasse jamais. L'air est pur, la mer tremble au soleil ; au milieu de ces sillons lumineux on aperçoit des voiles glissant à l'horizon, comme des oiseaux qui frappent les flots de leurs blanches ailes. Tout est lumière, tout est silence : c'est la splendeur de l'infini. O bonne et belle nature ! c'est toi qui peuples la solitude du voyageur et qui charmes ses ennuis.

Seule amie qui ne manques jamais, tu te plies à tous nos besoins, à tous nos désirs; tu souris aux heureux, tu gémis avec ceux qui pleurent, et si tu nous fais oublier les hommes, ce n'est pas pour nous abandonner à l'orgueil, à l'égoïsme ou au désespoir, c'est pour nous rendre meilleurs en élevant notre âme et en la ramenant à Dieu!

IV

Quand je rentrai à l'hôtellerie, David et les chevaux avaient fini la sieste; pour la première fois c'était moi qu'on attendait. Marina, qui avait trouvé à Sinigaglia une amie aussi pauvre qu'elle, rapportait de la ville une provision de châtaignes bouillies. Déjà la petite fille s'en était emparée, sans se douter que ce qu'elle gaspillait ainsi était pour l'Italienne le repas de toute une journée; Marina souriait aux folies de l'enfant, elle eût donné dix fois son dîner pour la tenir sur ses genoux et l'amuser un moment. Une fois en route, elle reprit son récit.

« Après le voyage de Lorette, il se passa plus de

trois années sans rien de particulier. La Teresa n'avait point dit à son mari ce qu'elle avait vu, craignant qu'il ne blâmât le silence qu'elle avait gardé et qu'il ne chagrinât son fils. D'ailleurs, l'idée de notre mariage ne lui déplaisant pas, elle s'imaginait qu'en me tenant à la maison, ce qui faisait plaisir à Cyriaque, elle habituerait Giuseppe à me regarder comme sa fille et à me choisir un jour pour sa bru. De fait Giuseppe avait déjà pour moi une bonne amitié; comme je n'étais pas mauvaise ouvrière et qu'il y avait toujours à coudre dans son magasin, c'était lui qui, le plus souvent, demandait à mon père de me laisser à Ancône, et mon père y consentait volontiers. « Quelle fortune pour « un voiturin, s'écriait-il gaiement, d'avoir un mé- « nage à chaque bout de la route! là-bas, ma femme « et mes enfants, par ici, ma commère et Marina. « Décidément, il faut que je marie ma fille dans ce « pays; » et disant cela, il regardait Cyriaque en dessous.

« Quant à ce dernier, qui n'était pas un homme de beau langage, mais de franc vouloir, il ne me parlait jamais de sa promesse, mais souvent il me prenait la main pour regarder son anneau; alors ses yeux brillaient, et il s'en allait tout souriant. Je vivais ainsi, moitié chez ma marraine et moitié

à la maison, si heureuse que je ne désirais rien, quand un soir on nous ramena mon père bien malade. En passant l'Apennin, il avait été mouillé par un orage, la fièvre l'avait pris avec le délire. Quand on le vit perdu, on fit venir les médecins; mais ils eurent beau lui tirer tout le sang qu'il avait dans les veines, malgré leur talent, ils ne le sauvèrent pas. Toute notre consolation fut qu'il reprit connaissance avant de mourir, et qu'après s'être confessé et avoir reçu les sacrements, il nous embrassa et nous bénit tous pour la dernière fois. J'eus un chagrin violent; mais j'aurais versé des larmes de sang, si j'avais su tout ce que je perdais en perdant mon père.

« Au bout de quelques jours, on vendit les chevaux qui étaient vieux, et la voiture qui était usée; aussi, la maladie et quelques dettes payées, il ne nous resta rien. J'entrai avec mes sœurs dans une filature de soie qu'un Français venait d'établir à Rimino ; quant à ma mère, elle pouvait vivre avec sa quenouille et son petit jardin. Ce n'est rien d'ailleurs que d'être pauvre, ce n'est pas le pain qu'on mange qui rend le cœur gai; la pire des misères, c'est le chagrin. J'en fis bientôt l'épreuve; les voyages étaient finis, on ne me demandait plus à Ancône. L'ennui me prit de ne pas voir Cyriaque,

et de son côté rien ne lui agréait plus. Sa mère remarquait bien qu'il était triste, elle n'en ignorait pas la cause ; mais elle n'osait rien dire, car Giuseppe avait maintenant des projets qui n'allaient plus avec nos désirs, et la Teresa, qui m'avait tant aimée, avait peur de moi. En voici la raison :

« Cyriaque avait à Livourne un oncle qui faisait le même métier que Giuseppe, mais avec un plus grand succès. A en croire les marins qui venaient de ce côté, il avait un superbe magasin, avec une belle enseigne en toutes sortes de langues, même en grec, un jargon que personne ne peut lire, mais que parlent tous les mécréants du Levant. Vous savez que c'est à Livourne que tous les juifs et les Turcs prennent rendez-vous ; on dit chez nous en commun proverbe que, si un païen avait perdu sa religion, il la retrouverait là-bas. Tous ces gens sans baptême allaient chez le frère de Giuseppe et y portaient plus d'écus en un jour que Giuseppe n'en voyait dans toute une semaine. Le marchand était riche, mais il se faisait vieux et n'avait qu'une fille ; il se souvint alors de son frère qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans ; ce fut de ce côté qu'il chercha un appui. Il avait donc écrit à Ancône pour demander qu'on lui envoyât Cyriaque, promettant qu'au bout d'un an, s'ils se convenaient tous les

deux, il en ferait son gendre et lui laisserait son état. C'était une fortune. Je ne sais ce que Giuseppe aurait fait si mon père eût vécu et lui eût rappelé une ancienne amitié qui valait bien celle d'un frère ; mais on ne lui avait rien dit, il n'avait rien promis, et je n'apportais à son fils que la pauvreté. Aussi ne pensa-t-il même pas à moi quand il fit venir Cyriaque et qu'il lui communiqua tout joyeux les nouvelles qu'il recevait de Livourne, en lui donnant un mois pour se préparer au départ. Cyriaque fut tellement surpris qu'il n'osa dire un mot à son père, qui était d'ailleurs un homme sévère et impérieux ; mais il sortit le cœur bien gros, décidé à ne jamais épouser sa cousine.

« On était en juillet, au temps de la grande foire de Sinigaglia ; c'était la seule occasion de nous revoir. Comme nous avions dans notre famille de gros marchands qui ne manquaient jamais une vente aussi considérable, ma mère nous menait chaque année à cette fête pour aider nos parents ; je peux dire que nous étions bien reçues, car la boutique de mes sœurs n'était ni la plus mal tenue ni la moins bien achalandée. Dieu sait combien j'étais heureuse de retrouver Cyriaque, et avec quelle impatience je l'attendais ! Il arriva dès le jour de l'ouverture ; à son air, je vis qu'il y avait quelque

chose de nouveau. Il me conta tout ce qui s'était passé, sans me demander avis sur ce qu'il entendait faire ; je le priai d'en parler à ma mère, femme craignant Dieu et de bon conseil, qui ne pouvait vouloir que notre bonheur. Pour la première fois j'avais peur de Cyriaque, sachant bien que, s'il était doux dans la vie commune, il était terrible quand on le contrariait à mon endroit.

« Ma mère l'écouta tant qu'il voulut parler ; mais plus d'une fois je la vis changer de couleur. Quand il eut fini en déclarant qu'il n'irait pas à Livourne et qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi, elle lui répondit qu'elle ne pouvait approuver sa conduite et qu'il fallait partir. « Mon fils, » lui dit-elle, car elle le regardait comme son enfant, « ton « premier devoir est d'obéir à ton père ; tu dois « aller là-bas et faire ton possible pour aimer ta « cousine. Si tu n'en peux venir à bout, si après « une année d'efforts tu te sens trop d'éloignement « pour elle, ne l'épouse pas, ce serait tromper une « innocente ; mais ne pense pas que tu reviendras « à nous ; sans l'aveu de ton père tu n'auras jamais « Marinette. »

« Cyriaque étouffait de colère pendant ce discours, et je baissais la tête, ne pouvant soutenir son regard. « Es-tu ma fiancée ? » me dit-il d'une voix

étranglée. « As-tu mon anneau au doigt depuis « quatre ans ? Ne veux-tu plus être ma femme ? » Et il me tendait la main, mais je n'osais y mettre la mienne après les paroles de ma mère. « C'est « bien, Marina ,» ajouta-t-il en crispant les poings ; « c'est bien, » et il tremblait de tout son corps ; « puisque tu penses comme ta mère, puisque « vous êtes tous contre moi, j'irai à Livourne et on « verra.» Il partit comme un frénétique qui va faire un mauvais coup ; mais à dix pas, il chancela comme un homme ivre que ses jambes ne peuvent plus porter ; je criais déjà : « Reviens, » quand ma mère me regarda d'un si grand air que je ne sus faire que pleurer.

« Une fois sorti de la maison, on ne le revit plus dans la ville ; pendant plus de huit jours, je n'eus de lui aucune nouvelle. Ce fut David qui, amenant à la foire des marchands de Macerata, nous demanda ce qu'avait Cyriaque. Il l'avait rencontré la veille à Ancône, et quand il lui avait tendu la main, Cyriaque l'avait regardé de façon étrange et comme s'il avait quelque chose de secret à lui dire, puis il était parti tout d'un coup sans répondre à son amitié. Lorsque le bon David eut tout appris, il se mit à maudire Giuseppe et son avarice, et cela me faisait du bien ; mais quand il s'en prit à la faiblesse

de Cyriaque, je l'arrêtai. Ce n'était pas lui qui était coupable ; eût-il obéi à son père et épousé sa cousine, je l'aimais tant que je n'aurais pas osé le blâmer.

V

« Si j'étais triste à Sinigaglia, ce fut bien pis à Rimino, n'ayant plus l'agitation des affaires, et laissée seule à moi-même. Mes sœurs avaient leurs plaisirs et leurs peines, et elles s'habituaient à mon chagrin comme on s'habitue à voir souffrir un malade ou boiter un estropié. Ma mère seule me suivait du regard; quoiqu'elle s'efforçât de les cacher, je voyais des larmes dans ses yeux. Elle ne regrettait pas ce qu'elle avait fait, son confesseur lui ayant dit qu'elle s'était conduite en vraie chrétienne, mais elle aussi avait aimé Cyriaque et compté sur lui pour assurer mon bonheur. Un mois, deux mois passèrent, pas de nouvelles. Il me prit une fièvre d'inquiétude ; j'attendais toujours Cyriaque ; une porte qu'on ouvrait, un cheval qui passait, tout me faisait tressaillir. Le matin, je croyais l'entendre

qui parlait bas à ma mère avant d'entrer dans la maison ; le soir, j'allais sur la route pour le découvrir de plus loin. Je ne pouvais plus ni rester assise, ni travailler, ni dormir : il me fallait Cyriaque.

« Tout à coup une idée me saisit, c'était de m'adresser à la Madone, puisque tout me manquait sur la terre. Vous savez qu'en ce temps-là nous avions à Rimino une madone qui pleurait, et c'était bien vrai, car des cardinaux étaient venus en robe rouge pour l'adorer, et notre saint-père lui avait envoyé un beau diadème d'argent et de perles. Je commençai aussitôt une neuvaine. C'était le soir ; j'étais seule dans l'église ; il n'y avait que deux grands cierges qui brûlaient devant l'image et qui l'éclairaient à peine, je sentais pourtant que la Vierge avait les yeux sur moi. Quand j'eus récité en pleurant quatre dizaines de mon rosaire, je la suppliai de me donner celui que j'aimais. Il me sembla que la Madone me regardait sévèrement et qu'elle me répondait dans le fond de mon cœur : « Veux-tu que j'enlève un fils à son père, moi « dont le fils a été obéissant jusqu'à la mort? » et je sortis désolée.

« Huit jours durant j'allai à la même heure dire un rosaire pour toucher la Madone ; plus je la priais, plus il me semblait qu'elle prenait pitié

de moi. Enfin, au dernier moment, je me mis la face contre terre, et m'écriai en sanglotant : « O « Madone bénie, ne m'abandonnez pas ! rendez-« moi mon frère, mon ami, mon Cyriaque ! Deux « ans de bonheur avec lui, seulement deux ans, « et qu'après cela Dieu fasse de moi ce qu'il vou-« dra. » Je me relevai en disant cela, et alors, monsieur, au travers de mes larmes, je crus voir la Vierge qui pleurait aussi, et j'entendis la voix intérieure qui me disait : « Soit fait comme tu « veux ! » C'était une folle demande que j'avais adressée à la Madone; c'était peut-être tenter Dieu ; mais je ne savais plus ce que je disais : je voulais Cyriaque. Rien que pour le voir une heure j'aurais donné toute ma vie.

« Je rentrai à la maison si contente, si légère, que ma mère, qui était assise sur le seuil, filant son fuseau, s'en aperçut de loin et me dit : « Tu « l'as donc vu, fillette? tu sais donc qu'il est ici ? » Cyriaque, qui était caché derrière la porte, accourut aussitôt, et, comme la présence de ma mère le rendait hardi, il passa son bras autour de ma taille et m'embrassa pour la première fois. « Ne lui dis « rien, lui criaient mes sœurs, ne lui dis rien, « c'est une ingrate qui ne pense plus à toi. » Et lui me tendant la main : « Voyons cette fois si tu

« me refuseras ? — M'en aimeras-tu moins pour ta « femme, parce que j'ai été fille obéissante? » lui dis-je en mettant ma main dans la sienne.

« Il était venu d'Ancône à pied, il avait marché toute la nuit et tout le jour ; aussi tombait-il de fatigue et de faim. Sans nous incommoder, nous pouvions lui mettre une paillasse de maïs dans la salle du bas ; lui offrir à souper était moins facile, il n'y avait rien à la maison. Heureusement je connaissais une bonne voisine qui me céda à crédit une belle tranche de mortadelle et une bouteille de vin ; le jardin nous donna une salade et des poires ; j'eus bientôt mis le couvert, et, quand Cyriaque fut assis, je me tins derrière lui pour le servir. Brave garçon ! qu'il était joyeux ! « Voyez, « disait-il à ma mère, quel joli ménage nous fe-« rons ! — Oui, répondait-elle, crois cela ; tu ap-« prendras bientôt qu'il n'y a pas de beau nid où « la misère habite. — Soyez donc tranquille, la « mère, ajoutait-il ; j'ai des bras pour deux, et « vous n'avez pas fait de Marinette une paresseuse « ni une princesse. » Ma mère hochait la tête, je voyais bien que tout n'allait pas comme elle voulait, mais je n'osais parler. Je fis signe à mes sœurs de sortir, et, quand il n'y eut plus dans la salle que nous trois, j'appris la vérité.

« Il s'était passé bien des choses depuis notre séparation. Cyriaque avait eu de grandes peines jusqu'au moment où la Madone avait tout aplani. En entrant chez son père, il lui avait déclaré qu'il n'irait pas à Livourne, parce que m'aimant il ne pouvait pas épouser sa cousine. Giuseppe s'était emporté et avait menacé son fils de le chasser s'il pensait à moi; mais Cyriaque n'était pas de ces hommes qu'abat un peu de vent; il avait répondu avec un grand respect :

« — Mon père, vous n'avez pas à craindre que « je vous désobéisse, ni que j'introduise jamais « dans votre maison une bru qui n'y soit pas la « bienvenue; mais je ne me marierai pas, car je ne « puis avoir d'autre femme que Marina. »

« — C'est bien! » avait répondu Giuseppe ; et il était parti.

« Mais ce n'était pas un homme de sang-froid comme Cyriaque, qui avait la tranquillité de sa mère. Giuseppe avait la volonté prompte, il était violent ; vingt fois le jour il cherchait l'occasion de se mettre en colère, et d'accuser sa femme et son fils. Cyriaque ne répondait rien et sortait aussitôt qu'il le pouvait faire; la Teresa regardait son mari en tremblant et lui montrait son fils qui pâlissait. Comme ce n'était pas un mauvais cœur, il

souffrait du mal qu'il faisait aux autres; mais le lendemain sa nature l'emportait.

« La maison était devenue triste et insupportable pour tous les trois; quand par une inspiration du ciel, et le jour même où je commençais la neuvaine, la Teresa alla demander conseil à un saint homme de capucin que chacun aimait et respectait, car il était aussi rude avec les riches que doux pour les pauvres, qu'il appelait les amis du Seigneur. Quand le P. André eut appris ce qui s'était passé à Lorette, il blâma fort la Teresa, mais il alla voir Giuseppe pour lui faire entendre raison : « Une promesse par *paroles de futur*, lui dit-il, « n'est pas un engagement qu'on rompe. Ton fils « avait seize ans, sa mère n'a rien dit : c'est un « contrat passé devant Dieu. La fille est honnête, tu « es habitué à elle, et tu l'aimes plus que tu ne « crois ; pourquoi lui préférer une femme que tu « ne connais pas, parce que cette étrangère ap« porte à ton fils de l'argent peut-être mal gagné? « Dieu n'a pas attaché le bonheur à la richesse, « mais à la paix d'une bonne conscience et à l'af« fection mutuelle. Tu es mécontent et tu souffres « parce que tu fais souffrir trois personnes , « aime-les, laisse-toi aimer ; en faisant leur bon« heur, tu seras heureux. »

« Giuseppe avait été vaincu, mais en cédant il avait dit : « Je sens qu'aujourd'hui je ne pourrais « recevoir ma bru d'un cœur tranquille, et dans « mon métier il n'y a pas de place pour deux. Que « Cyriaque épouse donc sa belle, je ne m'y op- « pose plus; mais ma maison ne sera pas la sienne, « et je n'ai pas d'état à lui donner. »

« Cyriaque était aussitôt parti pour Rimino, la joie de m'avoir pour femme surmontant son ennui. « — Ne crains rien, me disait-il, nous apaiserons « ce père; quant à me faire un état, tu sais si je « suis empêché. J'ai mon plan; fie-t'en à mon « courage, tu ne manqueras de rien. »

VI

« Notre mariage se fit à Rimino, à l'anniversaire de la Sainte-Thérèse et du voyage de Lorette. Giuseppe ne voulut pas venir. La Teresa n'osa pas quitter son mari tout en nous envoyant sa bénédiction. David fut le témoin de mon mari, qui lui avait loué son équipage, et, le lendemain de la noce, il nous emmmena, gais et le cœur léger

comme des jeunes gens qui ne savent point ce que c'est que la vie. Nous ne tenions pas dans la voiture, nous étions toujours à rire et à courir le long du chemin. Le temps était beau, je ne voyais que des figures joyeuses, il me semblait que j'entrais déjà en paradis.

« En approchant d'Ancône je revins à des idées plus tristes, je tremblais quand j'entrai dans la maison de Giuseppe. Il me reçut comme une étrangère dans cette même salle où tant de fois il m'avait appelée sa fille. Quant à la Teresa, si son visage resta froid, ce fut par respect de son mari et non par indifférence, car, pendant que je l'embrassais, elle me serrait la main tendrement. J'avais le cœur gros en sortant ; mais il n'y a pas de longs chagrins pour une nouvelle mariée; j'avais déjà retrouvé ma joie quand Cyriaque me fit entrer dans notre maison et m'expliqua ses projets.

« Il avait pour ami un vieux pilote que l'âge et la maladie empêchaient souvent d'aller en mer, et qui, n'ayant que son bateau pour toute fortune, avait grand'peine à vivre. Cyriaque lui avait offert d'exploiter le bateau en partageant avec lui le poisson et le pilotage, ce qui avait été bien vite accepté, car on n'ignorait pas quel matelot était mon mari. Avec un peu d'argent que la Teresa avait

mis de côté pour les mauvais jours, et dont elle n'avait pas parlé à Giuseppe, Cyriaque avait loué une petite maison près du port, et y avait installé quelques meubles. Ce n'était pas un ménage de roi ; mais nous nous aimions tant, et nous avions l'âme si tranquille, que la misère même nous riait.

« Bientôt je me rendis utile. Cyriaque m'apprit à raccommoder les filets ; c'est moi aussi qui portais le poisson en ville ; tant de gens nous voulaient du bien que j'en promettais souvent plus que la pêche n'en pouvait fournir. Le matin j'allais à la marine, j'aidais à tirer le filet et à débarquer le poisson ; quand nos bateaux rentraient au port et que la mer était grosse, j'allais à la jetée avec les autres femmes prendre la corde que nous lançaient les marins pour doubler le môle. « Vraie femme de pêcheur ! » disait mon mari en sautant à terre et en m'embrassant ; mais quel état m'eût été difficile avec lui?

« Cyriaque n'avait pas les conditions voulues pour être pilote, mais il mettait dans sa barque le vieux qui aimait encore la mer, et il s'en allait au loin offrir son service aux vaisseaux qui cherchaient le port ; personne ne connaissait mieux la passe ; à une lieue en mer, il n'y avait pas une

roche où il n'eût plongé. Quelquefois il partait seul à la découverte, ce qui n'était pas régulier, et ce qui rendait les vrais pilotes un peu jaloux ; mais on l'aimait assez pour ne pas se plaindre, et le capitaine du port, à qui je portais de temps en temps un beau poisson, fermait volontiers les yeux. Souvent aussi quand des étrangers se promenaient sur la grève, Cyriaque allait à eux, le bonnet à la main, en disant : *Un bateau, mossiou?* il avait un air si honnête et une parole si douce, que c'était toujours lui qu'on choisissait de préférence. Il gagnait ainsi en une heure de plaisir plus qu'en deux jours de peine, et peu à peu l'aisance entrait dans la maison.

« Le lendemain de notre mariage, notre fortune, toutes dettes payées, montait à un écu romain ; notre mobilier se composait d'un lit mal garni, d'une table et de deux chaises ; au bout d'un an, nous avions acheté un bon matelas de laine pour l'hiver, nous avions des rideaux blancs à nos fenêtres, deux belles chaises de paille pour nos amis et un grand bahut. L'argent ne manquait pas au logis ; nous mangions de la viande deux fois la semaine, et tous les dimanches il y avait du vin. Le dimanche, c'était notre beau jour ! Nous allions d'abord à l'office, car Cyriaque était

dévot comme tout vrai marin, et, quand il entendait quelque tête folle qui manquait de respect aux choses saintes : « Va en mer, disait-il, tu apprendras à prier. » Les vêpres chantées, il récitait dévotement les litanies de la Vierge, et se signait trois fois au nom de *Stella maris*, puis nous rentrions à la maison pour n'en plus sortir ; il n'était pas de ces hommes qui vont le matin à l'église et le soir au cabaret, qui commencent leur dimanche avec des patenôtres pour le finir avec des coups de couteau. Quelquefois on causait avec un voisin ; mais nous n'avions pas grand'chose à conter, n'étant pas de ces gens qui sont plus satisfaits du mal d'autrui que de leur propre fortune. Le plus souvent nous restions seuls, et nous aimions autant cela. Cyriaque s'asseyait devant la porte, fumant sa pipe et contemplant la mer. Pour moi, quand j'avais arrosé mes basilics, sur lesquels il aimait à passer les doigts, je m'asseyais sur une pierre, aux pieds de mon mari ; là, tenant mes genoux à deux mains, je le regardais, et, sans nous dire de grandes paroles, l'un près de l'autre, nous étions heureux.

« Ah ! quand on est aimé on ne pense guère aux mauvais jours ! L'affliction passait sur nous sans nous toucher. Ma mère mourut ; certes, c'était

pour moi un grand chagrin, quoique ne vivant plus avec elle ; mais quand mon mari, revenant de la mer, me trouvait les yeux rouges, et que, m'entourant de son bras, il m'approchait de lui, en disant : « Voyons, mon âme, est-ce que je ne suis pas là? » je pleurais, mais je trouvais de la douceur dans mes larmes, et les paroles de Cyriaque faisaient plus que me consoler.

« Deux ans passèrent ainsi, deux ans qui ne durèrent pas un jour, deux années sans ennui, sans maladie, sans autre chagrin que de n'avoir pas d'enfants. C'était un avis que Dieu ne bénissait pas notre mariage; mais j'étais aveugle, je ne voyais rien ! Plus je vivais avec mon Cyriaque, plus j'étais heureuse, je ne sentais pas qu'un pareil bonheur ne pouvait durer.

« Il y a quinze jours, nous étions à la veille de la Sainte-Thérèse ; le lendemain, nous devions aller remercier la Madone, suivant un usage auquel nous ne manquions jamais; le soir même on dînait en famille chez Giuseppe, qui commençait à s'adoucir. J'étais assise au fond de la salle, occupée à mettre une pièce à l'habit neuf de mon mari, quand tout à coup... je n'oublierai jamais ce moment..... le vieux pilote entra chez moi comme un égaré.

« — Où est Cyriaque? demanda-t-il. Il est ici, « n'est-ce pas? il n'est point sorti?

« Et il regardait partout avec des yeux qui me faisaient peur.

« — Vous savez bien, lui dis-je tout émue, « qu'on a signalé un brick ; il est parti ce matin, « je vous croyais avec lui.

« — Ah! l'égoïste! s'écria-t-il en jurant comme « un luthérien; je suis ruiné, je suis égorgé; ma « barque est perdue ; je suis un homme mort.

« — Sainte madone ! qu'y a-t-il ? vous me faites trembler.

« — Regarde, dit-il en me tirant hors de la maison; regarde ! s'il est à la mer, tout est fini... »

VII

« — Pardon, monsieur (je sentis une main qui appuyait sur mon bras); pardon, voici trois fois que je vous demande votre passe-port.

— Mille excuses, monsieur; où sommes-nous?

— A Pesaro, monsieur.

— La patrie de Rossini ?

— Oui, monsieur, la patrie du grand maître Rossini.

— Merci, monsieur, voici mon passe-port et deux pauls pour votre peine. Où descendons-nous, David?

— A l'auberge des Trois-Rois. Monsieur ne se plaindra pas cette fois : c'est le premier hôtel de Pesaro. »

VIII

Pour arriver à Rimino, le terme de notre voyage, il ne nous fallait que quelques heures; nous pouvions donc reposer à notre aise; mais l'habitude était trop forte chez David, il trouva moyen d'entrer chez moi avant le point du jour. Je me levai de mauvaise humeur, comme un homme mécontent de lui-même et qui a mal dormi. Ma conduite la veille avait été stupide. En descendant aux Trois-Rois, ma première pensée (c'est toujours la bonne) avait été de demander pour Marina un souper et une chambre; près de donner cet ordre si naturel, et qui n'eût étonné

personne, des scrupules m'avaient arrêté : si Marina refusait? si je l'humiliais? si on interprétait mal ma générosité, quelque bon marché qu'elle fût? si David se chargeait de ce soin? Toutes ces belles raisons, qui au premier instant m'avaient séduit, ne me semblaient plus qu'un ridicule prétexte dont s'étaient accommodés ma paresse et mon égoïsme. Pauvre fille! pour ne pas risquer de l'humilier, je l'avais sans doute laissée souffrir du froid et de la faim! Que voilà une charité bien entendue et des scrupules bien placés! Nos passions parlent-elles, nous courons droit au mal, sans que les montagnes ni les mers nous arrêtent; n'y a-t-il qu'à ouvrir notre main aux pauvres, il nous faut tant de réflexions que nous laissons échapper le plus beau présent du ciel : l'occasion de faire un peu de bien.

En rentrant dans la voiture, l'aspect fatigué et malade de Marina me donna presque des remords. Elle ne se plaignait pas cependant, et souriait à l'enfant, tandis que la Ferraraise, qui avait bien soupé et mieux dormi, jetait les hauts cris contre la cherté de l'auberge, la dureté des lits et tous les ennuis d'un voyage; mais il était trop aisé de voir que, de mes deux compagnes, celle qui ne se lamentait pas était la seule qui eût souffert. Nourrie

de nos restes et logée par charité, on l'avait mise dans un grenier dont la porte ne fermait pas, et, par pudeur autant que par crainte, Marina avait veillé toute la nuit. Elle tremblait de froid, tout en bénissant l'humanité de l'hôtelier et la bonté de David, qui, la voyant si misérable, lui avait fait prendre la moitié de son café pour la réchauffer. C'était le Samaritain qui nous donnait une leçon.

« Allons, ma fille, dit la Ferraraise, achève vite ton histoire. Tu nous a laissés hier à l'endroit le plus curieux; cette petite a troublé tout mon souper en voulant que je lui contasse la fin d'un récit que je ne connais pas. Ces enfants sont insupportables, rien n'est indiscret comme leur curiosité. »

Je ne sais si cette observation, que la mère n'aurait pas mal fait de garder pour elle-même, déplut à l'enfant; mais se laissant glisser des genoux maternels, elle grimpa sur Marina aussi vite que le lui permettait sa faiblesse, caressa de ses petites mains le menton de l'Italienne, et, se couchant sur le bras de sa nouvelle amie, la regarda avec des yeux qui exprimaient un tout autre sentiment que la curiosité. Marina l'embrassa dix fois en la berçant, puis elle reprit son discours, mais avec une peine visible; ses yeux brillaient d'une façon étrange, sa voix tremblait.

IX

« Quand le vieux pilote m'eut traînée jusqu'à la porte, il me montra du doigt la tourmente qui arrivait. Jamais je n'ai rien vu de pareil. Il y avait au ciel de grands nuages noirs et couleur de cuivre qui s'avançaient l'un contre l'autre en se déroulant. Les oiseaux fuyaient à terre ; du reste, pas de mouvement, pas de bruit ; l'air était mort. Nous courons au port, point de nouvelles. Cyriaque était parti le matin et aurait dû rentrer avec le brick qu'il avait été chercher ; mais le navire, on le savait maintenant, n'était pas pour Ancône : c'était un autrichien, qui avait son chargement pour Zara, on l'avait vu filer à l'est. Cyriaque était seul à la mer, dans une barque qui ne pouvait tenir contre le gros temps. Tous les pêcheurs nous entouraient, chacun apportant son avis.

« Ce n'est pas ici qu'il reviendra, disaient les « anciens; quand la mer va grossir, l'entrée du « port sera trop difficile, il se briserait sur la jetée; « si c'est un vrai matelot, il ira s'échouer à la ma-

« rine. » C'était aussi l'opinion du vieux pilote. Sortir de la ville, courir à la plage, en face de cette auberge que nous avons quittée hier, ce fut l'affaire d'un moment. Je tirais le pilote, que l'âge retardait, je le forçais de marcher à grands pas, comme si de notre vitesse dépendait le salut de mon mari.

« On était rassemblé sur la grève, on se montrait dans le lointain un point blanc. Lui seul avait osé sortir. C'était lui, il avançait vers nous. Par moments, il coupait encore un rayon de soleil qui faisait briller la voile. Une demi-heure sans que le grain éclatât, il était sauvé !

« Tout à coup, monsieur, le vent souffle des quatre points, et voici la vague qui se dresse et qui tourne comme la poussière sur les chemins. Et les éclairs, et le tonnerre, et la pluie, comme si c'était le déluge. La nuit tombe sur la mer. De grands zigzags de feu fendaient l'horizon en éclatant avec fracas, et là où ils s'arrêtaient, là était l'onde. Un œil humain n'eût pas distingué ce qui était du ciel et ce qui était de l'eau. Puis nous entendons un bruit terrible : c'était la mer qui courait au rivage comme pour le dévorer. Chacun s'enfuyait aux maisons ; mais nous restions là, le vieux pilote et moi, tous deux insensibles à la me-

nace du flot, lui par avarice et parce qu'il voulait sauver son gagne-pain, moi parce que je voulais sauver mon Cyriaque. En vain j'allongeais mon regard pour voir dans cette nuit ; c'est à peine si au travers de l'orage on apercevait la vague qui se levait devant nous et qui roulait les galets en frémissant. Si le vent poussait la barque à la côte, elle était brisée et mon mari perdu ; je me jetai à genoux en me signant, j'implorai la Madone pour que Cyriaque pût se tenir dans la haute mer, comme un instant avant je demandais qu'il abordât. Hélas! la Madone était sourde à ma prière et ne m'écoutait plus !

« Enfin il se fait une éclaircie ; à la lueur de la foudre, je vois devant nous, à peu de distance, la barque, mais sans voile, sans aviron, le mât brisé et personne dedans. Cyriaque ! j'appelais Cyriaque, mais le vent et les flots couvraient ma voix. Tout à coup la vague baisse, et quand le bateau tombe avec elle, comme s'il allait s'engloutir, je vois mon mari couché dans le fond, se tenant aux bancs et au tronçon du mât pour ne point être arraché de sa planche de salut. Le vieux pilote l'appelait aussi et voulait lui jeter une corde enroulée ; Cyriaque ne voyait ni n'entendait rien, la mort approchait.

« A la voix du pilote, les amis étaient accourus.

On lui avait passé une corde autour du corps, et deux fois il entra hardiment dans la vague, pour qu'en se retirant elle le portât vers Cyriaque. « Ne « quitte pas la barque, nous te sauverons, » lui criait-il. Mais chaque fois le flot rejetait le vieillard à terre et le roulait sur la plage ; il en sortit si déchiré et si sanglant, qu'enfin on le retint malgré son désespoir et sa furie.

« Et cependant la barque arrivait. « Espoir ! di- « saient les marins. La grande vague est passée ; « s'il échoue aux deux premiers flots, s'il prévient « le troisième, il est sauvé. » Il y avait là de braves gens pour qui Cyriaque ne s'était pas épargné ; les uns préparaient des cordes, les autres se prenaient par la main pour résister au choc de la mer et aider leur compagnon quand le moment serait venu. Moi, je courais le long du rivage, suivant tous les reflux de l'onde et du bateau, prête à m'élancer vers Cyriaque.

« La première fois, la barque vint si près de la grève, qu'on la crut échouée et qu'on poussa un cri de joie : mais le flot, qui l'avait approchée de nous comme pour nous donner un vain espoir, la remporta sans que nous pussions l'atteindre. La seconde vague se joua encore de nous ; mais la troisième se gonfla comme une montagne et poussa

l'esquif avec tant de force, qu'à trente pas du rivage il se dressa comme s'il entrait dans le sable par la proue. Je vis Cyriaque debout, étendant les bras comme un Christ en croix ; puis il tomba, tout disparut.

« Durant quelques instants, qui me parurent des années, je restai là, regardant la mer, suivant chaque flot, espérant qu'à chaque point où j'apercevais un peu d'écume, allait paraître une tête humaine. Tant de fois j'avais vu Cyriaque plonger sous la vague et sortir bien loin de la place où il s'était jeté, que je le cherchais partout, l'attendant toujours. Rien ! rien ! Un aviron, des planches brisées, voilà tout ce que nous rendit la mer, après avoir englouti ma vie !

X

« Tout le soir la pluie tomba avec violence ; tout le soir je restai sur la plage, ne sentant rien, ne comptant pas les heures, n'ayant qu'une pensée : retrouver Cyriaque, lui procurer la sépulture d'un chrétien. Quand enfin la pluie eut diminué,

et qu'à la clarté des étoiles on put distinguer devant soi, je m'accoutrai comme pour pêcher des coquillages, et j'entrai dans la mer aussi loin que l'eau ne me soulevait pas. Vers le matin, après avoir remué en vain bien des herbes, je vis à distance quelque chose que la vague arrachait du sable et allait rouler avec elle. J'y courus..... c'étaient ses vêtements, c'était Cyriaque! Par un effort suprême, je le pris dans mes bras pour l'enlever à la mer : deux fois le flot me renversa ; deux fois mes pieds glissant sur la vase, je tombai avec mon fardeau. Enfin je le tirai à la plage, et là, épuisée, sans haleine, j'appelai au secours. On ne pouvait pas m'entendre, mais la sentinelle m'aperçut. Tout Tudesque qu'il fût, ce barbare eut pitié de moi ; c'était l'heure du marché, les femmes des environs entraient en ville, le soldat les appela, et bientôt des âmes charitables vinrent à mon secours.

« Nous le portâmes en ville, c'est ainsi qu'il rentra dans cette maison dont la veille il était sorti si joyeux. Je restai seule avec lui : j'avais un dernier devoir à lui rendre. Je lui ôtai ses habits, que les galets avaient mis en lambeau. Ce corps meurtri, je le lavai avec de l'eau tiède pour le purifier de toutes les souillures de la mer ; ses yeux,

sa bouche, ses oreilles, ses cheveux, toute sa figure était couverte de sable et misérablement déchirée; enfin, derrière la tête était un coup terrible : la barque, en se brisant, l'avait tué. Noyer un tel nageur n'était pas possible ; la mort s'y était prise plus sûrement pour qu'il ne pût pas lui échapper.

« Une de ses mains était fermée, j'essayai de l'ouvrir tout doucement. Un fil de soie enroulé dans ses doigts me disait trop ce qu'il tenait ainsi : c'était la médaille que je lui avais donnée à Lorette ; sa dernière pensée avait été pour la Vierge et pour moi. J'aurais bien voulu garder un tel souvenir, mais je n'osai pas forcer cette main, et je respectai mort celui que vivant j'avais tant aimé !

« Quand j'eus lavé le corps, je l'enveloppai dans le meilleur de nos deux draps, en laissant la figure découverte. Je plaçai sur sa poitrine le crucifix de notre lit, j'allumai deux flambeaux et me mis en prières. Le père André accourut dès qu'il eut appris la triste nouvelle ; il s'agenouilla près du mort et pria longtemps. Puis il me demanda les détails de cette fin cruelle. Tout d'abord je lui contai comment Cyriaque avait gardé dans sa main la sainte médaille ; le père soupira : « Espérons, « ma fille, disait-il, espérons ; Dieu est plein de

« miséricorde; mais, Seigneur! tes secrets sont « impénétrables, et dans cette fin violente et cette « mort sans confession, je crains toujours de voir « le doigt de la justice divine. » Le père avait raison, mais le coupable n'était pas Cyriaque!

« Le lendemain on le porta à l'église; toute sa confrérie le suivit, et les pilotes et le capitaine du port lui-même voulurent honorer un brave compagnon. Il ne manquait pas non plus de pieuses voisines qui, pour faire une œuvre de miséricorde, venaient dire un rosaire pour l'âme du pauvre défunt. Il y avait bien des larmes, même parmi les hommes; j'étais la seule qui ne pleurât pas. J'avais la fièvre, je marchais comme si quelque chose m'eût poussée, regardant cette figure si douce et qui, sous ses meurtrissures, semblait me reconnaître et me sourire; j'aurais voulu sangloter, mais ma gorge se serrait, et je ne pouvais pas.

« Après les dernières prières et les bonnes paroles du père André, quand tout fut fini, on me reconduisit à la maison; là chacun me laissa, sentant bien que j'avais plus besoin de pleurer que de parler. Je rentrai, je fermai la porte, je regardai autour de moi. Tout était à sa place : les filets et les cordes contre le mur; sur la cheminée la

pipe que je lui avais achetée pour sa fête, et qu'il ne fumait que les dimanches, son couteau, ses hameçons, son briquet, son verre ; sur la fenêtre les basilics en pleine fleur et embaumant au soleil. Tout était plein de sa présence; tout dans cette chambre vide attendait le maître, et le maître n'y devait plus rentrer. On avait allumé la veilleuse que je plaçais sous l'image de la madone chaque fois qu'il était en mer, comme s'il y avait encore des dangers pour lui. A genoux devant la Vierge, je commençais une prière pour l'âme de celui que j'avais perdu, quand au-dessous du tableau je vis des caractères que bien des fois m'avait lus mon mari; c'était lui-même qui les avait gravés sur la muraille :

CYRIAQUE ET MARINA, FIANCÉS A LORETTE
LE 15 OCTOBRE 1846, JOUR DE SAINTE-THÉRÈSE;
MARIÉS A RIMINO LE 15 OCTOBRE 1850.

« La madone avait été fidèle à sa promesse : c'est moi qui avais choisi mon sort; Cyriaque, c'est moi qui causais ton trépas ! Je me levai alors, et, cachant ma tête dans mes mains, je me jetai sur le chevet du lit, je baisai la place où la veille reposait Cyriaque, et enfin je pleurai. »

XI

A ce moment Marina, qui jusque-là nous avait parlé d'une voix entrecoupée, se mit à fondre en larmes ; la petite fille et sa mère n'attendaient qu'une occasion pour sangloter. Quant à moi, j'espérais faire meilleure contenance, sachant par éducation qu'il faut laisser aux femmes une telle faiblesse, et que tout au plus il est permis de s'attendrir au mélodrame ; mais j'eus beau regarder dans la campagne, me mordre les lèvres et ouvrir les yeux bien grands, il me fut difficile de garder longtemps ma dignité ; je crains d'avoir pleuré.

« Triste vie que celle d'une veuve, reprit Marina. Pendant les premiers jours les voisines s'occupèrent de moi ; mais leur ménage les réclamait, et d'ailleurs il y eut bientôt d'autres douleurs que la mienne pour occuper leur charité. Je restai seule, sans ressources, vivant comme un chien, de pain et d'eau, ou de quelques fèves séchées que Cyriaque avait achetées pour notre provision d'hiver. J'aurais pu comme autrefois aller à la

plage ramasser des algues et chercher quelques coquillages ; mais je ne pouvais regarder la mer depuis qu'elle m'avait tué mon mari. Que devenir? que faire? je n'en savais rien, quand avant-hier sont entrés chez moi Giuseppe et sa femme. Giuseppe, toujours possédé du démon d'avarice, m'a fait sentir que je n'avais aucun droit dans une maison qui n'était plus la mienne, mais que cependant il serait disposé à faire par grâce quelque chose pour moi. « Je n'ai besoin de rien ayant « perdu Cyriaque, lui ai-je répondu. Je suis entrée « dans cette demeure n'ayant à moi que ma robe « de mariée ; j'en sortirai avec ma robe de veuve, « je ne veux rien de plus. »

« La Teresa a voulu réparer les dures paroles de son mari, mais elle n'est plus la même pour moi. Quoi qu'elle fasse pour m'aimer chrétiennement, elle voit bien que c'est moi qui lui ai ravi son fils. Sans moi, il n'eût jamais pris le rude métier qui l'a mené si vite à la mort ; sans moi, il ferait la richesse et la joie de sa maison. J'ai remercié la Teresa de sa bonté, mais mon parti a été pris aussitôt ; Giuseppe n'était pas rentré chez lui, que j'avais déjà quitté Ancône et sans retour.

« Comment gagner Rimino ? Je n'en savais rien, quand au sortir de la ville j'ai trouvé David à qui

5.

j'ai conté ma peine. « Je t'ai menée dans ta for-
« tune et tu m'as payé, m'a-t-il dit; aujourd'hui
« que tu es malheureuse, je te reconduirai dans ta
« famille et tu ne me donneras rien... et tu ne
« seras pas à côté de moi, car les matinées sont
« froides et tu n'es pas vêtue; je te mettrai
« dans la voiture comme une vraie bourgeoise, tu
« y trouveras de braves gens qui te feront volon-
« tiers une place. »

« Ainsi a fait David; j'ai passé la nuit dans le carrosse, car je n'avais pas le moyen de payer une chambre; maintenant vous savez tout. »

XII

Elle acheva son récit comme elle avait commencé, sans phrases, sans plaintes, sans demander même de la pitié. Ce sont les heureux du siècle qui ont besoin qu'on les entoure, il faut qu'on les soulage d'un chagrin souvent bien léger et qu'emportera le premier souffle du monde; le pauvre est trop habitué à la peine pour s'effrayer de la douleur. Marina d'ailleurs ne voulait pas se con-

soler, et ce n'était point dans une parole humaine qu'elle mettait son espoir.

« — Qu'allez-vous faire à Rimino? lui demandai-je.

— Si mes sœurs peuvent me donner un lit, je ne serai pas embarrassée de gagner huit à dix pauls par semaine en reprenant mon ancien métier. Je vis de peu et n'ai pas de désir. Il n'est qu'une place que je voudrais avoir, mais elle est trop belle pour moi. Il y a des dames carmélites à Rimino ; c'est un couvent très-riche, où il n'y a que des religieuses de distinction; si elles avaient quelque pitié de moi, si elles m'acceptaient comme sœur converse, j'aurais là du pain pour le reste de mes jours, et une église toujours ouverte; mais je suis trop pauvre et trop ignorante pour servir ces bonnes dames, on ne voudra pas de moi. »

Il y a des émotions silencieuses, il en est d'autres qui ne peuvent se contenir. Ce sont deux écoles différentes. Les cœurs éprouvés par le chagrin sont de la première, la Ferraraise appartenait à la seconde; elle se mit à parler comme si elle n'eût rien dit depuis huit jours. Avec une volubilité fatigante, elle maudit la mer et les marins, nous conta toutes les histoires de naufrage qu'elle retrouva dans ses souvenirs, et enfin, sui-

vant une pitié qui n'est que trop commune, elle écrasa la pauvre victime au lieu de la relever. Elle lui prouva que tout était de sa faute; que, si elle ne s'était pas mariée, elle ne serait pas devenue veuve : et que, si son mari n'avait pas été un pilote, il ne se serait pas noyé. Puis, fière d'une sagesse qui n'est pas rare dans le monde, elle ajouta des paroles non moins consolantes sur la douleur humaine et son peu de durée ; un couvent n'était pas ce qui convenait à une femme de dix-neuf ans ; elle le savait bien, elle qui avait vu à Ferrare des veuves dont chacun admirait le désespoir, mais qui, le deuil fini, avaient parfaitement recommencé la vie et oublié leur premier époux. En somme, c'était un esprit fort, à l'endroit de la fragilité des femmes, et qui n'ignorait pas :

Quanto in femmina fuoco d'amor dura
Se l'occhio o'l tatto spesso no'l raccende [1].

Marina, ouvrant de grands yeux, admirait la faconde de la dame ; il était visible qu'elle ne comprenait rien à des idées aussi étranges pour elle, à une morale qu'elle entendait pour la première

[1] Dante, *Purgatorio*, viii, 70.
Combien le feu d'amour est durable en la femme,
Si l'œil et le toucher plus souvent ne l'enflamme.
(Traduction de Grangier.)

fois. La Ferraraise, charmée de faire briller son expérience et son esprit, et qui prenait sans doute notre silence pour une approbation, ne s'arrêta pas en si beau chemin, elle finit par dire crûment à Marina qu'il était ridicule de parler d'un couvent, que ses sœurs, plus sages qu'elle, lui présenteraient dans un an, après un délai tout à fait convenable, une personne qui la rendrait heureuse et lui ferait oublier tout le chagrin que lui avait causé Cyriaque. « Ma fille, dit-elle en finissant par forme de sentence, crois-en une femme plus sage que toi et qui a vécu plus longtemps. Il n'est qu'un remède au veuvage, c'est un mari. »

A ce mot, l'Italienne se redressa, et nous regardant avec des yeux pleins d'étonnement et de colère : « Me marier! s'écria-t-elle ; que dirait là-haut Cyriaque? Et quand je le retrouverai, que ferai-je? Faudra-t-il le laisser seul ou lui demander pardon de l'avoir trahi ? Non, ajouta-t-elle avec noblesse, du jour où Cyriaque m'a donné cette bague, mon cœur s'est fermé; il n'y a plus de place que pour lui et pour Dieu ! » Après ces mots, elle retomba dans une espèce d'apathie, et ne dit plus rien du reste de la route.

XIII

On découvrait Rimino quand un pauvre vint nous demander l'aumône ; je lui jetai une de ces masses de cuivre qu'on nomme pièce de cinq baïoques, et qui pour le poids ressemblent aux as du bon roi Servius. Tandis que le mendiant me recommandait à tous les saints du paradis, Marina me suivait d'un regard singulier. Puis je l'entendis chuchoter avec la Ferraraise, qui comparait la générosité des étrangers à ce qu'elle nommait la ladrerie italienne: cinq baïoques à un pauvre, deux pauls pour un passe-port, c'était la prodigalité d'un prince. On parlait de moi, je n'en pouvais douter. Marina voulait-elle me demander quelque secours? Pour beaucoup de gens, cela eût gâté la noblesse de son récit; les héroïnes ne mendient ni dans les romans ni au théâtre. Quant à moi, il me semblait tout naturel que Marina eût l'âme grande, et que cependant, misérable comme elle l'était, elle se crût un droit à mon appui. Pourquoi ne m'aurait-elle pas demandé ce que je brûlais de lui offrir? Déjà

je roulais un napoléon dans mes doigts, quand je songeai qu'avec sa détresse bien connue il n'était pas convenable qu'elle apportât à Rimino une richesse suspecte. Mais il me restait trois écus romains ; c'était un cadeau presque de même valeur et sans le même inconvénient, car on ne les verrait que l'un après l'autre ; je les pris dans ma main, ne sachant ni si j'oserais les lui offrir ni si elle oserait me les demander.

Le doute ne fut pas long ; au moment de descendre, elle laissa passer la Ferraraise et me dit : « Monsieur, vous êtes charitable, et je suis malheureuse... » Je ne la laissai pas achever, et lui remis mon offrande. Elle se jeta sur les trois écus, les enfonça dans la poche de sa robe avec un geste convulsif, et resta immobile sans retirer sa main, sans me remercier.

— Eh bien, Marina, lui dis-je assez surpris, voilà qui vous permettra de vivre un peu mieux pendant quelques jours.

— Moi ? dit-elle ; oh non ! rien pour moi, tout pour mon Cyriaque. Il souffre peut-être ; une bonne messe, dite par un saint prêtre, peut le soulager, et il y a bien des messes dans cet argent. C'est moi qui ai causé sa perte, c'est à moi de le sauver.

Elle partit à ces mots, puis revenant de quelques

pas : « Demain, monsieur, j'entendrai la messe à votre intention; que Dieu vous récompense! » Et elle disparut.

Un instant, je l'avoue à ma honte, je regrettai mes trois écus. J'avais tort; sans le savoir, n'avais-je pas donné à Marina ce que, par une loi divine, le riche ne peut pas acheter pour lui-même, mais ce qu'avec son argent il peut presque toujours offrir au pauvre : un peu de consolation, d'espoir et de bonheur?

XIV

Quelques heures plus tard, après avoir passé deux ou trois misérables ruisseaux qui se disputent le nom tristement fameux de Rubicon, j'arrivais à Ravenne au travers de la *Pineta*. Mais dans ces lieux imposants par eux-mêmes et tout remplis du souvenir de la Francesca, je l'avoue, malgré Dante et son génie, malgré Scheffer et la tendresse de son pinceau, je ne pus rappeler à ma pensée l'image touchante de cette victime de l'amour; chaque fois que je rouvrais *la Divine Co-*

médie, je voyais se lever devant moi une figure triste et résignée : ce n'était pas la bien-aimée de Paolo, c'était la veuve du marin.

J'arrivai à la *Spada* un peu contrarié de ma faiblesse. Mon pèlerinage dantesque était perdu, et le voyage de Ravenne à recommencer.

Paris, septembre 1854.

LE

JASMIN DE FIGLINE

I

Être journaliste, c'est aujourd'hui un métier qui excite peu l'envie, il ne mène ni à la richesse ni au pouvoir. Et cependant, qu'il a de douceurs secrètes pour une âme qui en sent le prix! Je ne parle pas seulement de ces écrivains qui, semant la vérité dans un sillon ingrat, attendent avec une foi profonde que l'avenir fasse lever le germe que les sages du jour foulent aux pieds. Honneur à ces philosophes stoïques qui, sans se plaindre et même sans sourire, voient de temps en temps quelque homme d'État se parer des lambeaux de

leurs idées, et s'imaginer, comme d'autres acteurs, qu'à lui seul est tout le mérite de son rôle, parce qu'il est seul sur la scène et seul applaudi! Mais pour ceux même à qui cette ambition n'est pas permise, et qui se contentent de défendre au jour le jour la justice et la raison, est-il une jouissance de la fortune qui vaille ces sympathies inattendues qu'éveille au loin la communauté des idées, des espérances, des regrets? N'est-ce rien que ces amis nouveaux qui du premier coup nous ouvrent leur âme, d'autant plus fidèles que ce n'est pas le hasard qui nous les donne, d'autant plus doux que leur suffrage nous fait illusion et nous permet un moment de nous croire de grands hommes... hors de notre pays?

C'est un de ces amis inconnus que j'allais visiter en Toscane au commencement d'octobre 1854. Prêtre instruit, philologue poli, agronome sensé, patriote sincère, défenseur de cette sage liberté qu'on ne comprend d'ordinaire que quand on en jouit, le chanoine X... est justement estimé dans sa patrie; j'avais hâte de voir un de ces hommes éclairés et courageux, moins rares de l'autre côté des Alpes qu'on ne suppose, qui soutiennent sans faiblir les cruelles épreuves sous lesquelles depuis si longtemps se débat en vain l'Italie. C'est à Fi-

gline, dans le val d'Arno supérieur, à quelques lieues de Florence, que m'attendait le chanoine : Figline, jadis célèbre dans cette épopée de la liberté italienne qui a eu Dante pour Homère et Machiavel pour Thucydide, aujourd'hui bourgade obscure, recherchée des seuls géologues, et qui n'a plus pour elle que ce que les hommes n'ont pu arracher à l'Italie, l'éternelle beauté de la terre, des eaux et du ciel.

Le chemin n'est pas long de Florence à Figline. A peine des hauteurs de San Donato j'avais jeté un dernier regard sur ces collines ondulées au pied desquelles s'épanouit Florence, que déjà, au travers des oliviers, je descendais vers ce fond riant où Figline se cache dans ses murs crénelés, comme un oiseau dans son nid. Partout une campagne animée par le travail et qui ressemble à un verger ; partout des ouvriers qui récoltent, labourent et sèment en même temps ; partout, le long des chemins, des femmes qui portent sur leur tête le repas du laboureur, tout en tressant la paille qui formera le chapeau de nos élégantes ou en filant le fuseau de nos contes de fées ; partout une douce lumière, un air tiède qui jette en je ne sais quelle langueur. Je cherche quel paradis on peut promettre aux gens qui vivent sous ce ciel enchanté.

Arrivé à Figline, j'avais à peine demandé qu'on m'indiquât la maison du chanoine, que déjà chacun me montrait du doigt comme l'étranger qu'on attendait : « Monsieur, hors la ville, le grand palais à main droite. » Un palais ! ce mot m'eût ému si je ne savais par expérience qu'il est aussi dangereux de croire à la splendeur des palais italiens qu'à la simplicité des cottages anglais. Cependant une grille de fer surmontée d'armes découpées à jour et flanquée de beaux cyprès, une longue avenue montant vers un bâtiment de grande apparence, tout me fit croire un instant que j'entrais chez un prince de l'Église ; la vue de mon nouvel ami m'eut bientôt rassuré.

Je vis accourir au-devant de moi un vieillard vêtu à la française : habit noir, culotte courte, gros souliers à boucles d'argent. Des traits fortement prononcés, de beaux cheveux blancs, une figure ouverte, une parole animée, des gestes expressifs, tout annonçait en lui cette énergie qui ne tient pas moins à la santé de l'âme qu'à la vigueur du corps. Il m'embrassa avec effusion, et m'accueillit avec cette chaleur que ne connaît guère la froide politesse de nos villes. On eût dit qu'en recevant son hospitalité c'était lui que j'obligeais.

A la campagne, et surtout en Italie, on n'est jamais mieux qu'au grand air ; une promenade fut aussitôt acceptée qu'offerte. Mon compagnon, armé d'une grosse canne et d'un vaste parapluie qui le défendait du soleil, marchait à grands pas devant moi, et, malgré son âge, gravissait les collines avec une vivacité qui lassait facilement la mollesse d'un citadin. Le long du sentier, on voyait accourir les enfants qui se cachaient derrière les buissons pour regarder le nouveau venu ; les pères quittaient leurs bêches afin de saluer le patron qui pour chacun avait un mot aimable, un avis, une consolation. Combien notre vie parisienne, si seule au milieu de la foule, me semblait-elle triste auprès de cette communion constante qui faisait de mon hôte le conseil, le soutien, l'ami de tous ces braves gens !

Quand nous eûmes marché tout à notre aise, mon guide me conduisit au pont de l'Arno pour y jouir d'un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais. En face de nous, des collines pressées comme un troupeau s'élevaient en amphithéâtre jusqu'aux cimes de l'Apennin ; c'étaient comme des étages de verdure et de lumière où tous les climats se succédaient, l'olivier et la vigne montant jusqu'aux châtaigniers, les châtaigniers et les prairies s'éle-

vant jusqu'à la sombre lisière des sapins. Le soir approchait, le soleil descendait derrière les montagnes de Sienne, nous le suivîmes avec admiration jusqu'au moment où le dernier rayon s'évanouit en pluie d'or derrière le dernier sommet. Rentrés à la maison, nous recommençâmes à causer de plus belle autour d'une table frugale, et Dieu sait quel chemin nous fîmes en peu de temps. En moins de deux heures nous avions remanié l'Europe, affranchi l'Italie, guéri la maladie de la vigne, ranimé dans tous les cœurs l'amour de la liberté, et créé une nouvelle race de vers à soie, quand peu à peu la conversation se mit à languir. Après la fatigue d'une journée passée au grand air, je sentais mes yeux se fermer malgré moi ; par moments il me semblait que les besicles de mon hôte me lançaient des traits de feu. Quant à l'excellent chanoine, levé avant le jour, le plaisir de me voir ne pouvait non plus l'emporter sur la fatigue d'une causerie un peu longue, et ce fut, je crois, sans regrets qu'il me permit de me retirer.

Il me conduisit dans ce qu'il appelait ma chambre : c'était un appartement complet. A Paris, notre hospitalité est mesquine et jalouse ; quand nous avons gardé deux heures à dîner notre plus cher ami, notre magnificence est à bout. Là je

trouvai tout un étage pour moi seul : une antichambre qui ressemblait à une salle de gardes, un salon immense, une chambre royale ; je me récriai sur cette splendeur ; le chanoine souriait de mon étonnement.

• — Voilà, me disait-il, voilà comment vivaient nos Florentins aux beaux jours de la liberté! Ce sont les Salviati qui ont bâti cette maison des champs, c'est ici la chambre que la célèbre comtesse habitait il y a bientôt deux siècles.

— Quelle célèbre comtesse? demandai-je.

— Celle qui fut si jalouse de son mari, me répondit le chanoine, qu'ayant surpris le nom d'une rivale, une simple caméristе, elle la fit bravement assassiner sur ce seul soupçon, et envoya à son époux la tête de la victime.

— Et que fit-on de cette aimable comtesse?

— Elle était femme, elle était noble : on se contenta de la reléguer ici ; c'est dans cette chambre qu'elle a pu savourer pendant vingt ans le plaisir de la vengeance, si la vengeance est un plaisir et si elle console de n'être plus aimée.

— J'espère, dis-je en riant, qu'elle ne revient jamais.

— Non, reprit mon hôte, vous pouvez être tranquille. Dans la retraite d'un pauvre chanoine, il n'y

a point de place pour toutes ces passions des belles dames d'autrefois; dormez en paix, je vous recommande à Dieu.

Resté seul, je regardai ma chambre; elle était meublée à l'italienne, c'est-à-dire très-simplement. De grands murs blanchis à la chaux et encadrés d'arabesques, quelques fauteuils de paille, une petite glace vénitienne, en faisaient tout l'ornement. Au milieu de cette solitude, s'élevait dans un isolement majestueux un lit comme il n'y en a plus en France depuis Louis XIV, un lit où toute une famille aurait couché à l'aise. La seule difficulté était d'y monter sans échelle, car il était aussi haut que large, et on avait entassé, sans compter, d'énormes matelas de maïs. A l'aide d'une chaise je parvins à grimper sur cette couche immense, je m'y jetai avec délices, un peu fatigué, mais heureux d'une journée si bien remplie. A peine au lit, je m'endormis de ce sommeil profond que connaissent seuls les chasseurs, les soldats et les voyageurs.

II

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand je me trouvai dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, et où, tout en rêvant, on a la conscience de son rêve. J'étais en Espagne, à Grenade, aux plus beaux jours de ma jeunesse, j'entendais la sérénade que quelque amoureux embossé dans son manteau soupirait aux grilles qui le séparaient de son inhumaine. Il me semblait reconnaître les voix traînantes, le son plaintif et jusqu'aux paroles qui m'avaient charmé dans Grenade, quand peu à peu, réveillé par un bruit véritable, je reconnus que j'étais en Italie et qu'on chantait au pied de la maison.

En me laissant glisser le long du lit, je parvins à terre sans accident, et je trouvai bientôt la fenêtre, que j'entrouvris. La nuit était sombre, la lune était voilée par un grand nuage dont les franges seules étaient argentées. J'écoutai ; un chœur d'hommes chantait à demi-voix, et terminait un refrain dont je ne saisis point les paroles. Le chœur fini, une

main invisible joua facilement une ritournelle sur le violon; puis une voix de ténor, voix claire et pénétrante, chanta les vers suivants dont je ne perdis pas un mot :

Dors en paix, ma douce espérance,
Dors en paix, et pense en dormant
A ton amant;
On nous a pesés en même balance.
Belle, entre nous deux peu de différence!
Ah! si je pouvais l'avoir dans mon cœur,
(Pour moi quel bonheur!)
Ton regard de flamme!
Ah! si je pouvais l'avoir dans mon âme,
(Pour moi quel beau jour!)
Ton regard d'amour [1]!

Dire ce qu'il y avait de naïf et d'original dans ce chant populaire n'est pas chose aisée; ceux qui connaissent les mélodies de Gordigiani s'en feront une idée, car l'auteur est Toscan, et souvent il n'a fait que noter d'une main habile ce qu'il entendait

[1] Voici le texte, qui vaut mieux que la traduction :

Dormi, speranza mia, dormi, speranza;
Dormi, speranza mia, riposa e pensa :
Siamo pesati alla stessa bilancia,
Fra me e te c'è poca differenza.
Se lo potessi aver nel mio core,
Oh! che dolcezza! il tuo sguardo d'amore!
Se lo potessi aver nel mio petto,
Oh! che dolcezza! il tuo sguardo diletto!

La plupart de ces chants nationaux, si gracieux et si nouveaux dans leur air antique, ont été recueillis et publiés par Giuseppe Tigri (*Canti popolari Toscani*. Florence, 1856).

le soir dans la campagne de Pistoia : mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est le charme secret de cette voix amoureuse, c'est ce mélange de douceur, de tristesse, de passion, qui allait au cœur et vous intéressait malgré vous à ce chanteur inconnu. Ce n'était pas une virtuose qu'on entendait; c'était bien plus, c'était un homme, et un homme qui souffrait.

Quand la voix eut cessé ainsi que le violon, le chœur reprit son refrain ; je reconnus un air que j'avais entendu quelques jours auparavant dans les rues de Sienne :

Qui donc t'aimera; si ce n'est moi, mon âme?
Et qui m'aimera, si ce n'est toi, mon bien?
Pourrais-je jamais aimer une autre femme?
Crois-tu retrouver un cœur comme le mien?
Qui donc t'aimera, si ce n'est moi, mon âme?
Et qui m'aimera, si ce n'est toi, mon bien[1]?

A qui s'adressait cette sérénade? Je n'avais vu dans la maison qu'une gouvernante plus que canonique, ce n'est pas, d'ordinaire, après cinquante ans qu'on fait veiller les amoureux. Étais-je dans un palais enchanté? Est-ce à l'ombre de la méchante comtesse qu'on envoyait ces tendres accents

[1] Tigri a publié dans sa collection un *Rispetto* qui commence de même (n° 332) :

Chi v' amerà, ben mio! se non v' am' io?
Chi m'amerà, se non mi amate voi?

qui me ramenaient au siècle des troubadours? Le chanoine m'avait-il caché quelque mystère? Je me penchais en avant, essayant, mais en vain, de faire pénétrer mon regard dans la nuit, quand tout à coup une fenêtre s'ouvrit brusquement au-dessus de la mienne.

—*Gentimia!* s'écria une voix aigre et tremblante, avez-vous bientôt fini votre sabbat, Sarrazins que vous êtes, ne laisserez-vous pas dormir d'honnêtes gens?

—Paix, paix, la mère! répondit une voix. Si la belle est endormie, dites-lui deux mots pour l'éveiller; dort-on quand vos amours sont là qui vous saluent d'un *rispetto?*

— Cachez-vous, la vieille, cria un impertinent; c'est la rose nouvelle qu'il nous faut.

On ne répondit rien; mais, à la faveur d'un rayon de la lune, je vis passer devant mes yeux une lueur argentée qui brilla comme l'éclair; puis j'entendis le bruit d'une flaque d'eau. C'était en prose que la duègne répondait à la poésie des amoureux. Un cri joyeux lui annonça que sa vengeance était trompée; aussi fut-ce avec de nouvelles injures et des menaces à n'en plus finir qu'elle ferma sa fenêtre, poursuivie par des bravos moqueurs et des rires insolents.

Peu à peu, cependant tout rentra dans le silence ; je remontai dans mon lit, à demi-glacé par la fraîcheur de la nuit et fort intrigué. Je venais d'entendre le dragon du logis; mais il n'y a pas de dragon sans pomme d'or, pas de duègne sans princesse. Comment découvrir ce secret? J'en étais là sans pouvoir dormir, me retournant comme le divin Ulysse sur ses peaux de bœufs, et faisant craquer sous moi le maïs, quand, au moment où j'allais enfin retrouver le sommeil, j'entendis le grincement d'une guitare; une voix rude et profonde se mit à chanter les vers suivants :

Si j'avais la splendeur et la beauté du monde,
Si j'avais les trésors de la terre et de l'onde,
T'en orner, t'en embellir,
T'en enrichir,
Ce serait tout mon désir,
Tout mon plaisir!
Oui, je voudrais avoir en ma puissance
L'enfer, pour t'en fermer la porte au nez,
Le purgatoire, afin d'y charmer ta souffrance;
Et, si les cieux m'était donnés,
J'irais au paradis t'y chercher une place
Auprès de moi.
Sans toi je n'en veux pas. Que veux-tu que j'y fasse
Sans toi[1]?

C'est sans doute une charmante chose qu'une

[1] Tigri, n° 271 :
Se io fossi padron delle bellezze, etc.

sérénade, même pour un simple curieux; deux sérénades, c'est beaucoup pour un étranger accablé de fatigue et de sommeil. Aussi attendais-je avec impatience que la fenêtre s'ouvrit et qu'une nouvelle ondée me délivrât de l'importun; mais tout resta dans le silence; la duègne dormait, si même elle n'était enchantée.

Ce silence, le chanteur le prit pour un encouragement, il se mit à gratter sa guitare pour recommencer.

La patience m'échappa. Je ne voyais pas ce que cet ambitieux pouvait encore offrir à sa belle, lui qui du premier coup avait disposé du monde, de l'enfer et du paradis; puis, l'avouerai-je? j'avais pris le chanteur en grippe. C'était une basse-taille, et au théâtre, qui est, dit-on, l'image de la société, j'ai toujours vu qu'une basse-taille est un monstre ou un tyran. Il n'y a rien de si noir qu'on ne puisse attendre d'un homme qui descend jusqu'au *fa*. D'ailleurs il était évident que la vieille était sa complice; il y avait là une jeune héroïne abominablement sacrifiée.

« Voici, me dis-je, le moment de jouer le rôle de don Quichotte, et de venger l'innocence et la beauté tout en sauvant le reste de ma nuit. »

La duègne m'avait appris comment l'on conjure

et l'on chasse les démons amoureux, et j'avais remarqué une grande jarre dans un coin de la chambre ; j'ouvris doucement la fenêtre, et, prenant à deux mains l'urne magique, je lançai l'eau à toute volée.

Je ne l'entendis pas tomber, mais un juron terrible m'apprit que le charme avait réussi. Évidemment l'instrument était mouillé. Tranquille et satisfait, je regagnai ma couche, où cette fois il me fut permis de dormir jusqu'à ce que le chant du coq et les premiers rayons du soleil m'eussent averti qu'il était temps de me lever.

III

Une fois debout, j'eus quelque peine à mettre en ordre les incidents de cette nuit agitée ; je me trouvais embarrassé pour savoir la vérité. M'adresser au chanoine, c'était chose inutile, il était clair que l'excellent homme ne savait rien ; la maison était si grande que de sa chambre il n'avait sans doute rien entendu. Je ne vis qu'un moyen de réussir, c'était de parler à la gouvernante.

Si vieilles et si dévotes que soient les femmes, quand il s'agit de choses d'amour, elles ont plus de sens dans leur petit doigt que tous les savants de la terre n'en ont dans leur cervelle; j'allai droit à la cuisine et j'y trouvai la Maddalena.

Un prétexte, je n'en avais pas besoin, je lui demandai tout d'abord d'où venait cette charmante musique qui n'avait cessé de toute la nuit.

— Là, j'en étais sûre, s'écria Madeleine en levant les bras au ciel, je te l'avais bien dit, Sandra [1]. Sandra, où es-tu? Viens ici.

A ces mots, je vis sortir d'une chambre voisine la plus gracieuse des apparitions. Une jeune fille vêtue d'un simple jupon blanc à corsage lacé, les épaules couvertes d'un mouchoir de soie, entra dans la salle, et à ma vue voulut s'enfuir; Madeleine la saisit au bras et la traîna devant moi, comme on traîne un coupable devant le juge.

— Fille indigne, criait-elle, ne te l'ai-je pas répété cent fois cette nuit, qu'avec toutes tes amourettes tu empêcherais ce bienheureux monsieur de dormir! Vous la voyez, monsieur; vous pouvez dire si je suis une mère malheureuse; il n'y a plus pour moi ni paix ni repos. Quelle charge qu'une fille de dix-sept ans qui n'a ni tête ni raison!

[1] Sandra est le diminutif d'Alessandra ou Alexandrine.

Sandra rougissait en baissant le front, et ne disait mot. Pour moi, je la regardais avec étonnement : c'était une femme ; il y avait si longtemps que je ne voyais que des poupées !

Grande, droite, et, comme dit la chanson :

Larga di spalle et stretta in centurella[1],

il y avait dans sa taille une noblesse naturelle : de grands traits, des yeux noirs, des sourcils en arc lui donnaient un air de reine ; en la voyant j'en voulus moins à ceux qui m'avaient empêché de dormir.

Sandra releva la tête.

— C'est monsieur, dit-elle, qui cette nuit...

Et ses yeux et sa bouche sourirent en même temps, malgré tous ses efforts pour garder un beau sérieux.

Ce sourire mit Madeleine dans un nouvel accès de fureur.

— Crois-tu qu'il n'est pas temps que cela finisse? Crois-tu qu'une honnête maison comme celle du patron puisse être longtemps un nid d'amoureux?

— Mais, dis-je à mon tour, tout cela n'a qu'un temps ; c'est une saison qu'il faut passer, un bon mariage...

[1] Large d'épaules, étroite de ceinture.

— Ah ! s'écria Madeleine, vous parlez d'or comme le roi Salomon. Un bon mariage ! c'est ce que je répète tous les jours à cette tête ingrate et dure. Un bon mariage ! mais elle n'a qu'à dire un mot pour être la première à Figline et une dame à l'église. Je lui ai trouvé un mari qui l'aime, qui a un bel état, qui a un père très-riche...

— Je n'en veux pas, je n'en veux pas de ton forgeron, se mit à crier à son tour la Sandra. Et quant à son père, tu n'en disais pas tant avant que César me voulût épouser. Tu annonçais à qui voulait l'entendre qu'il trompait notre maître, et qu'avant le partage il avait toujours mis de côté quelques sacs sur la récolte. Je ne veux ni de son argent ni de son fils.

— Voilà, monsieur, voilà les filles du jour, reprenait Madeleine en haussant les épaules et en gesticulant ; elles ne savent pas que l'amour commence avec des chansons et finit par des plaintes et des douleurs. Mais, quoi ! on a vu un blondin qui joue du violon et qui pleure en chantant, on ne s'inquiète pas s'il lui manque le pain, le vin, le sel et l'huile, ni s'il couche par terre faute de matelas. Toute la nuit on me tourne le dos dans le lit pour étouffer des larmes. Comprends donc, malheureuse enfant, que je veux te sauver de la

misère; je n'entends pas qu'un jour tu t'en ailles, comme tant d'autres, le long des chemins un fuseau à la main, pour y garder quelque chétive pécore. Voyez, monsieur, continua Madeleine en élevant de plus en plus la voix, voyez si mes paroles la touchent, dites si ce sournois maudit ne l'a pas endiablée! Plus il lui en fait souffrir, plus elle lui veut de bien. Moi, je n'ai plus d'enfant; voilà le fruit de mes peines; voilà comme on récompense une mère qui vous aime trop.

Elle se mit à sangloter de façon à ébranler toute la maison.

La Sandra pâlit, et se jetant au cou de sa mère :

— Ne pleure pas, mère chérie, ne pleure pas. Tu sais que je deviens méchante quand on blâme mon Peppino. Je suis sa dame, je ne peux pas en aimer un autre. Garde-moi avec toi, ne me parle de rien, je ne demande qu'à ne pas te quitter. Pourquoi veux-tu me renvoyer?

Tandis qu'elle couvrait sa mère de caresses, Madeleine, lui prenant la tête, l'embrassa avec une tendresse folle. Le peigne de la Sandra tomba, ses beaux cheveux noirs lui couvrirent toute la figure; Madeleine les écartait pour baiser ses yeux tout en pleurs.

— Voyez, monsieur, me disait-elle en sanglotant

de plus belle, c'est ma joie, c'est ma vie. Oui, mon enfant, oublions tout, reste avec moi; tu ne trouveras jamais personne qui t'aime comme le fait ta mère.

Au milieu de toutes ces tendresses, qui me gênaient assez, un coup de sonnette retentit fort à propos.

« Bon Dieu ! dit Madeleine, c'est le patron qui demande le déjeuner. Monsieur, au nom de la Madone, pas un mot. Si le patron savait ce qui s'est passé cette nuit dans une maison aussi rangée que la sienne, il ne souffrirait pas un pareil scandale.

— Monsieur, pas un mot, répétait Sandra d'une voix tremblante, en tournant vers moi de grands yeux suppliants.

— Pas un mot, répondis-je à voix basse, comme un conspirateur d'opéra, et ce fut sur la pointe du pied que j'entrai dans la salle pour y donner le bonjour à mon vieil ami.

IV

J'étais à peine assis, que Madeleine me suivit, apportant des œufs frais et du thé. Le chanoine me regarda en souriant :

— J'ai mal dormi cette nuit, me dit-il, par une raison que je vous conterai tout à l'heure.

Madeleine tressaillit, je me sentis rougir malgré moi.

« Dans mon insomnie, continua le chanoine, je me suis proposé un problème : c'était de deviner votre déjeuner habituel. C'est un problème philosophique. Un voyageur, quel que soit son pays, doit prendre les habitudes de ces oiseaux de passage qu'on nomme les Anglais. Je vous ai fait faire un déjeuner à l'anglaise : me suis-je trompé ?

— Vous êtes la bonté même, lui répondis-je, et votre bonté vous a rendu sorcier.

Sandra entra bientôt, dans une toilette qui lui allait à merveille. Une jupe de laine bleue à gros plis, un corsage d'indienne à ramage sur fond rouge, un petit tablier large de trois doigts, fai-

saient ressortir l'élégance de sa tournure. Ajoutez de longues boucles d'oreille, une croix en or, un collier de corail, un peigne de métal, vous aurez le costume toscan dans toute sa richesse et sa beauté.

— Bonjour, Sandra, lui dit le chanoine. Mon ami, je vous présente ma filleule. C'est la joie de la maison. Pour nous autres qui n'avons pas de famille, les enfants de nos serviteurs, ce sont nos enfants. Mais, continua-t-il, laissez-nous. Je ferai bien le thé sans toi, Madeleine. Depuis trente ans et plus je suis sous ta tutelle, donne-moi un jour de liberté; j'ai besoin d'être seul..... Mon ami, me dit-il, cette nuit j'ai fait une sérieuse découverte, j'ai un secret à vous confier.

Les deux femmes se regardèrent en me lançant un coup d'œil qui eût désarmé un avocat général; elles ne sortirent que sur un nouvel ordre du chanoine, qui mettait autant d'insistance à les écarter qu'elles en mettaient à rester. Le chanoine fit le tour de la salle, ouvrit les portes pour s'assurer que les deux femmes n'étaient plus là, les referma avec soin, regarda par les fenêtres, et, sûr enfin que nous étions seuls et que personne ne nous écoutait, il me demanda la permission de me parler en français, langue que nous deux seuls nous entendions dans la maison.

— Parlez, lui dis-je un peu ému de ce préambule, et comptez sur ma discrétion.

— Mon ami, me dit-il, cette nuit même, à une heure, j'ai fait une découverte énorme.. ..: j'ai trouvé trois mots étrusques!

V

« Avouez que vous ne vous y attendiez pas? s'écria gaiement le chanoine, qui s'aperçut de ma surprise, et qui était loin d'en deviner la cause ; cela vous étonne, vous autres Parisiens qui, croyez tout savoir, comme tout avoir ; mais nous autres paysans, dans notre obscurité, nous avons le loisir, la paix de l'âme et le pur amour de l'antiquité. Écoutez donc le récit de ma découverte :

« Vous rappelez-vous que dans Varron, *De lingua latina*, il est question d'un certain poëte toscan qui s'appelle Volnius? Ce Volnius prétendait que le nom des trois tribus primitives de Rome, *Ramnes*, *Tities*, *Luceres*, était étrusque. Varron, qui, malgré ses prétentions encyclopédiques, était un ignorant, je le soutiendrais à la barbe de Scaliger,

Varron rapporte cette étymologie sans y faire attention, mais Volnius avait raison, voici comment je le prouve. »

Tandis que le chanoine ouvrait sa tabatière, je tournai la tête, j'aperçus la Sandra à une fenêtre et Madeleine à l'autre. Les mains de la mère, les yeux de la fille me disaient : « Sauvez-nous ? » Tout en regardant mon ami face à face pour qu'il ne vît que moi dans la salle, je mis mes mains derrière mon dos et je me livrai à une pantomime des plus vives, ce qui signifiait, autant du moins qu'une main peut parler : « Il n'y a rien à craindre ; allez-vous-en. »

« Je prends le mot *Tities*, continua mon érudit en regardant ses deux doigts pleins de tabac ; n'y voyez-vous pas la finale en *es* du nominatif étrusque, ce qui nous donne le nom latin *Titius*, c'est-à-dire le prénom même du roi sabin Tatius, comme le prouve ce vers de notre ami Ennius, qui a été quelquefois mieux inspiré comme poëte, mais non pas comme antiquaire :

O Tite! tute Tati tibi tanta, tyranne, tulisti!

« Dans *Luceres*, Varron lui-même a reconnu la racine du mot *Lucumo*, ou roi étrusque ; quant à *Ramnes* ou *Ramnus*, car c'est la même chose, si

vous réfléchissez que les Étrusques n'avaient point d'*o*, qu'ils syncopaient tous les noms de la façon la plus étrange, et que d'Agamemnon, par exemple, ils faisaient *Achmiem*, vous voyez que nous en arrivons à la forme *Romanus*, et que... Bon Dieu! qu'y a-t-il? Est-ce que le feu est à la maison? »

C'était Madeleine qui enfonçait plutôt qu'elle n'ouvrait la porte, tandis que la Sandra se glissait par un autre côté. A l'éloquence de mon geste, elles avaient compris toutes deux que je les appelais.

— Vous avez fini, patron? dit Madeleine, qui se jeta sur la table pour ôter le couvert, tandis que la Sandra, rouge comme une cerise et se cachant derrière sa mère, empilait les assiettes avec l'ardeur du désespoir.

— S'il est possible d'être jamais tranquille dans cette maison, s'écria mon hôte. Quel singulier peuple que les femmes? vous les appelez, elles s'envolent; vous les chassez, elles accourent. Certes, mes enfants, c'est bien d'avoir du zèle quand je reçois un ami; mais vraiment aujourd'hui vous en avez trop.

Il fallait couper court à toute explication.

— Savez-vous, dis-je au chanoine en lui montrant

la Sandra, que rien n'est plus gracieux que le costume de vos *contadine*, surtout quand elles y joignent le grand chapeau de paille. Voici une jeune fille qui me rappelle les belles Siennoises que je suivais l'autre soir, tandis qu'elles faisaient le tour de la *Piazza del Campo* en chantant. Chantez-vous aussi, Sandra?

— Si elle chante, dit mon vieil ami, dont les idées prenaient aisément le cours qu'on leur ouvrait, si elle chante? Mais dans tout le pays il n'y a pas de voix plus belle ni plus sûre que la sienne. De San Donato à Montevarchi on ne trouverait personne qui connût mieux nos vieilles chansons. Allons, filleule, donne-nous un échantillon de ton talent.

Sandra, un peu rassurée, ne se fit pas prier. L'air qu'elle choisit était traînant et monotone; mais elle avait une de ces voix graves et pleines qu'on ne rencontre guère qu'en Italie, et qui ont un charme particulier. Son chant n'était ni brillant ni léger, cependant il saisissait. C'était bien cette musique qui vous répond dans l'âme : *chi nell' anima si sente*, comme dit le poëte. Sandra commença avec fermeté; peu à peu sa voix trembla, le ton devint plus lent et plus faible, c'est à peine si l'on entendit le refrain. La pauvre fille

faisait un suprême effort pour ne pas pleurer en chantant ce qui suit :

Il est bon de chanter le soir à la fontaine ;
Le soir à la fontaine il est bon de chanter.
Voyez ce beau garçon à la mine hautaine,
Qui donc aimera-t-il ! Est-ce vous Madeleine ?
Est-ce vous ? est-ce moi qui pourrons l'emporter ?
Heureuse qui l'aura, ce beau lis de la plaine !
Pour elle le bonheur et pour d'autres la peine,
Une peine qui dure et ne peut s'arrêter.
Il est bon de chanter le soir à la fontaine ;
Le soir à la fontaine il est bon de chanter.

— Ta chanson n'est pas gaie et l'air est encore plus triste que la chanson, dit le chanoine en regardant la Sandra avec une attention qui la fit rougir. Tu ajoutes à ce *rispetto* des paroles que certainement ta mère ne t'a point apprises. Je ne sais ce que tu as depuis quelque temps, tu ne manges pas, tu pâlis, tu nous dis que tu as mal à la tête ; mon enfant, quand on a la conscience nette, on n'a pas cette figure-là ; je t'engage à voir ton confesseur.

Sandra cacha son visage dans son tablier pour étouffer des larmes. Hors d'état de se contenir, elle sortit bientôt, sans que le chanoine, tout occupé de me plaire, s'aperçut de cette retraite.

— Vous croyez vraiment, dis-je à mon ami, que

Sandra improvise en chantant? Cela serait merveilleux.

— Merveilleux? tous nos Toscans en font autant. Nous disons tous comme Ovide :

Quidquid tentabam scribere, versus erat[1].

Avec une langue qui n'a que cinq finales, nous faisons des vers malgré nous : ce qui nous est difficile, c'est d'écrire en prose. Madeleine improvisera quand vous voudrez.

— Ce que j'admire, repris-je, c'est l'élégance, je dirais presque la noblesse de vos poésies populaires. Nos paysans sont loin de parler une langue aussi pure; si leurs sentiments ne sont pas moins vrais, l'expression n'en est point aussi raffinée.

— A l'égard de la langue, répondit mon hôte, c'est le privilége de la Toscane. Nos métayers parlent l'italien du *trecento* dans toute sa fraîcheur; Dante et Messer Cino, s'ils revenaient sur terre, pourraient causer avec eux sans s'apercevoir que le monde a vieilli. Quand j'ai quelque doute sur le vrai sens d'un mot, ce n'est point à la Crusca que je m'adresse, c'est à nos paysans. Le mot est bon s'ils l'ont reçu de leurs pères : la tradition ne les trompe jamais.

[1] Tout ce que j'essayais d'écrire était un vers.

« Quant à ce que vous nommez justement la noblesse de ces poésies, ne vous en étonnez pas. Le montagnard a de gros souliers, disons-nous ; mais il a la cervelle fine; mieux encore, il a le cœur honnête. Dans toute la fougue de la passion, il est rare qu'un de nos jeunes gens oublie la pudeur et le devoir, son amour va toujours au mariage ; souvent même la chanson donne des leçons de conduite à la bien-aimée. Avec cette simplicité de cœur, comment la poésie ne serait-elle pas pure et naïve? Mais, remarquez-le bien, si elle a autant de charme, ce n'est pas seulement parce que nos paysans vivent en communion constante avec la nature, ni parce qu'ils empruntent leurs plus belles images aux arbres, aux plantes, aux oiseaux, au ciel : non, c'est l'innocence de leur âme qui fait la délicatesse et la beauté de leurs chants.

« Connaissez-vous nos *stornelli?* Que dites-vous, par exemple, de celui-ci?

Quand je t'aimais, tout t'aimait sur la terre,
Plus pur était le ciel, plus doux était le jour,
Le flot te souriait, le vent semblait se taire;
Mais à présent te voilà solitaire,
Et rien ne t'aime plus, car je n'ai plus d'amour.

— C'est un madrigal de Marino, répondis-je, ou une romance moderne.

— Non, non, reprit le chanoine ; tout cela est ancien, et, selon moi, tout cela nous vient par tradition des troubadours, qui souvent n'ont fait eux-mêmes que répéter de vieilles chansons. Nos jeunes gens ont chacun leur dame, la *dama*, comme les anciens chevaliers, et le fiancé se nomme le *damo*, mot charmant que la langue rustique a seule conservé. Si vous saviez avec quel respect ils parlent l'un de l'autre, quels noms gracieux ils se donnent entre eux ! Celui qu'on aime est un lis, une fleur de muguet...

— Ah ! patron, s'écria Madeleine, quand mon pauvre homme vivait, il m'appelait toujours Fleur de Grenade, comme au premier jour.

Je regardai cette grenade un peu mûre.

— Et Sandra, demandai-je, comment s'appelle-t-elle ?

— C'est le Jasmin de Figline, monsieur, répondit Madeleine en se rengorgeant, et il n'y a pas dans toute la ville une fille qui mérite mieux ce joli nom.

— Où donc est cette enfant, qu'a-t-elle ? dit le chanoine, inquiet de sa pupille.

— Et vos pauvres, monsieur, interrompit la prudente Madeleine, les oubliez-vous aujourd'hui ?

— Pardon, mon cher, dit le chanoine ; permet-

tez que je vous quitte : il ne faut pas que mon ami de Paris me fasse négliger mes amis de tous les jours. Madeleine, mon bréviaire et ma canne. Nous avons des pauvres, des vieillards, des malades ; je ne leur porte pas d'argent, l'argent les corrompt ; d'ailleurs je n'en ai guère ; mais je puis les aider de quelques secours en nature, et j'ai toujours de bonnes paroles à leur service. Je leur raconte la vie du saint du jour suivant le bréviaire ; cette vie est toujours belle et consolante, car tous les saints ont été ou pauvres, ou malheureux, ou charitables; puis nous causons et nous prions ensemble. Quand on prie à deux, il semble que la prière est plus douce et plus puissante; elle est alors ailée, comme dit Homère : elle va droit à Dieu.

— Vous me donnez envie de lire le brévaire avec vous ; quel est le saint d'aujourd'ui?

— C'est saint François d'Assise, un grand saint. Vous autres esprits forts, vous ne croyez pas aux épines qui se changent en roses quand le pauvre ermite veut y martyriser son corps; vous riez de ce bon loup de Gubbio qui donne si honnêtement la patte en s'engageant à ne plus manger personne ; mais dans toutes ces légendes, produit naturel d'un âge d'ignorance et de foi, il y a une moelle nourrissante : c'est la charité, c'est le sacrifice, c'est la

divine folie de l'Évangile. Mon ami, jetons l'écorce, mais gardons le fruit. A tantôt. »

VI

La journée était belle et chaude ; je sortis pour mieux goûter ma liberté. Ordinairement le voyageur n'en a guère ; la curiosité l'asservit. Il faut, surtout en Italie, il faut voir sans cesse, et se fatiguer l'esprit et les yeux. C'est pourtant chose bien douce que de se promener sans but, de jouir du soleil, des champs, et surtout de soi-même. On dirait que nous sommes toujours occupés à nous fuir ; que voyager même ne soit qu'un moyen de nous oublier davantage. Notre philosophie ne va pas jusqu'à nous regarder en face ; cependant il serait bon de se connaître un peu, ne fût-ce que pour apprendre à vivre ou à mourir.

Je montai la première colline que je trouvai devant moi, cueillant les fleurs du chemin, remarquant des cultures inconnues, admirant le tronc tourmenté des vieux oliviers et leurs feuilles glauques toutes couvertes de fruits verts, quelquefois

aussi songeant au passé et regardant le ciel. Peu à peu la chaleur me gagna, la sueur me tombait du front; je cherchais, mais en vain, un peu d'ombre où me reposer, quand je rencontrai une bonne femme qui faisait paître le long du sentier une ânesse que quelques lambeaux de toile défendaient assez mal du soleil et des mouches.

C'était à la fois une monture et un guide que m'offrait le hasard; j'en profitai. Le marché fut bientôt fait. C'était une bonne journée pour la vieille, et je n'étais pas fâché de causer avec une femme qui, à en juger par son âge, devait savoir à fond l'histoire secrète de Figline.

— Vous habitez chez M. le chanoine, me dit-elle. Ah! monsieur, si tous les riches lui ressemblaient! C'est le juste de Figline, celui-là! La Madeleine aussi est une brave ménagère, qui n'a pas fait sa main comme tant d'autres. Et la Sandra, voilà un bouquet de violettes blanches et brunes! Il ne sera pas à plaindre celui qui se dira son mari.

— Y a-t-il beaucoup de prétendants?

— Je le crois bien; il y a d'abord le forgeron de la ville qui ne souffle que pour elle. C'est un homme habile, qui sera riche un jour. Mais si fin qu'il soit, il s'est levé trop tard : la place est prise par un plus beau que lui. »

Montaigne, qui connaissait si bien les hommes, a remarqué quelque part[1] qu'il n'y a rien de dédaigneux, de contemplatif, de grave et de sérieux comme l'âne. Je sentis bientôt toute la justesse de cette observation. Ma monture s'arrêtait à chaque pas pour tondre quelque pied de thym ou de trèfle, et, comme elle n'avait pour toute bride qu'une corde passée autour du nez, elle ne semblait même pas s'apercevoir des secousses violentes que je lui donnais. Tout ce que j'obtenais c'était de la faire tourner de temps en temps sur elle-même sans avancer d'un pas. La vieille poussait la bête par derrière, en lui adressant les menaces les plus énergiques : *Morirai dannata*, tu mourras damnée, lui criait-elle ; mais l'ânesse était un esprit fort, et n'en perdait pas une bouchée. Nous étions immobiles et sans espoir de démarrer, quand la bonne femme, ramassant un gros bâton sur le chemin, en appliqua un tel coup à l'animal, que soudain il partit au galop et m'emporta à travers champs.

Courir au milieu des terres labourées sur un âne sans bride et sans selle, se coucher sur la bête pour ne pas rester accroché à quelque branche d'arbre, c'est un plaisir plein d'émotions ; je pen-

[1] *Essais*, liv. III, ch. VIII, *De l'art de conférer*.

sais avec quelque pitié au pauvre Absalon, quand, aux cris de la vieille, un homme qui bêchait leva la tête, et, se jetant au-devant de l'ânesse, nous arrêta court.

« Merci, Peppino, merci, mon fils, » cria la bonne femme tout essoufflée ; et levant le bras, elle châtia rudement l'animal, qui semblait étonné de cette récompense inattendue.

Le nom de Peppino me fit regarder mon sauveur avec attention. Ce devait être le beau lis de la Sandra ; du moins, à le voir, n'était-il pas indigne de ce nom. C'était un tout jeune homme, grand, mince, avec de beaux cheveux blonds et des yeux bleus d'une douceur extrême ; on l'aurait pris pour un paysan d'opéra, si sa poitrine brûlée par le soleil, son visage en sueur et ses mains poudreuses n'avaient montré un véritable ouvrier. Il ramena l'ânessse au bord du chemin, tandis que je le remerciais du service qu'il m'avait rendu ; là, s'asseyant sur l'herbe, il se mit à causer gaiement avec nous.

« Comme te voilà grand, mon fils ! disait la vieille, qui le regardait avec plaisir. Je te vois toujours quand tu nous arrivas de Sienne par la montagne, il y aura bien dix ans à Noël. Tu étais pieds nus et en haillons, mais déjà beau comme un

ange avec tes grands cheveux qui te tombaient sur les épaules.

— Oui, dit Peppino, c'est vous, la mère, qui m'avez reçu la première et qui m'avez conduit chez M. le chanoine. C'est lui qui m'a consolé, pauvre orphelin que j'étais ; c'est lui qui m'a donné du pain. Aussi je ne l'oublie pas dans mes prières, et je ne vous oublie pas non plus.

— Tu n'es pas ingrat, mon fils ; tu réussiras. Il y aura un jour une belle noce et deux beaux amoureux, quand les cloches sonneront pour toi et pour le Jasmin de Figline.

— Silence, la mère, dit Peppino en rougissant, on croit toucher le ciel du doigt, et souvent on trébuche dans l'abîme.

— Bah ! bah ! répondit la vieille, on est bien fort quand on est aimé. Madeleine n'est pas si mauvaise qu'elle en a l'air ; beaucoup de langue cache souvent beaucoup de cœur. Je la connais depuis cinquante ans ; je l'ai vue pas plus haute que mon genou, quand elle venait à la maison chercher des figues ou des châtaignes : j'étais riche alors, j'avais mon mari.

La causerie continuait sur ce ton familier, quand tout à coup déboucha du chemin un homme à barbe noire, qui tenait à la main des te-

nailles et un marteau, et portait sur le dos deux ou trois hoyaux fraîchement emmanchés. A ma vue il fit un geste de déplaisir et passa sans dire mot. Le tablier de cuir, le bout de pipe noirci qu'il tenait dans un coin de la bouche, sa façon de marcher en pliant les genoux, tout indiquait la profession du personnage. Le regard de la vieille, et surtout les yeux flamboyants de Peppino me dénonçaient un rival. Ce Cyclope aux manches retroussées, à la figure charbonnée, aux bras velus, au poil hérissé, c'était l'ennemi commun que j'avais foudroyé.

Au bout de quelques pas, l'homme qui semblait n'avancer qu'avec peine, se retourna brusquement; il revint vers nous lentement, me regarda avec défiance, jeta ses outils à terre; puis d'une voix étranglée, comme s'il surmontait une émotion violente :

— Si c'est ainsi que tu travailles nos champs, dit-il à Peppino, il te faudra du temps pour façonner ces oliviers.

— Tu sais bien, César, que je ne recule point devant la peine, répondit Peppino ; il y a assez longtemps qu'on m'emploie chez les tiens pour que tu ne l'ignores pas.

— Ce que je sais, dit le forgeron, en élevant la

voix, c'est que, quand on mange le pain des gens, on ne doit pas les desservir.

— C'est mon avis, reprit doucement le jeune homme ; je crois que je ne manque ni de respect pour ton père, ni d'amitié pour toi.

— Ton amitié ! s'écria César, je n'en veux pas. C'est celle de Judas trahissant son maître. Ne fais pas l'étonné, ajouta-t-il en voyant Peppino tressaillir. Quant on a tant d'esprit pour plaire aux filles, il en doit rester assez pour comprendre un homme. Beau voleur des cœurs[1], comme on t'appelle, faut-il que je te dise le nom de celle que tu aimes ?

— Que t'importe ce nom ? dit Peppino d'une voix émue. Es-tu curé pour confesser les gens ? Fais-toi prêtre d'abord, tu confesseras après.

— Je n'empêche pas la Sandra d'aimer qui elle veut, reprit César avec dédain ; mais j'ai le droit d'empêcher un valet d'outrager son maître, et je te signifie, au nom de mon père et au mien, que si tu ne renonces pas à cette fille, il n'y a plus d'ouvrage pour toi à la maison.

Le pauvre Peppino cacha sa tête dans ses mains, comme un homme accablé et sans force contre une douleur imprévue.

[1] *Rubacori.*

— J'étais bien sûr, dit César d'un ton vainqueur, j'étais bien sûr que tu entendrais raison quand on te parlerait comme il faut. Tu m'as compris : je veux que tu renonces à la Sandra et que tu ne mettes plus les pieds chez le patron ; sinon tu redeviendras le vagabond que nous avons recueilli, sans savoir que nous réchauffions un serpent.

Peppino se leva ; il était calme et pâle.

— César, dit-il, j'ai pour toi une franche amitié, je sais tout ce que je dois à ton père ; mais ce que tu me demandes ne se peut. La Sandra seule ou sa mère a le droit de m'écarter ; personne autre.

— Alors tout est fini, dit l'horrible forgeron.

— Tout est fini, répondit tristement Peppino.

Il enfonça dans la terre la bêche qu'il avait près de lui, et jeta sa veste sur son épaule.

— Où vas-tu ? reprit César.

— Que t'importe ? Je ne suis plus à ton service, je n'ai plus d'ordres à recevoir de toi.

— Et moi, dit César, visiblement enhardi par tant de douceur, moi je te défends de retourner chez la Sandra, si tu ne veux pas t'en repentir.

Et il lui montrait un poing vigoureux.

— Point de menaces, dit le jeune homme. Je sais que tu es plus fort que moi, mais tu ne m'empêcheras ni d'aimer ni de voir celle que j'aime.

Quand la route serait faite de couteaux et qu'il y aurait à chaque pas un homme armé, j'irais où elle m'appelle. Si la mort est sur mon chemin, je passerai sur la mort. Adieu.

— Tu n'iras pas, dit l'autre; et prenant le pauvre Peppino au collet, il le fit tourner sur lui-même et l'envoya tomber dans nos bras.

Je me levais pour arrêter une lutte inégale ; mais Peppino, debout devant moi, avait arraché le bâton des mains de la vieille.

— Prends un de ces hoyaux, cria-t-il à César, voyons si tu m'empêcheras de passer.

Et il fondit sur son adversaire en homme qui s'inquiète peu de ménager sa vie.

A mon grand étonnement, César n'attendit pas son rival. Fut-ce la résolution de Peppino qui le surprit ? N'y a-t-il pas de diamant sans tache ni de héros qui n'ait un moment de faiblesse ? Je ne sais : mais, malgré son nom, je vis ce foudre de guerre s'enfuir à travers champs, poursuivi par les malédictions de la vieille, tandis que Peppino, agitant son bâton, courait à toutes jambes vers la maison de sa bien-aimée.

VII

A mon retour, je trouvai dans l'avenue les deux amoureux et Madeleine en grande conversation.

Peppino n'était plus ce vainqueur dont j'avais admiré la vaillance; il avait la tête baissée et recevait avec componction les reproches de la Sandra.

— Je t'avais défendu de te battre, disait la Sandra, les yeux brillants; et s'il t'avait blessé ou estropié? et si un de ces jours il te donnait un mauvais coup? Tu dis sans cesse que tu es à moi et tu ne fais jamais que ce que tu veux.

— Va donc te mettre en ménage, criait Madeleine, qui élevait la voix à mon approche pour me prendre à témoin de sa sagesse, bel amoureux qui n'a rien, pas même de travail! A présent que le père de César t'a renvoyé, crois-tu que quelqu'un t'occupera dans le pays et ira se mettre toute la parenté sur les bras? Qu'est-ce que tu vas faire après ce beau chef-d'œuvre? Mais d'un écervelé que pouvait-on attendre, sinon des sottises.

Peppino me regardait d'un air misérable; j'es-

sayai de prendre sa défense en mettant tous les torts sur le compte de César : Madeleine m'écoutait avec impatience et n'en criait que davantage ; la Sandra ne disait mot. Au fond du cœur, quelle femme ne pardonne à celui qui se bat pour elle ? Mais quand j'eus fini elle renchérit sur sa mère. Sandra avait plus d'amour que de vanité ; la crainte de perdre son Peppino la rendait impitoyable ; quant au pauvre garçon, tout surpris par cette nouvelle forme de tendresse, il se taisait en soupirant.

A ce moment arriva le chanoine : je me fis auprès de lui le défenseur de Peppino, et j'eus plus de succès. L'excellent homme ne comprit rien à cette querelle dont je ne lui disais pas le motif ; pour lui, Peppino et la Sandra étaient deux enfants ; il n'imaginait guère que l'amour troublât leur vie.

— Mon fils, dit-il à Peppino, tu aurais mieux fait d'avoir plus de patience et de ne pas oublier ce que tu dois au père de César. Que ceci te serve de leçon. Mais je ne t'ai pas pris dans la rue, il y a dix ans, pour t'y remettre aujourd'hui. Reste chez moi jusqu'à ce que tu aies de l'ouvrage. Madeleine te trouvera bien un coin dans la maison pour te coucher et un morceau de pain pour déjeuner. Mon

petit jardin a besoin d'une façon, tu la lui donneras. Et puis nous te chercherons du travail : Dieu aide les braves gens.

Madeleine, plus furieuse que jamais, grognait entre ses dents contre l'aveuglement de son maître; la Sandra, rouge de colère et de douleur, était plus belle que jamais; Peppino, qui tournait son chapeau dans ses doigts, hochait la tête à chaque parole du chanoine, et regardait à la dérobée sa cruelle maîtresse, tandis que de grosses larmes lui roulaient dans les yeux. Chacun se taisait; mais c'était le silence qui précède l'orage : il n'y avait que mon vieil ami qui ne songeât pas au lendemain.

Le soir, je me retirai de bonne heure, un peu fatigué d'une mauvaise nuit. Mais, ô vanité du cœur humain ! la veille j'avais maudit les sérénades et les amoureux, maintenant je regrettais ces chants pleins d'espérance ; je m'apitoyais sur un chagrin qui m'était étranger et qu'on n'eût pas changé contre tous mes bonheurs. Je me fis un beau sermon pour me prêcher l'égoïsme, et j'eus la consolation de m'endormir avant la fin du premier point.

VIII

Les jours qui suivirent furent aussi tristes que des jours de pluie. Peppino, comme un oiseau effarouché qui va se briser les ailes aux angles du plafond, fuyait dans tous les coins pour échapper à la langue impitoyable de Madeleine. La Sandra n'était pas plus ménagée, quoiqu'elle ne quittât pas sa mère d'un moment. Si, en passant près de Peppino, elle levait les yeux, Madeleine lui reprochait son impudence ; si elle baissait la tête, Madeleine lui reprochait sa pitié. Ainsi séparé de sa maîtresse, tout en vivant près d'elle, le malheureux n'avait de paix qu'au jardin ; c'est là qu'en poussant de gros soupirs et en bêchant la terre avec désespoir, il cherchait un peu de solitude et de repos.

Je l'y voyais souvent et causais volontiers avec lui tandis que le chanoine visitait ses pauvres. Le hasard m'avait fait son confident ; c'en était assez pour qu'il me recherchât. La jeunesse a

besoin de s'épancher quand elle aime : Peppino me demandait toujours quelque nouveau conseil pour les projets sans fin qu'il roulait dans sa tête. Demeurer chez le patron n'était ni convenable ni possible; il suffisait d'un mot de Madeleine pour qu'on l'éloignât. Rester dans le pays, il n'y fallait pas songer davantage : César était cousin de toute la ville; personnne n'oserait blesser un homme aussi nécessaire et aussi redouté que le forgeron. Mais partir, pour Peppino, c'était s'arracher à tout ce qu'il aimait; sa vie tenait à Figline; aussi ne savait-il que résoudre. Tantôt il voulait gagner l'Algérie pour s'enrôler dans la légion étrangère, et surtout pour se faire tuer, comme si la mort devait lui rendre sa chère Sandra. Plus souvent, et moins ambitieux, il voulait se mettre en condition à Florence; d'autres fois, il songeait à retourner dans son pays, où peut-être on ne l'avait pas oublié : de toute façon il lui fallait une fortune prompte, car il craignait les manéges de Madeleine et ne pouvait pas vivre loin de la Sandra.

— Ah ! monsieur, me disait-il souvent, qu'on a de peine quand on aime ! Je suis né une fois et je meurs cent fois. Quand je vois ces beaux yeux qui sont toute mon espérance, mon cœur se fond comme le sel dans l'eau ; quand je ne la vois pas,

les larmes me partent de l'âme. Que faire? Mon Dieu ! que faire ?

Et il se tournait vers une fenêtre où il y avait quelques pots d'œillets et de basilic.

— C'est là, me disait-il, que je l'aperçois seule chaque matin. Lorsqu'elle paraît, tout s'illumine, il y reste encore une clarté quand elle n'y est plus. Je suis bien malheureux de ne plus la voir que de cette façon; mais quand je ne la verrai plus du tout, qu'est-ce que je deviendrai ? Ah ! monsieur, si vous êtes un savant comme le patron, dites-moi ce qu'on fait chez vous quand l'amour vous prend. Est-ce qu'on n'en meurt pas ?

J'usais toute ma réthorique italienne pour donner à Peppino des conseils de sagesse auxquels je ne croyais guère. Le pauvre garçon, appuyé sur sa bêche, m'écoutait bouche béante, sans avoir plus de foi dans mes discours que je n'en avais moi-même; mais cela lui faisait du bien d'entendre parler de son amour et de la Sandra. Je le laissais toujours moins abattu qu'à mon arrivée. La moindre lueur d'espoir, il la saisissait; la chance la plus impossible, il l'acceptait. A vingt ans, l'on veut aimer et l'on veut vivre; on ne comprend ni l'abandon ni la mort.

Peppino n'était pas au bout de ses épreuves; ce

qu'il avait prévu, ce qu'il craignait, arriva bientôt. Inquiète et lassée de sa présence, Madeleine confia tout au chanoine, et, en femme rusée, lui fit l'éloge de l'ennemi qu'elle voulait perdre. Elle lui peignit avec feu les dangers que courait la Sandra auprès d'un homme aussi tendre et aussi aimable que Peppino. Après la première surprise, le chanoine parla de mariage. La Sandra ne lui semblait pas de si noble origine qu'elle ne pût épouser celui qu'elle aimait. Madeleine opposa la jeunesse et la pauvreté de Peppino. Elle mit en avant l'autorité maternelle, elle pleura et fit tant que mon vieil ami s'excusa de l'imprudence qu'il avait commise en recevant chez lui un amoureux. Madeleine n'en voulait pas davantage. Quelques heures plus tard la Sandra, libre cette fois, venait toute en pleurs réciter à Peppino la terrible scène que lui avait contée sa mère. Le coup était porté. Peppino avait trop de fierté pour rester plus longtemps dans cette maison comme un lâche et un mendiant (c'étaient les mots cruels dont Madeleine s'était servie); il écouta sa maîtresse sans dire un mot. Effrayée de ce silence la Sandra voulut le faire parler; tout ce qu'elle tira de lui, c'est qu'il la reverrait avant de prendre un parti.

IX

Le pauvre garçon courut au jardin; c'était l'heure de notre rendez-vous, et j'étais son seul ami. Il avait la tête perdue, il suppliait Dieu de lui ôter sa misérable vie. Je le laissai dire, attendant que sa douleur se calmât par l'épuisement et les larmes, quand un étranger s'avança gravement vers nous. C'était un homme de taille moyenne, brun, maigre, le teint basané. Un front bas, un nez busqué, des yeux d'aigle, des cheveux ras, d'épais favoris lui donnaient une de ces figures qu'on n'oublie guère. Il était vêtu en paysan, mais avec recherche. Coiffé d'un chapeau gris à larges bords, il avait un gilet rouge à boutons de cuivre, une grosse cravate de soie, une culotte et une veste noires, une ceinture écarlate et de grandes guêtres de cuir jaune d'où sortaient des éperons recourbés. Il s'approcha de nous en se balançant sur les hanches, comme un cavalier ou un maquignon, et, se plaçant en face de Peppino, les jambes écartées,

le poing sur le côté, il le regarda fixement sans parler.

— Bonté divine! c'est toi, Giacinto! s'écria Peppino et il se jeta dans les bras du nouveau venu.

— Tu l'as dit, cousin, reprit l'autre d'une voix dure et avec un visage impassible. Dix ans ne font pas oublier un parent. J'avais besoin d'acheter quelques poulains par ici, je n'ai pas voulu passer si près de Figline sans revoir mon Peppino.

— Où vas-tu? Que fais-tu? demanda le jeune homme en regardant avec admiration le costume de son ancien camarade. Tu as réussi, à ce que je vois? ajouta-t-il avec un soupir.

— Où je vais? répondit Giacinto: à la Maremme, comme toujours. Ce que je fais? Je suis bûcheron, charbonnier, mineur, terrassier, forgeron, tout ce que tu voudras, et, continua-t-il en frappant sa ceinture où résonnait l'argent, comme tu dis, j'ai réussi. Et toi, où en es-tu?

— Moi, dit Peppino, je suis plus misérable qu'à Sienne; je n'ai plus d'état, plus d'amis, plus d'espoir.

— Plus d'amis? dit le bûcheron sans s'émouvoir; me voilà: les anciens sont les meilleurs; plus

d'état? viens à la Maremme, il y a place pour tout le monde.

— A la Maremme, dit Peppino en hésitant; on dit qu'il y a la fièvre et la mort; on y va, on n'en revient pas.

— Quelquefois, répondit l'homme noir. J'en ai laissé plus d'un aux environs de Grossetto. Mais on n'est pas fait pour pourrir sur place comme un champignon. Voilà six ans que je vais à la Maremme; j'y ai fait de la potasse, j'ai défriché, j'ai endigué, tu vois qu'on n'y meurt pas toujours.

— Et on fait fortune à la Maremme?

— Oui; le travail est rude, mais le salaire est bon. C'est une loterie; il y a de gros risques et de belles chances. Et puis, on n'est pas toute l'année dans le marais, on s'en va quand la fièvre arrive, on passe l'été dans son pays. Double travail et double peine, mais aussi double loyer.

— J'irai avec toi, dit Peppino, frappé de l'espoir d'une prompte fortune et d'un prochain retour; je te suivrai à la Maremme. Quand pars tu?

— Ce soir. J'ai envoyé devant moi toute ma bande, que je dois rejoindre au pied de San-Donato; je suis venu pour te serrer la main, rien de plus.

— Ce soir! s'écria l'amoureux en pâlissant; ce soir! et il nous regarda d'un air égaré.

— S'il y a ici quelque chose qui te retienne, dit Giacinto en souriant d'une façon étrange, ne te gêne pas ; conduis-moi jusqu'à la grille où mon cheval m'attend, et adieu !

— Non, non, je pars ; deux mots au patron, et je te suis. Emmène-moi, cousin, tu me donneras le courage dont j'ai besoin ; car tu es fort, toi, Giacinto, et, quand j'étais enfant, c'était toujours toi qui me soutenais. »

Il prit le bras du bûcheron et marcha vers la maison. A son agitation, à ses gestes désespérés, et surtout à la façon dont il montrait à Giacinto la fenêtre de la Sandra, il était visible qu'il lui disait tout.

X

Les deux amis entrés, le chanoine, avec sa bonté ordinaire, encouragea Peppino à parler, l'écouta avec attention et se rangea de son avis.

« C'est un grand parti, lui dit-il, que d'aller à la Maremme, et, mon fils, tu cours plus d'un dan-

10.

ger ; mais tu n'y vas pas par cupidité, ta volonté est droite : Dieu, je l'espère, te protégera. Seulement je ne veux pas que tu sortes de Figline comme un fugitif ; tu vas atteler le baroccio, c'est moi qui te conduirai jusqu'à San-Donato. Nous traverserons la ville ensemble, pour que chacun sache que tu t'en vas en homme d'honneur et avec notre amitié à tous. Tous nos vœux, toutes nos prières t'accompagneront ; quand tu reviendras en mai, tu passeras dans Figline la tête haute, tu rentreras ici comme un ami. Ma maison sera la tienne, et j'espère que ce pays sera toujours le tien. »

Comme j'entrais en ce moment, le chanoine sonna deux coups ; Madeleine et la Sandra accoururent. Ce fut lui qui annonça le départ de Peppino, en louant sa résolution, et sans faire allusion aux causes du départ. J'observais les deux femmes. Un éclair de joie passa sur le front de Madeleine ; mais, comme si elle craignait qu'on ne lût sa mauvaise pensée, elle baissa la tête et se tut. Sandra nous regarda tous, allant de l'un à l'autre, comme pour demander une parole, un secours ; puis elle courut à Peppino qui gagnait la porte et fuyait cet œil menaçant :

« Tu vas à la Maremme? dit-elle d'une voix saccadée.

— Il le faut, murmura-t-il en détournant les yeux, il le faut.

— Non, non, tu n'iras pas, cria-t-elle, en le saisissant par le bras et en le tirant au milieu de la salle. Je ne veux pas que tu me quittes. Tu ne partiras pas, ou tu me mettras le pied sur le visage. Mais dis donc que tu restes, si tu m'aimes !

— Sandra ! » fit le chanoine d'un ton sévère.

La pauvre fille s'arrêta comme foudroyée et laissa tomber le bras de Peppino, qui disparut.

« Mon enfant, dit le chanoine en approchant de sa filleule et en lui prenant affectueusement les deux mains, mon enfant, il ne faut pas le retenir. Avant tout tu dois obéir à ta mère; c'est Dieu qui l'ordonne. Si le Seigneur t'envoie des épreuves, résigne-toi et remercie-le encore de sa bonté, car ces épreuves sont moins rudes pour toi qui restes avec nous qu'elles ne le sont pour un autre. Peut-être est-ce pour ton bien que Peppino nous quitte ; quoi qu'il arrive, il fait son devoir, ce n'est pas à toi à l'en détourner. »

Tandis que le chanoine parlait, Sandra tremblait de tout son corps; on voyait qu'elle faisait un effort surhumain pour se dompter.

« Pleure, ma fille, lui dit le chanoine fort ému lui-même, cela te soulagera.

— Non, non, cria-t-elle en se roidissant, il n'est pas temps de pleurer. Patron, vous le conduisez à San-Donato ; laissez-moi vous accompagner.

— Volontiers, filleule, répondit l'excellent homme après avoir fait un signe de tête à Madeleine ; tu vois que j'ai pleine confiance dans ton courage et ta raison. »

Madeleine sortit quelques instants et revint traînant une besace dont elle avait bourré les deux poches avec du pain, de la viande, des pommes et des olives. Son bon naturel prenait le dessus, et au fond peut-être en voulait-elle moins à Peppino qu'elle ne croyait.

Le baroccio attelé, nous montâmes tous quatre dans ce rustique équipage, composé d'une seule banquette suspendue par des lanières de cuir entre deux grandes roues qui vous couvrent de poussière. Le chanoine, qui conduisait, me fit asseoir en avant près de lui ; Peppino et la Sandra, qui nous tournaient le dos, prirent les deux autres places. Giacinto nous suivait de loin, monté sur un grand cheval noir. Au silence et à l'abattement des deux enfants, à la figure sévère de Giacinto, on eût dit des condamnés qu'un gendarme escortait à la geôle voisine.

C'est au pas que nous traversâmes Figline. La

vue de notre équipage amenait plus d'un curieux, et le chanoine entendait que Peppino reçût les adieux de ses amis. Chacun faisait ses remarques à haute voix, et, comme les amours de Peppino n'étaient un secret pour personne, on n'épargnait pas Madeleine, malgré la présence de la Sandra. C'est chose singulière qu'en tout pays on raille ceux qui s'aiment, et qu'au fond on prenne leur parti.

Vers le milieu de la ville, j'aperçus une forge qui flambait. Sur une enclume en plein air, un ouvrier vigoureux faisait jaillir les étincelles d'un barreau de fer rougi qu'il façonnait en outil : c'était César. La voix publique lui avait appris le départ de Peppino ; le champ lui restait. Dès qu'il nous vit approcher, il laissa sa besogne et nous salua d'un air narquois qui me fit retourner. Il mit la main sur son cœur en regardant la Sandra ; puis, appelant son rival de je ne sais quel nom injurieux, il lui tira la langue et lui montra le poing. Tout abattu que fût Peppino, il se leva ; mais la Sandra le retint, il retomba sur la banquette en gémissant. Douleur, exil, outrage, tout l'accablait à la fois.

Le triomphe de César ne fut pas de longue durée ; la vengeance approchait sous la figure de Giacinto, qui d'un coup de fouet châtia le forgeron.

César, furieux, se retourna, mais pour heurter le cheval et rouler dans la poussière. Soudain il ramassa un caillou ; mais, avant que l'ennemi fût debout, Giacinto avait passé la jambe par-dessus le cou de sa monture, il était à terre, tenant d'une main le forgeron au collet, tandis que de l'autre il agitait le manche de son fouet. « Si la leçon ne te suffit pas, lui dit-il, je vais t'apprendre comment dans la Maremme on châtie un insolent. »

L'air de Giacinto, la rudesse de sa voix, la force de son poignet dégoûtèrent César d'une lutte inégale. Ce fut au milieu des rires de la foule qu'il rentra dans son antre pour y cacher sa fureur et sa honte. Grâce à l'amitié, la journée était encore une fois pour Peppino.

Le reste de la route se passa tranquillement. Le chanoine et moi nous causions de choses indifférentes ; il avait trop vécu, il était occupé de pensées trop sérieuses pour s'effrayer outre mesure d'un chagrin amoureux ; peut-être faisait-il effort sur lui-même pour me rendre agréable un voyage assez triste. De temps en temps je tournais la tête pour voir ce que devenaient les deux victimes. La Sandra avait gardé la main de Peppino dans la sienne, mais elle ne disait mot ; le pauvre garçon ne parlait pas davantage ; il soupirait et regardait

d'un œil morne la campagne, tandis que Giacinto, toujours à distance, fumait gravement sa pipe et ne semblait occupé que de son cheval.

En approchant de la colline qui monte à San-Donato, Giacinto passa devant nous pour rejoindre la caravane qui l'attendait dans une prairie. Il y avait là une troupe d'hommes qui chargeaient sur des juments tous les équipages nécessaires au pionnier des Maremmes : ici, de longs bâtons destinés sans doute à l'installation d'une tente ; là, une forge de campagne et des outils de toute espèce ; plus loin, des besaces pesantes, des barils, des sacs, des filets, des fusils. C'était une colonie en marche, mais une colonie sans femmes et sans enfants, ou plutôt c'était une armée qui allait combattre la *malaria* et la fièvre, et qui, elle aussi, ne devait emporter la victoire qu'en l'achetant du plus pur de son sang.

L'heure de la séparation était venue. Nous mîmes pied à terre ; Giacinto amena un de ses chevaux pour y faire monter son cousin ; Peppino baisa la main du chanoine, reçut sa bénédiction et lui demanda ses prières ; puis il prit la main de la Sandra, et, avec cette indifférence apparente sous laquelle le paysan cache quelquefois tant de chagrin :

« Adieu, Sandra, lui dit-il ; recommandez-moi à votre mère.

— Adieu, Peppino, répondit-elle; que Dieu te donne un bon retour. »

Une fois Peppino hissé sur une selle dont les arçons étaient si hauts qu'il y enfonçait jusqu'à la poitrine, on donna le signal du départ. La troupe s'ébranla; chaque jument prit la file, tandis que les poulains en liberté couraient après leur mère et folâtraient le long du chemin ; Giacinto resta le dernier pour fermer la marche, et garda son cousin près de lui.

« Partons, me dit le chanoine, qui ne voulait pas prolonger une émotion pénible; la nuit approche, nous n'arriverons à Figline qu'avec les étoiles. »

La Sandra me regarda, comme une femme clouée au sol, qui ne veut ni ne peut partir.

Pour retenir le chanoine, je sentis la nécessité d'une diversion énergique.

« Mon ami, lui dis-je, j'ai pensé à vos *Ramnes*, je ne crois pas à votre découverte. D'abord, êtes-vous sûr que les Étrusques n'eussent pas la lettre O dans leur langue ?

— Comment ? me dit-il, fort surpris de mon ignorance; ne connaissez-vous pas l'alphabet de Bomarzo ? »

Et, avec sa canne, il se mit à tracer de droite à gauche la série des lettres étrusques, en accumulant les raisons les plus fortes pour me convaincre.

Je ne l'écoutais pas. Tandis qu'il parlait, je suivais des yeux la caravane, qui, en serpentant, montait la longue colline éclairée par un dernier rayon de soleil. Par moments, un pli de terrain nous cachait Peppino ; puis on le voyait reparaître, tenant à la main son chapeau noué d'un large ruban bleu, souvenir reçu en de meilleurs jours. Peu à peu la troupe s'élevait sur la montagne et approchait de la cime, tandis que la Sandra, tout entière à son ami, le suivait du regard et du cœur.

Arrivés à la crête de la colline, Giacinto agita son chapeau, prit la main de son cousin et nous cria adieu d'une voix sonore : puis il disparut. Peppino, entraîné et hors d'état de parler, se rejeta en arrière en étendant les bras, comme pour ressaisir dans une dernière étreinte tout ce qui lui échappait : patrie, bonheur, amour.

— Peppino ! mon Peppino ! s'écria la Sandra.

Et elle se jeta en sanglotant sur l'épaule du chanoine, qui oublia les Étrusques pour consoler la pauvre enfant.

XI

Le retour fut sombre. Plus d'une fois j'essayai de distraire mon vieil ami ; ce fut en vain : le cri de la Sandra lui avait percé le cœur ; la vue de la souffrance lui faisait tout oublier.

Je pris les rênes qu'il laissait tomber, tandis que la Sandra pleurait à chaudes larmes et ne s'arrêtait que pour nous accabler de reproches.

— Vous le tuerez, disait-elle ; il ne reviendra pas ; il n'est pas fort, la fièvre l'emportera. Parrain, vous en répondez devant Dieu.

Le chanoine se taisait et semblait s'examiner lui-même ; c'était moi qui reprochais à la Sandra son ingratitude et sa lâcheté ; elle sanglotait alors en demandant grâce ; mais, dès qu'un arbre du chemin lui rappelait un souvenir, elle s'enflammait de nouveau : mon pauvre ami soupirait, et, me priant de ne rien dire, s'excusait de me mêler à de pareilles faiblesses.

Nous rentrâmes en silence à Figline ; la nuit et la fatigue avaient abattu la Sandra ; Madeleine

nous attendait à la grille avec une lanterne ; chacun de nous monta tristement dans sa chambre, sans même échanger un bonsoir. Cette maison, que j'avais vue si gaie, semblait maintenant un tombeau.

XII

Le lendemain, après une journée qui me parut plus longue que de coutume, j'allai le soir à la ville. C'était l'heure de l'*Ave Maria;* la cloche tintait, et dans l'ombre j'aperçus des femmes qui entraient dans la vieille église de Figline. Je les suivis. Selon l'usage, on y disait le rosaire. L'église était mal éclairée ; on voyait à peine devant soi ; un prêtre était à l'autel et commençait à haute voix des *Pater* et des *Ave* que l'assistance achevait avec lui.

Pour qui est loin de son pays, les églises ont un attrait indicible : c'est la seule place où le voyageur ne se sente pas étranger. Je me mis à genoux près d'un pilier ; quand j'eus fini ma prière et que mes yeux se furent habitués à l'obscurité,

j'aperçus la Sandra les bras levés, les mains croisées en face de la madone. A la sortie on l'entoura ; je fus touché de voir avec quelle douce pitié lui parlait chacune de ces femmes. Malgré moi je comparais cette bonté au bel esprit de nos grandes villes. Nous avons fait de l'amour une folie et un ridicule qu'il faut cacher à tous les yeux ; là, au contraire, chacun n'y voyait qu'une maladie cruelle, chacun apportait un peu d'espoir à ce cœur blessé.

Sandra reprit avec moi le chemin de la maison ; elle me parla tout d'abord de la Maremme et de la fièvre : ce fut en vain que j'essayai de la rassurer.

— Je n'ai plus confiance qu'en Dieu, disait-elle ; aussi je viens de prier la madone, qui est si bonne, et Gabriel, le plus beau saint qui soit en paradis, et saint Jean, le patron de la Maremme ; c'est là-haut (elle montrait les étoiles), c'est là-haut que mon sort se décide.

Comme nous approchions de la maison, un homme en sortit : c'était César. L'avenue était trop étroite pour qu'il pût nous éviter ; il s'approcha, et d'une voix qu'il tâcha de rendre douce :

—Bonsoir, Sandra, lui dit-il, que Dieu t'accompagne.

Elle marcha droit au forgeron.

— César, lui dit-elle avec une gravité étrange, César, tu viens de voir ma mère ; ne te laisse pas tromper par ses promesses. Vivant ou mort, Peppino sera toujours le maître de mon cœur ; si Dieu ne me le rend pas, nul autre homme ne sera mon mari. Je me ferai clarisse[1] ; ce soir même, je l'ai juré à la madone. Cherche donc une autre dame, et que Dieu te punisse du mal que tu as apporté dans cette maison.

Cela dit, elle passa fièrement devant le forgeron, qui la regardait d'un air égaré.

— Sandra, s'écria le cyclope en rugissant, Sandra, que t'ai-je fait? Pourquoi m'ôter l'espérance? Je t'aime mieux et je te rendrais plus heureuse que ne fera jamais cet enfant !

XIII

Quelques jours après ces événements, je quittai Figline ; mon vieil ami me conduisit dans son baroccio jusqu'à Montevarchi, et chemin faisant me

[1] Ce sont des religieuses qui suivent la règle de sainte Claire, et qui dépendent de l'Ordre de Saint-François.

démontra jusqu'à l'évidence toute la grandeur de sa découverte. Je lui promis le secret jusqu'au jour où ce Mémoire, qui devait remuer le monde, paraîtrait dans le célèbre recueil de l'Académie *degli Arrabiati*, savante compagnie de philologues qui a des associés par toute l'Europe. Nous nous quittâmes après mille poignées de main et mille promesses de nous revoir une autre année à Figline. Tout le long de la route je pensai à la Sandra et à Peppino; ni les merveilles de Pérouse, ni la cascade de Terni, ni le pont romain de Narni, ne purent les écarter de mon souvenir; je les plaçais partout dans le paysage, et m'imaginais les apercevoir à chaque détour du chemin; mais arrivé dans Rome j'oubliai tout. Quelle pensée ne s'efface en présence de ce deuil éternel!

XIV

Je ne sais si Paris, comme l'a dit madame de Staël, est l'endroit où l'on peut se passer le plus aisément de bonheur, mais certes c'est le lieu du monde où l'on a le moins de temps pour songer à

ses amis. Dans ce pêle-mêle d'événements, de spectacles, de rumeurs, de travaux, de devoirs, les jours poussent les jours comme ces vagues que le vent d'ouest brise au rivage ; le flot vous emporte sans qu'on puisse se reconnaître au milieu de l'écume et du bruit. Pour la foule qui cherche à s'étourdir, Paris est peut-être un lieu de délices ; pour ceux qui aiment la paix, c'est une fournaise ; on n'y respire pas, on y brûle au milieu de toutes les passions et de tous les appétits déchaînés. En sortir, c'est être libre, c'est reprendre possession de soi-même, c'est vivre !

Aussi quelle fut ma joie lorsqu'en septembre dernier je partis pour revoir ma chère Italie ! en même temps quelle fut ma surprise ! Il y avait déjà deux ans que j'avais quitté Figline, et dans ce long intervalle j'avais à peine échangé une lettre indifférente avec mon vieil ami !

Florence me parut plus belle que jamais ; libre, je m'y sentais chez moi, il me semblait que les Raphaëls de la Tribune et du Palais Pitti souriaient à mon retour ; je courus aux Cascines, j'admirai la richesse et l'élégance des nouveaux quais de l'Arno ; j'admirai plus encore les archives que le chevalier Bonaïni vient de disposer avec tant de goût et de science dans le beau palais des Uffizi. Grâce à lui,

grâce à un ministre éclairé[1], Florence a retrouvé ses titres de noblesse, en recueillant avec un soin pieux les monuments de son antique liberté.

Malgré tant de séductions, je ne m'arrêtai pas longtemps à Florence; j'avais hâte de surprendre le chanoine, que je n'avais pas prévenu de ma visite, et ce fut avec bonheur que je montai en voiture pour retourner à Figline.

Il y a un grand plaisir à voir un pays nouveau; il y a un charme plus doux à revoir les lieux qu'on a aimés. Le voyageur laisse toujours un peu de lui-même aux arbres du chemin, c'est sa vie passée qu'il ressaisit en retrouvant ses souvenirs. Je quittais à peine San-Donato que déjà se réveillait dans ma mémoire cette scène d'adieux qui nous avait émus. C'est ici que Peppino nous avait salués pour la dernière fois; c'est là-bas que la Sandra avait poussé son cri de désespoir; j'étais dans ce fond avec le chanoine; rien n'avait changé: même beauté du ciel, même calme de la nature; mais où étaient ces deux enfants que j'avais oubliés? Quelle était la fin de ce roman commencé sous mes yeux?

Je ne pus me défendre d'une certaine émotion quand j'entrai dans Figline, surtout quand je frap-

[1] M. Baldasseroni.

pai à la porte du chanoine, en attendant Madeleine. Ce fut une étrangère qui m'ouvrit. Heureusement mon vieil ami était à la maison. Je traversai bien vite l'immense vestibule, et, sans permettre qu'on m'annonçât, j'ouvris doucement la porte du cabinet.

Il était là dans son grand fauteuil, lisant son cher saint Paul, avec cette figure calme dont rien ne peut rendre la sérénité. Au bruit de mes pas, il leva les yeux et me tendit la main en souriant. Nul reproche sur la négligence de mes lettres, sur cet oubli qu'on ne comprend guère à l'étranger; il était tout à la joie de me revoir, et se mit à causer avec moi comme si c'était de la veille que nous eussions laissé une conversation interrompue depuis deux ans.

L'absence de Madeleine et de la Sandra, la solitude que je sentais autour de nous, m'inquiétaient trop pour ne pas chercher ce qu'étaient devenus mes anciens amis; d'un autre côté, je craignais d'affliger mon hôte en réveillant quelque fâcheux souvenir, aussi ne fut-ce qu'après plus d'un tâtonnement que j'en vins à parler de Peppino.

— Vous vous rappelez ce brave garçon, me dit-il. De fait, vous étiez avec nous le jour de son départ pour la Maremme. Bien des choses se sont passées

depuis ce temps-là, ajouta-t-il, et il me sembla qu'il étouffait un soupir.

— Contez-moi tout, je vous prie ; vous m'avez habitué à considérer votre maison comme la mienne ; heureuse ou malheureuse, tout ce qui s'y passe me touche ; vous savez d'ailleurs que j'aimais Peppino.

— Et la Sandra aussi, reprit-il en souriant ; je ne sais quelles espérances vous lui aviez données, elle ne cessait de parler de vous. Mais je croyais que depuis longtemps vous aviez tout oublié et que nos histoires de village n'intéressaient guère les beaux messieurs de Paris. Écoutez donc mon récit.

XV

« Nous en étions restés au départ ; plusieurs mois se passèrent sans qu'on reçût de nouvelles. Écrire est chose rare pour nos paysans, ce fut seulement vers la fin de l'année qu'il nous arriva sur gros papier une lettre de Peppino. C'est à moi qu'elle était adressée ; mais en l'ouvrant je vis qu'elle était destinée à la Sandra. L'honnête garçon

avait voulu me faire juge de ses sentiments, sa lettre témoignait de toute la candeur de son âme ; aussi l'ai-je gardée. La voici. »

Le chanoine tira d'un carton un papier gris, en tête duquel une main novice avait crayonné un cœur percé de trois flèches, j'y lus ce qui suit ; c'étaient des vers, ou du moins des lignes rimées :

« Des Maremmes toscanes, décembre 1854.

« Espérance de mon cœur, lisez mon écrit.

« Depuis que je vous ai quitté, beau jasmin du paradis, je vis dans une mer de confusion ; je passe le jour et la nuit dans l'inquiétude, sans que rien me console. Mais j'espère que viendra la journée où chacun contera sa douleur. Quoique je sois loin, Sandra, je veux te dire que pour toi je suis né et que pour toi je veux mourir.

« Par la présente, Sandra, je vous donne nouvelle de ma bonne santé, j'espère en la grâce divine que vous aussi vous n'êtes pas mal. Du jour que j'ai quitté la colline, mon cœur a commencé de soupirer. Je songe toujours à vous, mon doux amour, et n'ai d'autre désir que de vous revoir.

« Je vis au milieu d'un bois, seul et sans amis. Tous les soirs, à l'*Ave Maria*, je sens combien le patron avait raison de nous faire prier pour ceux

qui sont loin de leur pays. Ne m'oubliez pas dans vos prières, vous qui m'aimez ; mais, Sandra, ce n'est point ma solitude, c'est ton absence qui me pèse. Ah ! si je pouvais devenir oiseau, avoir des ailes et voler, je volerais vers cette fenêtre où tu travailles, j'y voudrais rester le jour et la nuit.

« J'espère que vous n'oublierez pas les paroles que nous nous sommes dites entre nous deux. Je vous ai promis amour, comme vous savez, et que je serais toujours à vous. Me rappeler votre visage si doux, penser au bien que je vous veux, c'est le seul baume qui calme les peines cruelles que je porte dans mon sein. Adieu ; je vous envoie des saluts plus qu'il n'y a d'étoiles dans un ciel d'été. J'espère que nous nous reverrons comme je le désire. Je plie le papier, et ici je vous dis encore une fois adieu, adieu.

« Votre Peppino. »

« Cette lettre rendit un peu de courage à la Sandra, qui, malgré tous ses efforts, avait grand'peine à contenir son inquiétude et à nous cacher son chagrin. Je lui fis remarquer que le péril s'éloignait ; Peppino avait passé les fièvres d'automne, il s'était habitué au climat de la Maremme, son retour approchait : combien de motifs pour avoir

confiance en Dieu, pour espérer que la main divine nous rendrait ce brave garçon! La pauvre fille m'écoutait avec une joie qui n'était que trop vive; je coupai court à ces consolations dangereuses et lui reprochai son peu de raison. Je lui prêchais l'obéissance et la résignation; mais au fond du cœur, combien j'excusais sa faiblesse, moi vieillard qui me sentais ému par l'absence de l'orphelin que j'avais recueilli, et qui chaque jour priais Dieu de nous ramener cet enfant que j'avais laissé partir trop légèrement!

XVI

« Le premier jour de mai est une fête pour nos jeunes gens; tous les garçons courent la ville, distribuent des fleurs à leurs dames, et les saluent de leurs chansons. C'était un cruel anniversaire pour la Sandra, qui restait seule et triste au milieu de la joie générale. Dès ce moment elle fut prise d'une anxiété qu'elle ne se donna plus la peine de cacher; je la voyais aller sans cesse au

bout de l'avenue, dans l'espoir d'y rencontrer quelque caravane revenant des Maremmes : mais nos paysans ne vont guère par là ; ce sont des gens de Pistoia, de Lucques ou de Sienne, qui, plus avides de gain, s'engagent dans ces entreprises meurtrières. Le mois de mai se passa dans une vaine attente. Chaque matin devait nous rendre Peppino, chaque soir on se disait tout bas qu'il arriverait le lendemain. Juin est le dernier terme du retour : saint Jean, suivant notre dicton, est celui qui console les cœurs en ramenant au logis les derniers absents. Point de nouvelles! La Sandra pâlissait et nous jetait des regards dont je ne pouvais souffrir le reproche muet. Son inquiétude me gagna; je ne pouvais pas partir pour la Maremme, mais je savais que le compagnon de Peppino était de Sienne; dans un de mes voyages à Florence, je pris le chemin de fer, j'allai chercher Giacinto dans son pays.

« Ce ne fut pas chose facile que de découvrir le charbonnier ; enfin on m'indiqua sa demeure dans un des faubourgs de la ville. A ma vue il tressaillit et détourna la tête pour éviter une reconnaissance; j'allai droit à lui et lui demandai ce qu'il avait fait de son cousin.

« — Mauvaises nouvelles, monsieur l'abbé, me

« dit-il, mauvaises nouvelles. J'ai eu tort d'emme-
« ner cet enfant à la Maremme. Il s'est bien tenu
« jusque vers mai, il a résisté au premier soleil et
« aux premières pluies, mais à la fin la fièvre l'a
« pris, et... »

Giacinto s'arrêta en levant les bras.

« — Au moins il n'est pas mort, m'écriai-je.

« — Qui le sait? répondit le charbonnier. Je
« crois que tout est fini. Pauvre garçon, il avait
« trop de courage ; pendant quinze jours il a voulu
« résister, mais la fièvre est une mauvaise bête, on
« n'en a pas aisément le dessus. Il m'a fallu le
« charger sur un cheval et faire trois jours de
« route pour le mener sans connaissance à l'hô-
« pital de Grossetto; là il est revenu un peu à lui
« et m'a remis cet anneau d'argent, l'anneau de
« sa mère, pour celle que vous savez. Il l'aimait
« bien, et vous aussi, patron, il vous chérissait,
« car tous les soirs il me répétait que, si on vous
« eût écouté, tout eût été mieux. Enfin le délire
« l'a pris, le médecin m'a dit que le malade n'irait
« pas loin ; je ne pouvais pas rester à Grossetto : la
« fièvre m'a chassé de la Maremme, et voilà. Et
« dire que c'est moi qui ai tué mon parent, mon
« ami ! ajouta-t-il en jetant son chapeau à terre
et en s'arrachant une poignée de cheveux.

« — Pourquoi ne pas nous écrire? pourquoi ne pas nous avoir rendu cet anneau?

« — Je n'ai pas osé. Vous porter cette bague, « c'était entrer chez vous couvert du sang de Pep- « pino; vous l'envoyer, c'était envoyer la mort à « cette fille. Pour soi on a du courage, pour soi on « voit le trépas en face; mais aller trouver une « innocente et lui donner du couteau dans la gorge, « j'ai eu peur.

« Je pris l'anneau et je revins à Figline. Tout le long de la route, je réfléchis comment je préparerais ma filleule à perdre le seul bien qui lui restât au monde : l'espérance; je résolus de m'entendre avec Madeleine. J'arrivais tard, c'était toujours Madeleine qui m'attendait; j'avais donc toute la nuit pour régler ma conduite; je frappai; ce fut la Sandra qui m'ouvrit. En portant la lampe à ma figure, elle recula épouvantée.

« — Qu'avez-vous, parrain? s'écria-t-elle; vous n'êtes pas malade? Non. Ah! parrain, il est mort.

« Je lui dis tout. Ce fut un accès de désespoir, des cris, des convulsions, des larmes; je la laissai pleurer : ceux-là seuls essayent de consoler qui n'ont jamais eu de chagrin, qui ne savent pas par expérience combien toute parole humaine est im-

puissante pour apaiser un cœur qui se nourrit de sa souffrance et qui ne veut pas qu'on lui arrache le seul bien qui lui reste. Je pleurai avec elle ; et tout ce que je lui demandai après une heure de larmes, ce fut de prier avec moi et de recommander à Dieu l'âme de celui qui l'avait aimée.

« Elle me quitta la première, en me disant que j'avais besoin de repos, et rentra sans éveiller sa mère, qui, au matin, la trouva à genoux, les yeux secs et la figure égarée. »

XVII

« Le jour même, chacun reprit ses occupations sans rien dire. Madeleine, qui était bonne mère avant tout, sentait que toute parole était dangereuse; Sandra renfermait sa douleur, au moins en ma présence, et m'entourait de prévenances et de soins. Si quelque étranger fût entré dans notre maison, il en eût envié l'ordre et la paix : rien n'était changé; il n'y avait qu'un peu plus de silence, un calme plus profond qu'autrefois. Mais à voir l'indifférence de la Sandra et la façon dont

elle regardait par moments l'anneau qu'elle avait au doigt, je ne pouvais pas me tromper sur le coup qu'elle avait reçu. Le chagrin est comme une religion secrète; les heureux du monde ne devinent rien ; ceux qui ont souffert se reconnaissent entre eux comme faisaient les premiers fidèles ; il leur suffit d'un regard et d'un mot.

« Malgré tout ce que m'avait dit Giacinto, la Sandra gardait un reste d'espérance, je faisais comme elle. J'écrivis à Grossetto ; on me répondit que le nom de Peppino n'était pas sur les registres mortuaires, mais que tous les jours il entrait à l'hôpital des fiévreux en délire, qui mouraient sans qu'on sût leur nom ni leur pays. « En mai, « nous en avons perdu beaucoup de cette façon, « ajoutait la lettre ; il n'y a plus personne à l'hô- « pital ; si le Peppino dout vous parlez n'est pas « de retour au pays, tenez pour certain qu'il « n'existe plus. » Ainsi s'éteignit la dernière lueur d'espérance, la Sandra prit le deuil de son bienaimé.

« A dix-huit ans, il n'y a pas de douleur éternelle ; la vie est si forte à cet âge, qu'elle nous emporte et nous domine malgré nous. La Sandra, entraînée par ses amies, rentra dans les réunions du soir. Nos paysans sont bons et affectueux ; s'ils

ne consolèrent pas la pauvre affligée, du moins essayèrent-ils de la distraire. Elle évitait toujours qu'on lui parlât de Peppino, bientôt on cessa de toucher cette plaie vive, si bien qu'en apparence tout fut fini.

« Vers le milieu d'août, il y eut un mariage à Figline. C'était une des compagnes de la Sandra qui entrait en ménage. Pour assister à cette fête elle avait compté sur son amie d'enfance et sur moi. L'époux était un de mes métayers; ma présence était nécessaire : ne point paraître, c'était faire à ces braves gens un déplaisir et une injure. A force de tendresse et en faisant jouer mon autorité, Madeleine décida sa fille à m'accompagner. Depuis quelque temps César rôdait autour de la maison, et je crois que souvent Madeleine se reprochait devant Dieu de ne pas assez regretter la mort de Peppino.

« Au jour de la noce et à l'heure du festin, je descendis à Figline. Les deux femmes étaient restées en arrière pour fermer les portes de la maison, lorsqu'au milieu de l'avenue un mendiant s'approcha de moi. C'est chose trop commune en Italie pour qu'on y fasse attention ; j'entrevis des haillons, de la boue, une figure livide et bouffie : je tirai quelques *crazie* que je jetai dans le chapeau

du misérable, et je lui dis : « Mon ami, sortez d'ici ; « si vous étiez du pays, vous sauriez qu'on n'entre « pas dans l'avenue. » L'homme me salua de la main, et, comme il marchait avec peine en se traînant sur un bâton, il me laissa passer devant lui.

« Une fois sur la route, je me retournai pour voir si la Sandra et sa mère me rejoignaient. Le mendiant était hors de chez moi ; appuyé contre un des piliers de la grille, le visage tourné vers la maison, il attendait sans doute une nouvelle aumône. La Sandra arrivait en courant, je lui faisais signe de se hâter, quand, à son passage, l'inconnu lui tendit une main suppliante ; presqu'en même temps, il glissa le long du mur, son chapeau roula par terre, sa tête s'inclina sur sa poitrine, puis retomba lourdement sur le pavé. La Sandra poussa un cri terrible et se jeta à corps perdu sur le mendiant.

« C'est lui ! cria-t-elle, c'est mon Peppino ! Pau-« vre enfant, il revient ici pour mourir ! Au se-« cours ! au secours ! parrain, il est mort ! »

« Je me penchai sur ce malheureux ; il me fut impossible de le reconnaître. Vous ne savez pas ce que la fièvre des Maremmes fait de ses victimes ; c'est le plus horrible des empoisonnements. Peppino était glacé ; ses yeux à demi-ouverts étaient

sans regard, comme les yeux d'un mort ; sur son cou desséché on voyait l'artère qui battait à tout rompre : j'avais le cœur navré. Nous relevâmes ce Lazare toujours évanoui, nous le portâmes dans la maison. Un lit fut bientôt prêt; avec l'aide de Madeleine je dépouillai Peppino de ses haillons, je lavai ce cadavre. Ce n'était qu'une plaie : des jambes saignantes, des bras amaigris, tout le corps enflé, ulcéré, marbré de taches noirâtres. C'était chose incroyable qu'il se fût traîné jusqu'à Figline dans cet état de souffrance et d'épuisement.

« Il était là sans connaissance ; Madeleine étouffait ; la Sandra, à genoux au pied du lit, éclatait en sanglots, j'attendais l'agonie, quand le malheureux revint à lui. Il ouvrit des yeux hagards, d'une voix éteinte il appela Sandra. La pauvre fille se leva toute en larmes.

« — Oui, mon bien-aimé, me voilà.

« — Approchez-vous, lui dit-il; elle vint auprès de lui.

« — C'est bien toi, mon bon Peppino?

« — Oui c'est moi, murmura-t-il, et il se mit à pleurer.

« J'allai auprès du moribond, je lui dis qu'il devait se taire et rester tranquille ; qu'à ce prix seu-

lement je laisserais la Sandra près de lui. Il me remercia d'une voix éteinte, et ne bougea plus. Quoiqu'il n'eût pas la force de se tourner dans le lit, il suivait des yeux tous les mouvements de sa bien-aimée; chaque fois qu'elle le regardait, de grosses larmes lui venaient aux paupières. Quant à la Sandra, hors d'état de soutenir la vue de Peppino, elle s'enfonçait un mouchoir dans la bouche pour étouffer son désespoir.

« Le médecin que j'avais demandé vint ajouter à nos inquiétudes; il hocha gravement la tête et dit que ce serait l'affaire de plus d'un jour. Peppino, qui lisait son sort dans les yeux du docteur, m'appela près de lui.

« — Patron, me dit-il, est-ce qu'il faut mourir ?

« — Mon ami, tu es jeune, répondis-je, et Dieu est plein de miséricorde; mais dans la maladie il est toujours bon de se préparer à paraître devant lui.

« — Patron, me dit-il d'une voix éteinte, maintenant que je l'ai vue, je suis prêt.

« — Non, tu ne mourras pas! s'écria la Sandra, qu'on n'avait pu emmener; « tu ne me quit-« teras pas, mon Peppino, toi que j'aime! Dieu « aura pitié de nous! Parrain, ajouta-t-elle, je vous

« prends à témoin, vous, un homme de Dieu. Pep-
« pino, j'ai là ton anneau, je suis ta femme et ta
« servante ; je veux qu'on nous donne la bénédic-
« tion pour que j'aie le droit de te soigner, et je te
« sauverai. C'est moi qui t'ai rendu malade, c'est
« moi qui te guérirai. »

« C'en était trop pour Peppino : il sourit en pleurant, essaya de parler et s'évanouit. »

XVIII

« La Sandra n'était pas une fille ordinaire. Si elle avait le cœur plus tendre que Madeleine, elle n'avait pas une volonté moins forte ; quelques jours plus tard elle épousa ce moribond. Elle se fit sa servante, comme elle l'avait dit ; à force de soins et d'amour, elle le sauva. Le bonheur et la jeunesse sont deux médecins plus puissants que les hommes ; Peppino se remit lentement et non pas sans plus d'une rechute ; mais enfin la fièvre céda ; trois mois après son retour, il se promenait dans le jardin, appuyé sur le bras de sa femme, et nous contait par quel miracle de courage, toujours pour-

suivi par la fièvre et toujours près de mourir, il s'était traîné pendant quatre mois d'hôpital en hôpital, de cabane en cabane, luttant contre le délire et la misère, n'ayant qu'une pensée : revoir Sandra et mourir à ses pieds. Avec quelle joie il nous parlait de ses douleurs passées ! avec quel intérêt nous l'écoutions ! Il avait cruellement souffert, mais il était guéri et aimé. Dieu, il se plaisait à le répéter, l'avait traité en enfant prodigue, et ne l'avait éprouvé que pour le rendre plus heureux.

— C'est sans doute une fin des plus douces pour Peppino et la Sandra, dis-je au chanoine; mais vous, mon ami, vous vous êtes sacrifié comme toujours; cette jeunesse insouciante vous a laissé, elle jouit quelque part de son amour, tandis que vous voilà seul dans votre vieillesse, abandonné par ceux que vous avez comblés de vos bienfaits.

— Comme vous allez vite, vous autres têtes françaises ! me dit le bon chanoine. Que parlez-vous de sacrifices? vous oubliez toujours qu'il y a là-haut un père et un ami qui met notre bonheur dans notre devoir et qui mesure le vent à la toison de la brebis. Sans doute j'étais embarrassé de Peppino; je n'étais pas assez riche pour l'établir, et je ne voulais pas en faire un valet ; la Providence a tout

arrangé. Depuis le départ de Peppino, et surtout depuis son retour, César était mal vu à Figline, il voulait en sortir. Il a trouvé à Arezzo une forge plus considérable, et, dit-on, un mariage avantageux. Son père, habile homme, qui s'est enrichi dans un métayage dont l'autre moitié me laisse pauvre, son père a voulu le rejoindre; il a pris là-bas une ferme plus grande que la mienne. Peppino est donc devenu mon métayer. Cela m'a coûté quelque chose. Il y avait un premier établissement auquel le pauvre garçon ne pouvait suffire, et l'ancien métayer n'avait guère ménagé les terres qu'il laissait; mais, d'un autre côté, la Sandra était ma filleule, j'avais toujours compté que je la doterais. Peppino est un honnête homme, la Sandra une bonne ménagère. Madeleine, qui les a suivis, les surveille tous les deux : ma récolte y gagnera; déjà cette année nos vers à soie ont bien réussi.

— C'est-à-dire que vous avez donné votre excellente graine à Peppino et partagé votre bien avec lui.

— C'était juste, répondit le chanoine, puisqu'il fournissait la feuille. Si vous aviez vu avec quelle ardeur les deux femmes ont soigné cette éducation! Venez que je vous montre la graine de l'an prochain : vous verrez si la maladie peut atteindre une race aussi bien constituée.

— Mon cher agronome, lui dis-je, je serai charmé de voir votre graine de vers à soie, mais j'aimerais encore mieux voir les heureux que vous avez faits. En voyage, c'est double plaisir que de retrouver le sourire de ses amis.

— Eh bien, reprit le chanoine, allons dîner chez eux; du même coup je vous ferai les honneurs de la métairie, que vous ne connaissez pas. J'envoie un enfant les prévenir, nous allongeons un peu notre promenade et nous dînons à la paysanne. Prenez votre chapeau; voyons si cette année encore, tout vieux que je suis, je ne vous lasserai pas en marchant.

XIX

Après deux heures de promenade et de causerie, le chanoine me montra une petite maison sise à mi-côte et bien exposée au levant. Elle était séparée de la route par un potager en pleine culture, planté de pommiers qui pliaient sous l'abondance de leurs fruits. On l'avait décorée du haut jusqu'en bas avec des grappes de maïs qui ca-

chaient le mur; le contour des portes et des fenêtres était marqué par de grands festons d'oignons rouges qui tranchaient sur le fond doré des épis.

« Vous voyez, me dit mon hôte, qu'il y a des provisions pour l'hiver. Par malheur la vigne est toujours malade, nous n'aurons que demi-année; mais l'olive est bonne, et j'espère que les enfants seront à flot dès l'an prochain. »

Ce fut avec une joie bruyante que Madeleine reçut le seigneur français; la Sandra rougit de plaisir en me montrant son ménage; son mari était sur la colline à prendre des grives pour notre dîner. Rien n'était propre et élégant comme la salle basse qui faisait tout le rez-de-chaussée de la maison. Sur le manteau de la cheminée brillaient de grands plats vernissés, qui nous rappelaient que nous étions au pays de la faïence; des chaudrons dorés, des casseroles bien étamées montraient que Madeleine n'était pas sortie seule de son ancien domaine; des outils rangés avec soin le long du mur, un fusil, des bouteilles enroulées dans des tresses de paille, un beau buffet ciré, tout indiquait le travail et déjà l'aisance; tout riait dans cette aimable demeure, où semblaient ne pouvoir entrer ni le chagrin ni l'ennui.

Peppino arriva pendant que nous admirions ses

richesses, il me serra la main à la briser, du reste sa joie fut muette; quand il eut souri deux fois, il lui sembla qu'il avait tout dit. Que pouvait-il faire de mieux? Dans l'air qui l'entourait on sentait le bonheur; chacun de ses gestes semblait dire : « Je suis heureux. »

La table était mise en plein air sous un grand figuier qui jetait une odeur pénétrante aux derniers rayons du soleil; tout autour de nous bourdonnaient des milliers d'insectes qui par moments étincelaient dans une traînée de lumière. Madeleine, heureuse et fière de son ancien talent, s'était surpassée. Elle nous servit une soupe fumante au riz et aux choux, suivie d'une friture de l'ordre composite, *fritto composito*, disait-elle, où du hachis poivré se mêlait à des tranches de courges et à des croquettes de riz très-sucrées. Nous eûmes pour rôti des grives embaumées de genièvre, c'était la chasse de Peppino, et enfin pour dessert des pommes, des châtaignes, et d'excellent fromage, qui permirent au chanoine de me citer son poëte favori :

Sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles et pressi copia lactis [1].

[1] Virgile, *Ecl.* I, 81. « Il y a chez nous des fruits mûrs, des châtaignes tendres et du lait pressé dans les corbeilles. »

« A pédant, pédant et demi, » pensai-je en moi-même, et je m'écriai à mon tour :

Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ[1].

Déjà la nuit nous surprenait au milieu de notre causerie. Les étoiles scintillaient dans le ciel, et semblaient chasser devant elles un crépuscule plus doux que l'aurore. Tout était silence et mystère. C'était l'heure du repos, moment cruel pour ceux qui souffrent, moment bien doux pour ceux qui sont heureux. Poussé par je ne sais quelle émotion secrète, je pris la main de mon vieil ami, je lui fis contempler son ouvrage. Peppino, assis sur le seuil de la maison, mangeait une énorme écuelle de soupe avec l'insouciance d'un homme qui n'a plus rien à désirer. Madeleine, essuyant sa vaisselle derrière Peppino, nous montrait l'indolent en haussant les épaules. Quant à la Sandra, debout contre la porte, c'était son mari qu'elle admirait et qu'elle couvait du regard. Ce n'était plus la jeune fille à la taille élancée, elle avait peine à croiser les bras sur sa taille arrondie; mais dans ses yeux brillaient la pudeur et l'orgueil d'une jeune mère, la joie d'une

[1] Virgile, *Ecl.* I, 83. « Déjà fument au loin les toits des métairies, et les ombres s'allongent en tombant des hautes montagnes. »

femme qui aime : c'était plus que jamais et dans toute sa fleur le beau jasmin de Figline.

Cher ami, heureux époux ! en écrivant ces lignes il me semble que je suis près de vous. Au milieu du brouillard et de l'ennui, je ferme les yeux pour revoir cette petite maison dorée par le maïs, ce bonheur qui rayonnait sur votre visage, cette douce amitié qui réchauffait mon cœur vieilli et fatigué. Nous nous croyons habiles parce que chaque jour nous nous créons une vie factice et des besoins nouveaux ; mes bons amis, que vous êtes plus heureux et plus sages ! Dans votre simplicité, vous avez gardé les seuls biens qui fassent le prix de la vie, ces biens qui donnent le bonheur ou qui du moins adoucissent toute blessure, ces biens que Dieu offre à tous et que notre vanité repousse : le travail des mains, la prière et l'amour !

Paris, février 1857.

LE

CHATEAU DE LA VIE

CONTE DE FÉES

I

L'an dernier, un bon génie protecteur des enfants nous avait envoyé pour Noël les Contes serbes de Wuk Stéphanowitch[1]; j'espérais n'être pas moins heureux en 1856, et offrir à nos futurs abonnés une étrenne digne de leur plaire; mais nous ne sommes pas dans un temps où l'on rêve :

[1] *Journal des Débats* du 30 décembre 1854 et *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves*, pages 167 et suivantes.

rien n'est venu ni du Nord ni du Midi. Dans cette pénurie universelle, j'ai compris quel devoir m'était imposé, et, mettant de côté tout amour-propre d'auteur, j'ai cherché dans mes souvenirs si je ne trouverais pas quelque vieux conte pour le répéter à mon tour. En voici un que je crois peu connu, car il ne vient pas de France, et je ne l'ai pas lu dans un livre ; je l'ai reçu de la bouche d'un enfant. Je dirai même comment et où j'ai entendu cette histoire pour la première fois. Peut-être ce récit, qui est un gage d'authenticité, ne sera-t-il pas désagréable au lecteur.

Il y a quelques années que, me trouvant à Capri, la plus charmante des îles du golfe de Naples, par une de ces belles journées d'automne, pleines de calme et de lumière, j'eus le désir de me rendre en bateau à Pæstum, en m'arrêtant à Amalfi et à Salerne. La chose était aisée ; il y avait sur la plage des pêcheurs qui retournaient à terre et ne demandaient pas mieux que de prendre avec eux l'étranger. En entrant dans la barque, j'y trouvai quatre marins de bonne mine, bras nerveux, visages bronzés par le soleil, et au milieu d'eux une petite fille de huit ou dix ans, à la taille forte et cambrée, à la figure colorée, aux yeux noirs et vifs, qui tour à tour commandait ou priait l'équipage

avec la majesté d'une Italienne et la grâce d'un enfant. C'était la fille du patron ; je n'en pus douter au fier sourire avec lequel il me la montra quand j'entrai dans le bateau. Une fois en mer, et chacun à la rame, comme je me trouvais seul à ne rien faire dans la barque, je pris l'enfant sur mes genoux pour causer avec elle et entendre de ses lèvres mignonnes ce patois napolitain qui sonne si doucement à l'oreille.

— Parlez-lui, Excellence, me cria le patron d'un air triomphant ; ne craignez pas non plus d'écouter la *marchesina ;* si petite qu'elle soit, elle est déjà savante comme un chanoine. Quand vous voudrez, elle vous dira l'histoire du roi de Starza-Longa, qui marie sa fille à un serpent, ou celle de Vardiello, à qui sa sottise procure la fortune. Aimez-vous mieux la Biche enchantée, ou l'Ogre qui donne à Antonio de Maregliano le bâton qui fait son devoir, ou le château de la Vie...?

— Va pour le château de la Vie! m'écriai-je, afin d'interrompre un défilé de contes aussi nombreux que les grains d'un chapelet.

— Nunziata, mon enfant, dit le pêcheur d'un ton solennel, conte à Son Excellence l'histoire du château de la Vie, telle que ta mère te l'a récitée tant de fois ; et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux

rameurs, tâchez de ne pas trop battre l'eau, afin que nous puissions entendre.

C'est ainsi que durant plus d'une heure, tandis que la barque glissait sans bruit sur l'onde immobile, et qu'un doux soleil d'octobre empourprait les montagnes et faisait scintiller la mer, tous les cinq, attentifs et silencieux, nous écoutions l'enfant qui nous parlait de féeries au milieu d'une nature enchantée.

II

LE CHATEAU DE LA VIE

Il y avait une fois, commença gravement Nunziata, il y avait une fois à Salerne une bonne vieille, pêcheuse de profession, qui n'avait pour tout bien et pour tout appui qu'un garçon de douze ans, son petit-fils, pauvre orphelin dont le père avait été noyé dans un jour d'orage, et dont la mère était morte de chagrin. Gracieux, c'était le nom de l'enfant, n'aimait au monde que sa grand'mère : il la suivait tous les matins avant l'aube pour ramasser

les coquillages, ou pour tirer le filet à la rive, en attendant qu'il fût assez fort pour aller lui-même à la pêche, et braver ces flots qui lui avaient tué tous les siens. Il était si beau, si bien fait, si avenant que, dès qu'il entrait dans la ville, avec sa corbeille de poisson sur la tête, chacun courait après lui; il avait vendu sa part avant même que d'arriver au marché.

Par malheur la grand'mère était bien vieille; elle n'avait plus qu'une dent au milieu de la bouche, sa tête branlait, ses yeux étaient si rouges qu'elle n'y voyait plus. Chaque matin elle avait plus de peine à se lever que la veille, elle sentait qu'elle n'irait pas loin. Aussi tous les soirs, avant que Gracieux s'enveloppât dans sa couverture pour dormir à terre, elle lui donnait de bons conseils pour le jour où il serait seul ; elle lui disait quels pêcheurs il fallait voir et quels il fallait éviter ; comment, en étant toujours doux et laborieux, prudent et résolu, il ferait son chemin dans le monde, et finirait par avoir à lui sa barque et ses filets; le pauvre garçon n'écoutait guère toute cette sagesse; dès que la vieille commençait à prendre le ton sérieux :

« Mère-grand, s'écriait l'enfant, mère-grand, ne me quitte pas. J'ai des bras, je suis fort, bientôt je

pourrai travailler pour deux ; mais si en revenant de la mer je ne te retrouve pas à la maison, comment veux-tu que je vive ? »

Et il l'embrassait en pleurant.

« Mon enfant, lui dit un jour la vieille, je ne te laisserai pas aussi seul que tu le crains ; après moi, tu auras deux protectrices que plus d'un prince t'envierait. Il y a déjà longtemps que j'ai obligé deux grandes dames qui ne t'oublieront pas quand l'heure sera venue de les appeler, et ce sera bientôt.

— Quelles sont ces deux dames? demanda Gracieux, qui n'avait jamais vu dans la cabane que des femmes de pêcheur.

— Ce sont deux fées, répondit la grand'mère, deux grandes fées : la fée des eaux et la fée des bois. Écoute-moi bien, mon enfant; c'est un secret qu'il faut que je te confie, un secret que tu garderas comme je l'ai fait, et qui te donnera la fortune et le bonheur. Il y a dix ans, l'année même où mourut ton père, où ta mère aussi nous laissa, j'étais sorti avant le point du jour pour surprendre les crabes endormis dans le sable; j'étais penchée à terre et cachée par un rocher, quand je vis un alcyon qui voguait doucement vers la plage. C'est un oiseau sacré qu'il faut toujours ménager ; je le

laissai donc aborder et ne remuai pas, de crainte de l'effaroucher. En même temps, d'une fente de la montagne, je vis sortir et ramper sur le sable une belle couleuvre verte qui allongeait ses grands anneaux pour approcher de l'oiseau. Quand ils furent près l'un de l'autre, sans qu'aucun d'eux parût surpris de la rencontre, la couleuvre s'enroula autour du cou de l'alcyon, comme si elle l'eût embrassé tendrement; ils restèrent ainsi enlacés quelques minutes; puis ils se séparèrent brusquement, le serpent pour rentrer dans la pierre, l'oiseau pour se plonger dans la vague, qui l'emporta.

« Fort étonnée de ce que j'avais vu, je revins le lendemain à la même heure, et à la même heure aussi l'alcyon arriva sur le sable, la couleuvre sortit de sa retraite. C'étaient des fées, il n'était pas permis d'en douter, peut-être des fées enchantées à qui je pouvais rendre service. Mais que faire? Me montrer, c'était leur déplaire et m'exposer beaucoup ; il valait mieux attendre une occasion favorable que le hasard amènerait sans doute. Pendant un mois je me tins en embuscade, assistant tous les matins au même spectacle, quand un jour j'aperçus un gros chat noir qui arrivait le premier au rendez-vous, et qui se cachait derrière le

rocher, presque sous ma main. Un chat noir ne pouvait être qu'un enchanteur, d'après ce qu'on m'avait appris dans ma jeunesse : je me promis de le surveiller. Et, en effet, à peine l'alcyon et la couleuvre s'étaient-ils embrassés, que voici le chat qui se ramasse, se gonfle et s'élance sur ces innocents. Ce fut mon tour de me jeter sur le brigand, qui tenait déjà ses victimes entre ses griffes meurtrières ; je le saisis malgré toutes ses convulsions, quoiqu'il me mît les mains en sang, et là, sans pitié, sachant à qui j'avais affaire, je pris le couteau qui me servait à ouvrir les châtaignes de mer, et je coupai au monstre la tête, les pattes et la queue, attendant avec confiance le succès de mon dévouement.

« Je n'attendis pas longtemps ; dès que j'eus jeté à la mer le corps de la bête, je vis devant moi deux belles dames, l'une toute couronnée de plumes blanches, l'autre qui avait pour écharpe une peau de serpent ; c'étaient, je te l'ai déjà dit, la fée des eaux et la fée des bois. Enchantées par un misérable génie qui avait surpris leur secret, il leur fallait rester alcyon et couleuvre jusqu'à ce qu'une main généreuse les affranchît ; c'est à moi qu'elles devaient la liberté et la puissance.

« — Demande-nous ce que tu voudras, me

dirent-elles, tes vœux seront aussitôt exaucés. »

« Je réfléchis que j'étais vieille et que j'avais assez souffert de la vie pour ne pas la recommencer, tandis que toi, mon enfant, un jour viendrait où rien ne serait trop beau pour ton désir, où tu voudrais être riche, noble, général, marquis, prince peut-être. « Ce jour-là, me dis-je, je pourrai tout « lui donner; un seul moment d'un pareil bonheur « me payera quatre-vingts ans de peine et de mi- « sère. » Je remerciai donc les fées et les priai de me garder leur bon vouloir pour l'heure où j'en aurais besoin. La fée des eaux ôta une petite plume de sa couronne ; la fée des bois détacha une écaille de la peau du serpent.

« Bonne femme, me dirent-elles, quand tu vou- « dras de nous, place cette plume et cette écaille « dans un vase d'eau pure, en même temps appelle- « nous en formant un vœu ; fussions-nous au bout « du monde, en un instant tu nous verras devant « toi, prêtes à payer la dette d'aujourd'hui. »

— Je baissai la tête en signe de reconnaissance ; quand je la relevai, tout avait disparu ; même il n'y avait plus ni blessures ni sang à mes bras ; j'aurais cru qu'un rêve m'avait trompée, si je n'avais eu dans la main l'écaille de la couleuvre et la plume de l'alcyon.

— Et ces trésors, dit Gracieux, où sont-ils, grand'mère ?

— Mon enfant, répondit la vieille, je les ai cachés avec soin, ne voulant te les montrer que le jour où tu serais un homme et en état de t'en servir; mais puisque la mort va nous séparer, le moment est venu de te remettre ces précieux talismans. Tu trouveras au fond de la huche un coffret de bois caché sous des chiffons; dans ce coffret est une petite boîte de carton enveloppée d'étoupe; ouvre cette boîte, tu trouveras l'écaille et la plume soigneusement entourées de coton. Garde-toi de les briser, prends-les avec respect, je te dirai ce qui te reste à faire.

Gracieux apporta la boîte à la pauvre femme, qui ne pouvait plus quitter son grabat; ce fut elle-même qui prit les deux objets.

— Maintenant, dit-elle à son fils en les lui remettant, place au milieu de la chambre une assiette pleine d'eau; au milieu de l'eau, dépose l'écaille et la plume, puis forme un vœu : demande la fortune, la noblesse, l'esprit, la puissance, tout ce que tu voudras, mon fils; seulement, comme je sens que je meurs, embrasse-moi, mon enfant, avant d'exprimer ce vœu qui nous séparera pour jamais, et reçois une dernière fois ma bénédic-

tion. Ce sera un talisman de plus pour te porter bonheur.

Mais, à la surprise de la vieille, Gracieux ne vint ni l'embrasser ni lui demander sa bénédiction; il mit bien vite l'assiette pleine d'eau au milieu de la chambre, jeta la plume et l'écaille au milieu de l'assiette et cria du fond du cœur : « Je veux que mère-grand vive toujours: parais, fée des eaux ; je veux que mère-grand vive toujours : parais, fée des bois! »

Et alors voilà l'eau qui bouillonne, bouillonne, l'assiette devient un grand bassin que les murs de la chaumière ont peine à contenir, et du fond du bassin, Gracieux voit sortir deux belles jeunes femmes, qu'à leur baguette il reconnut de suite pour des fées. L'une avait une couronne de feuilles de houx mêlées de grains rouges, avec des pendants d'oreilles en diamants qui ressemblaient à des glands dans leur coupe; elle était vêtue d'une robe verte comme la feuille d'olive, et par-dessus elle avait une peau tigrée qui se nouait en écharpe sur l'épaule droite : c'était la fée des bois. Quant à la fée des eaux, elle avait une coiffure de roseaux, avec une robe blanche toute bordée de plumes de grèbe, et une écharpe bleue qui par moments se relevait sur sa tête et se gonflait comme la voile

d'un navire. Si grandes dames qu'elles fussent, toutes deux regardèrent en souriant Gracieux, qui s'était réfugié dans les bras de sa grand'mère, et qui tremblait de peur et d'admiration.

— Nous voici, mon enfant, dit la fée des eaux, qui prit la parole comme la plus âgée; nous avons entendu ce que tu disais, le vœu que tu as formé te fait honneur; mais si nous pouvons t'aider dans le projet que tu as conçu, toi seul tu peux l'exécuter. Nous pouvons bien prolonger de quelque temps l'existence de ta grand'mère; mais, pour qu'elle vive toujours, il te faut aller au château de la Vie, à quatre grandes journées d'ici, du côté de la Sicile. Là se trouve la fontaine d'immortalité. Si tu peux accomplir chacune de ces quatre journées sans te détourner de ton chemin, si, arrivé au château, tu peux répondre aux trois questions que t'adressera une voix invisible, tu trouveras là-bas ce que tu désires; mais, mon enfant, réfléchis bien avant de prendre ce parti, car il y a plus d'un danger sur la route. Si une seule fois tu manques d'atteindre le but de ta journée, non-seulement tu n'obtiendras pas ce que tu souhaites, mais tu ne sortiras jamais de ce pays, d'où nul n'est revenu.

— Je pars, madame, répondit Gracieux.

— Mais, dit la fée des bois, tu es bien jeune, mon enfant, et tu ne connais même pas le chemin.

— N'importe, reprit Gracieux ; vous ne m'abandonnerez pas, belles dames, et pour sauver ma grand'mère j'irais au bout du monde.

— Attends, dit la fée des bois ; et, détachant le plomb d'une vitre brisée, elle le mit dans le creux de sa main.

Et voici le plomb qui se met à fondre et à bouillir sans que la fée paraisse incommodée de la chaleur, puis elle jette sur le foyer le métal, qui s'y fige en mille formes variées.

— Que vois-tu dans tout cela ? dit la fée à Gracieux.

— Madame, répondit-il, après avoir regardé avec attention, il me semble que j'aperçois un chien épagneul avec une longue queue et de grandes oreilles.

— Appelle-le, dit la fée.

Aussitôt voilà qu'on entend aboyer, et que du milieu du métal sort un chien noir et couleur de feu, qui se met à gambader et à sauter autour de Gracieux.

— Ce sera ton compagnon, dit la fée ; tu le nommeras Fidèle ; il te montrera la route, mais je te préviens que c'est à toi de le conduire, et non

pas à lui de te mener. Si tu le fais obéir, il te servira ; si tu lui obéis, il te perdra.

— Et moi, dit la fée des eaux, ne te donnerai-je rien, mon pauvre Gracieux ?

Et regardant autour d'elle, la dame vit à terre un morceau de papier que de son pied mignon elle poussa dans le foyer. Le papier prit feu ; quand la flamme fut passée, on vit des milliers de petites étincelles qui couraient l'une après l'autre comme des nonnes qui à la nuit de Noël se rendent à la chapelle, ayant chacune un cierge en main. La fée suivit d'un œil curieux toutes ces étincelles ; quand la dernière fut près de s'éteindre, elle souffla sur le papier ; soudain on entendit un petit cri d'oiseau ; une hirondelle sortit tout effrayée, alla se heurter à tous les coins de la chambre et finit par s'abattre sur l'épaule de Gracieux.

— Ce sera ta compagne, dit la fée des eaux, tu la nommeras Pensive ; elle te montrera la route, mais je te préviens que c'est à toi de la conduire, et non pas à elle de te mener. Si tu la fais obéir, elle te servira ; si tu lui obéis, elle te perdra.

— Remue cette cendre noire, ajouta la bonne fée des eaux, peut-être y trouveras-tu quelque chose.

Gracieux obéit ; sous la cendre du papier, il

prit un flacon de cristal de roche qui brillait comme du diamant ; c'est là dedans, lui dit la fée, qu'il devait recueillir l'eau d'immortalité : elle eût brisé tout vase fait de la main des hommes. A côté du flacon, Gracieux trouva un poignard à lame triangulaire. C'était bien autre chose que le stylet de son père le pêcheur auquel on lui défendait de toucher ; avec cette arme on pouvait braver le plus fier ennemi.

— Ma sœur, vous ne serez pas plus généreuse que moi, dit l'autre fée ; et prenant une paille de la seule chaise qu'il y eût dans la maison, elle souffla dessus. La paille se gonfla aussitôt, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, forma une carabine admirable, tout incrustée de nacre et d'or ; une seconde paille donna une cartouchière que Gracieux se mit autour du corps et qui lui allait à merveille : on eût dit d'un prince qui partait en chasse. Il était si beau que sa grand'mère en pleurait de joie et d'attendrissement.

Les deux fées disparues, Gracieux embrassa la bonne vieille, en lui recommandant bien de l'attendre, et il se mit à deux genoux pour recevoir sa bénédiction. L'aïeule lui fit un beau sermon pour lui recommander d'être patient, juste, charitable, et surtout de ne jamais s'écarter du droit

chemin, « non pas pour moi, ajouta la vieille, qui accepte la mort de grand cœur, et qui regrette le vœu que tu as formé, mais pour toi, mon enfant, pour que tu reviennes ; je ne veux pas mourir sans que tu me fermes les yeux. »

Il était tard ; Gracieux se coucha par terre, trop agité, à ce qu'il croyait, pour s'assoupir. Mais le sommeil l'eut bientôt surpris ; il dormit toute la nuit, tandis que la pauvre grand'mère regardait la figure de son cher enfant éclairée par la lueur vacillante de la lampe, et ne pouvait se lasser de l'admirer en soupirant.

III

De grand matin, quand l'aube pointait à peine, l'hirondelle se mit à gazouiller et Fidèle à tirer la couverture : « Partons, maître, partons, disaient les deux compagnons dans leur langage, que Gracieux entendait par le don des fées ; déjà la mer blanchit à la plage, l'oiseau chante, la mouche bourdonne, la fleur s'ouvre au soleil ; partons, il est temps. »

Gracieux embrassa une dernière fois sa vieille amie, et prit le chemin qui mène à Pæstum ; Pensive voltigeait de droite et de gauche, en chassant les moucherons ; Fidèle caressait son jeune maître, ou courait devant lui.

Ils n'étaient pas encore à deux lieues de la ville, que Gracieux vit Fidèle qui causait avec les fourmis. Elles marchaient en bandes régulières, traînant avec elles toutes leurs provisions.

— Où allez-vous ? leur demanda Gracieux ; et elles répondirent :

— Au château de la Vie.

Un peu plus loin, Pensive rencontra les cigales, qui s'étaient mises aussi du voyage, avec les abeilles et les papillons ; tous allaient au château de la Vie, pour boire à la fontaine d'immortalité. On marcha de compagnie, comme gens qui suivent la même route. Pensive présenta à Gracieux un jeune papillon qui bavardait avec agrément. L'amitié vient vite dans la jeunesse ; au bout d'une heure, les deux compagnons étaient inséparables.

Aller tout droit n'est pas le goût des papillons ; aussi l'ami de Gracieux se perdait-il sans cesse au milieu des herbes ; Gracieux, qui de sa vie n'avait été libre, et qui n'avait jamais vu tant de fleurs ni tant de soleil, suivait tous les zigzags du papillon,

il ne s'inquiétait pas plus de la journée que si elle ne devait jamais finir. Mais au bout de quelques lieues, son nouvel ami se sentit fatigué.

— N'allons pas plus loin, disait-il à Gracieux ; vois comme cette nature est belle ; que ces fleurs sentent bon ! comme ces champs embaument ! restons ici ; c'est ici qu'est la vie.

— Marchons, disait Fidèle, la journée est longue et nous ne sommes qu'au début.

— Marchons, disait Pensive, le ciel est pur, l'horizon infini; allons toujours en avant.

Gracieux, rentré en lui-même, fit de sages raisonnements au papillon qui voltigeait toujours de droite et de gauche; ce fut en vain.

— Que m'importe? disait l'insecte ; hier j'étais chenille, ce soir je ne serai rien, je veux jouir aujourd'hui. Et il s'abattit sur une rose de Pæstum toute grande ouverte.

Le parfum était si fort que le pauvre papillon en fut asphyxié. Gracieux essaya en vain de le rappeler à la vie, et après l'avoir pleuré, il le mit avec une épingle à son chapeau comme une cocarde.

Vers midi, ce fut le tour des cigales de s'arrêter.

— Chantons, disaient-elles ; la chaleur va nous accabler, si nous luttons contre la force du jour.

Il est si bon de vivre dans un doux repos! Viens, Gracieux, nous t'égayerons, et tu chanteras avec nous.

— Écoutons-les, disait Pensive; elles chantent si bien!

Mais Fidèle ne voulait pas s'arrêter; il avait du feu dans les veines, il jappa tant et tant, que Gracieux oublia les cigales pour courir après l'importun.

Le soir venu, Gracieux rencontra la mouche à miel toute chargée de butin.

— Où vas-tu? lui dit-il.

— Je retourne chez moi, répondit l'abeille, et ne veux pas quitter ma ruche.

— Eh quoi! reprit Gracieux, laborieuse comme tu es, vas-tu faire comme la cigale et renoncer à ta part d'immortalité?

— Ton château est trop loin, répondit l'abeille, je n'ai pas ton ambition. Mon œuvre de chaque jour me suffit, je ne comprends rien à tes voyages; pour moi, le travail c'est la vie.

Gracieux fut un peu ému d'avoir perdu dès le premier jour tant de compagnons de route; mais en pensant avec quelle facilité il avait fourni la première étape, son cœur fut plein de joie; il ca-

ressa Fidèle, attrapa des mouches que Pensive lui prenait dans la main, et s'endormit plein d'espoir en rêvant à sa grand'mère et aux deux fées.

IV

Le lendemain, dès l'aurore, Pensive avertit son jeune maître.

— Partons, disait-elle. Déjà la mer blanchit à la plage, l'oiseau chante, la mouche bourdonne, la fleur s'ouvre au soleil ; partons, il est temps.

— Un moment, répondit Fidèle ; la journée n'est pas longue ; avant midi nous verrons les temples de Pæstum, où nous devons nous arrêter ce soir.

— Les fourmis sont déjà en route, reprenait Pensive : le chemin est plus difficile qu'hier et le temps plus lourd ; partons.

Gracieux avait vu en songe sa grand'mère qui lui souriait ; aussi se mit-il en marche avec une ardeur plus vive que la veille. Le jour était splendide : à droite, la mer qui poussait doucement ses vagues bleuâtres et les déroulait sur le sable en

murmurant : à gauche, dans le lointain, des montagnes bordées d'une teinte rosée ; dans la plaine, de grandes herbes toutes parsemées de fleurs, un chemin planté d'aloès, de jujubiers et d'acanthes ; en face, un horizon sans nuages. Gracieux, ravi de plaisir et d'espérance, se croyait déjà au but du voyage. Fidèle bondissait au milieu des champs et mettait en fuite les perdrix effrayées ; Pensive se perdait dans le ciel et jouait avec la lumière. Tout à coup, au milieu des roseaux, Gracieux aperçut une belle chevrette qui le regardait avec des yeux languissants, comme si elle l'appelait. L'enfant s'approcha ; la chevrette bondit, mais sans s'éloigner de beaucoup. Trois fois elle recommença le même manége, comme si elle agaçait Gracieux.

— Suivons-la, dit Fidèle, je lui couperai le chemin; nous l'aurons bientôt prise.

— Où est Pensive ? dit l'enfant.

— Qu'importe, maître ? reprit Fidèle ; c'est l'affaire d'un instant. Fiez-vous à moi, je suis né pour la chasse; la chevrette est à nous.

Gracieux ne se le fit pas dire deux fois ; tandis que Fidèle faisait un détour, il courut après la chevrette, qui s'arrêtait entre les arbres, comme pour se laisser prendre, et bondissait dès que la main du maître l'effleurait. « Courage, maître! »

cria Fidèle en débusquant ; mais d'un coup de tête Chevrette lança le chien en l'air et s'enfuit plus vite que le vent.

Gracieux s'élança à sa poursuite ; Fidèle, les yeux et la gueule enflammés, courait et jappait comme un furieux ; ils franchissaient fossés, sillons, branchages, sans que rien arrêtât leur audace. La chevrette fatiguée perdait du terrain, Gracieux redoublait d'ardeur, déjà il étendait la main pour saisir sa proie, quand tout à coup le sol lui manquant sous les pieds, il roula avec son imprudent compagnon dans un piége qu'on avait couvert de feuillages.

Il n'était pas remis de sa chute, que la chevrette s'approchant du bord leur cria :

— Vous êtes trahis ; je suis la femme du roi des loups, qui vous mangera tous les deux.

Disant cela, elle disparut.

— Maître, dit Fidèle, la fée avait raison en vous recommandant de ne pas me suivre ; nous avons fait une sottise, c'est moi qui vous ai perdu.

— Au moins, dit Gracieux, nous défendrons notre vie.

Et, prenant sa carabine, il y mit double charge pour attendre le roi des loups.

Plus calme alors, il regarda la fosse profonde

où il était tombé ; elle était trop haute pour qu'il en pût sortir, c'est dans ce trou qu'il lui fallait recevoir la mort. Fidèle comprit les regards de son ami.

— Maître, dit-il, si vous me preniez dans vos bras et si vous me lanciez de toutes vos forces, peut-être arriverais-je au bord; une fois dehors, je vous aiderais.

Gracieux n'avait pas grand espoir. Trois fois il essaya de pousser Fidèle, trois fois le pauvre animal retomba ; enfin, au quatrième effort, le chien attrapa quelques racines, et s'aida si bien de la gueule et des pattes, qu'il sortit de ce tombeau. Aussitôt il poussa dans la fosse des branches coupées qui se trouvaient au bord :

— Maître, dit-il, fichez ces branches dans la terre et faites-vous une échelle. Pressez-vous, pressez-vous, cria-t-il; j'entends les hurlements du roi des loups.

Gracieux était adroit et agile. La colère doubla ses forces ; en moins d'un instant il fut dehors. Là, il assura son poignard dans sa ceinture, changea la poudre de son bassinet, et, se plaçant derrière un arbre, il attendit de pied ferme l'ennemi.

Soudain il entendit un cri effroyable : une bête horrible, avec des crocs grands comme les dé-

fenses d'un sanglier, accourait sur lui par bonds énormes; Gracieux l'ajusta d'une main émue, et tira. Le coup avait porté, l'animal tourna sur lui-même en hurlant; mais aussitôt il reprit son élan. « Rechargez votre carabine, pressez-vous, maître, » cria Fidèle, qui se jeta courageusement à la face du monstre, et le prit au cou à belles dents.

Le loup n'eut qu'à secouer la tête pour jeter à terre le pauvre chien; il l'eût avalé d'une bouchée, si Fidèle ne lui eût glissé dans la gueule en y laissant une oreille. Ce fut le tour de Gracieux de sauver son compagnon; il s'avança hardiment et tira son second coup, en visant à l'épaule. Le loup tomba; mais se relevant par un effort suprême, il se jeta sur le chasseur, qu'il renversa sous lui. En recevant ce choc terrible, Gracieux se crut perdu; mais sans perdre courage, et appelant les bonnes fées à son aide, il prit son poignard et l'enfonça dans le cœur de l'animal, qui, prêt à dévorer son ennemi, tout à coup tendit les membres et mourut.

Gracieux se releva couvert de sang et d'écume; tout tremblant, il s'assit sur un arbre renversé. Fidèle se traîna près de lui sans oser le caresser, car il sentait combien il était coupable.

— Maître, disait-il, qu'allons-nous devenir? la

nuit approche, et nous sommes si loin de Pæstum.

— Il faut partir, s'écria l'enfant, et il se leva ; mais il était si faible, qu'il fut obligé de se rasseoir.

Une soif brûlante le dévorait ; il avait la fièvre, tout tournait autour de lui. Alors, songeant à sa grand'mère, il se mit à pleurer. Avoir oublié sitôt de si belles promesses et mourir dans ce pays d'où l'on ne revient pas, tout cela pour les beaux yeux d'une chevrette : quels remords avait le pauvre Gracieux ! Comme elle finissait tristement, cette journée si bien commencée !

Bientôt on enendit, des hurlements sinistres : c'étaient les frères du roi des loups qui l'appelaient et qui accouraient à son secours. Gracieux embrassa Fidèle ; c'était son seul ami, il lui pardonna une imprudence qu'ils allaient tous deux payer de la vie ; puis il coula un lingot dans sa carabine, fit sa prière aux bonnes fées, leur recommanda sa grand'mère, et se disposa à mourir.

— Gracieux ! Gracieux ! où êtes-vous? cria une petite voix qui ne pouvait être que celle de Pensive.

Et l'hirondelle vint, en voltigeant, se poser sur la tête de son maître.

— Du courage ! disait-elle ; les loups sont en-

core loin. Il y a tout près d'ici une source pour étancher votre soif et arrêter le sang de vos blessures, et j'ai vu dans les herbes un sentier caché qui peut nous conduire à Pæstum.

Gracieux et Fidèle se traînèrent jusqu'au ruisseau, tremblants de crainte et d'espérance ; puis ils s'engagèrent dans le chemin couvert, un peu ranimés par le doux gazouillement de Pensive. Le soleil était couché ; on marcha dans l'ombre pendant quelques heures, et, quand la lune se leva, on était hors de danger. Restait une route pénible et dangereuse pour qui n'avait plus l'ardeur du matin : des marais à traverser, des fossés à franchir, des fourrés où l'on se déchirait la figure et les mains ; mais en songeant qu'il pouvait réparer sa faute et sauver sa grand'mère, Gracieux avait le cœur si léger qu'à chaque pas ses forces redoublaient avec son espoir. Enfin, après mille fatigues, on arriva à Pæstum comme les étoiles allaient marquer minuit.

Gracieux se jeta sur une dalle du temple de Neptune, et après avoir remercié Pensive il s'endormit, ayant à ses pieds Fidèle, meurtri, sanglant et silencieux.

V

Le sommeil ne fut pas long, Gracieux était debout avant le jour, qui se faisait attendre. En descendant les marches du temple, il vit les fourmis qui avaient élevé un monceau de sable, et qui y enterraient des grains de la moisson nouvelle. Toute la république était en mouvement. Chaque fourmi allait, venait, parlait à sa voisine, recevait ou donnait des ordres; on traînait des brins de paille, on voiturait de petits morceaux de bois, on emportait des mouches mortes, on entassait des provisions : c'était tout un établissement pour l'hiver.

— Eh quoi! dit Gracieux aux fourmis, n'allez-vous plus au château de la Vie? Renoncez-vous à l'immortalité?

— Nous avons assez travaillé, lui répondit une des ouvrières; le jour de la récolte est venu. La route est longue, l'avenir incertain, et nous sommes riches. C'est aux fous à compter sur le lendemain, le sage use de l'heure présente; quand on a hon-

nêtement amassé, la vraie philosophie c'est de jouir.

Fidèle trouva que la fourmi avait raison ; mais, comme il n'osait plus donner de conseils, il se contenta de secouer la tête en partant ; Pensive, au contraire, dit que la fourmi n'était qu'une égoïste ; s'il n'y avait qu'à jouir dans la vie, le papillon était plus sage qu'elle. En même temps, et plus vive que jamais, Pensive s'envola à tire-d'aile pour éclairer le chemin.

Gracieux marchait en silence. Honteux des folies de la veille, quoiqu'il regrettât un peu la chevrette, il se promettait que, le troisième jour, rien ne le détournerait de sa route. Fidèle, l'oreille déchirée, suivait en boitant son jeune maître, et ne semblait pas moins rêveur que lui. Vers midi, on chercha un lieu favorable pour s'arrêter quelques instants. Le temps était moins brûlant que la veille, il semblait qu'on eût changé de pays et de saison. La route traversait des prés récemment fauchés pour la seconde fois, ou de beaux vignobles chargés de raisins ; elle était bordée de grands figuiers tout couverts de fruits où bourdonnaient des milliers d'insectes ; il y avait à l'horizon des vapeurs dorées ; l'air était doux et tiède ; tout invitait au repos.

Dans la plus belle des prairies, auprès d'un ruisseau qui répandait au loin la fraîcheur, à l'ombre des platanes et des frênes, Gracieux aperçut un troupeau de buffles qui ruminaient. Mollement couchés à terre, ils faisaient cercle autour d'un vieux taureau qui semblait leur chef et leur roi. Gracieux s'en approcha civilement et fut reçu avec politesse. D'un signe de tête on l'invita à s'asseoir, on lui montra de grandes jattes pleines de fromage et de lait. Notre voyageur admirait le calme et la gravité de ces paisibles et puissants animaux. On eût dit autant de sénateurs romains sur leurs chaises curules. L'anneau d'or qu'ils portaient au nez ajoutait encore à la majesté de leur aspect. Gracieux, qui se sentait plus calme et plus rassis que la veille, songeait malgré lui qu'il serait bon de vivre au sein de cette paix et de cette abondance. Si le bonheur était quelque part, c'était là sans doute qu'il fallait le chercher.

Fidèle partageait l'avis de son maître. On était au moment où les cailles passent en Afrique; la terre était couverte d'oiseaux fatigués qui reprenaient des forces avant de traverser la mer. Fidèle n'eut qu'à se baisser pour faire une chasse de prince; repu de gibier, il se coucha aux pieds de Gracieux, et se mit à ronfler.

Quand les buffles eurent fini de ruminer, Gracieux, qui jusque-là avait craint d'être indiscret, engagea la conversation avec le taureau, qui montrait un esprit cultivé et qui avait une grande expérience.

— Êtes-vous, lui demanda-t-il, les maîtres de ce riche domaine?

— Non, répondit le vieux buffle; nous appartenons, comme tout le reste, à la fée Crapaudine, reine des Tours Vermeilles, la plus riche de toutes les fées.

— Qu'exige-t-elle de vous? reprit Gracieux.

— Rien que de porter cet anneau d'or au nez, et de lui payer une redevance de laitage, reprit le taureau; tout au plus de lui donner de temps en temps quelqu'un de nos enfants pour régaler ses hôtes. A ce prix, nous jouissons de notre abondance dans une parfaite sécurité; aussi n'avons-nous rien à envier sur la terre; il n'est personne de plus heureux que nous.

— N'avez-vous jamais entendu parler du château de la Vie et de la fontaine d'immortalité? dit timidement Gracieux, qui, sans savoir pourquoi, rougissait de faire cette question.

— Chez nos pères, répondit le taureau, il y avait quelques anciens qui parlaient encore de

ces chimères; plus sages que nos aïeux, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a d'autre bonheur que de ruminer et de dormir.

Gracieux se leva tristement pour se remettre en chemin et demanda ce que c'était que ces tours carrées et rougeâtres qu'il apercevait dans le lointain.

— Ce sont les Tours Vermeilles, répondit le taureau; elles ferment la route; il vous faut passer par le château de Crapaudine pour continuer votre voyage. Vous verrez la fée, mon jeune ami, elle vous offrira l'hospitalité et la fortune. Faites comme vos devanciers, croyez-moi : tous ont accepté les bienfaits de notre maîtresse, tous se sont bien trouvés de renoncer à leurs rêves pour vivre heureux.

— Et que sont-ils devenus? demanda Gracieux.

— Ils sont devenus buffles comme nous, reprit tranquillement le taureau, qui, n'ayant pas achevé sa sieste, baissa la tête et s'endormit.

Gracieux tressaillit et réveilla Fidèle, qui ne se leva qu'en grommelant. Il appela Pensive; Pensive ne répondit pas : elle causait avec une araignée qui avait étendu entre deux branches de frêne une grande toile qui brillait au soleil et qui était pleine de moucherons.

— Pourquoi, disait l'araignée à l'hirondelle, pourquoi ce long voyage? A quoi bon changer de climat et attendre la vie du soleil, du temps ou d'un maître? Regarde-moi, je ne dépends de personne et tire tout de moi-même. Je suis ma maîtresse, je jouis de mon art et de mon génie; c'est à moi que je ramène le monde, rien ne peut troubler ni mes calculs ni un bonheur que je ne dois qu'à moi seule.

Trois fois Gracieux appela Pensive, qui ne l'entendait pas; elle était en admiration devant sa nouvelle amie. A chaque instant, quelque moucheron étourdi se jetait dans la toile, et chaque fois l'araignée, en hôtesse attentive, offrait la proie nouvelle à sa compagne étonnée, quand tout à coup un souffle passa, un souffle si léger que la plume de l'hirondelle n'en fut pas même effleurée. Pensive chercha l'araignée; la toile était jetée aux vents, et la pauvre bestiole pendait par une patte à son dernier fil, quand un oiseau l'emporta en passant.

VI

Remis en marche, on arriva en silence au palais de Crapaudine ; Gracieux fut introduit en grande cérémonie par deux beaux lévriers caparaçonnés de pourpre et portant au cou de larges colliers étincelants de rubis. Après avoir traversé un grand nombre de salles toutes pleines de tableaux, de statues, d'étoffes d'or et de soie, de coffres où l'argent et les bijoux débordaient, Gracieux et ses compagnons entrèrent dans un temple rond qui était le salon de Crapaudine. Les murs en étaient de lapis ; la voûte, d'émail azuré, était soutenue par douze colonnes cannelées en or massif, qui portaient pour chapiteaux des feuilles d'acanthe en émail blanc bordées d'or. Sur un large fauteuil de velours était placé un crapaud gros comme un lapin : c'était la déesse du lieu. Drapée dans un grand manteau d'écarlate tout brodé de paillettes éclatantes, l'aimable Crapaudine avait sur la tête un diadème de rubis dont l'éclat animait un peu ses grosses joues marbrées de jaune et de vert. Sitôt

qu'elle aperçut Gracieux, elle lui tendit ses quatre doigts tout couverts de bagues ; le pauvre garçon fut obligé, par respect, de les porter à ses lèvres en s'inclinant.

— Mon ami, lui dit la fée avec une voix rauque qu'elle essayait en vain d'adoucir, je t'attendais ; je ne veux pas être moins généreuse pour toi que ne l'ont été mes sœurs. En venant jusqu'à moi, tu as vu une faible part de mes richesses. Ce palais avec ses tableaux, ses statues, ses coffres pleins d'or, ces domaines immenses, ces troupeaux innombrables, tout cela est à toi si tu veux ; il ne tient qu'à toi d'être le plus riche et le plus heureux des hommes.

— Que faut-il faire pour cela ? demanda Gracieux fort ému.

— Moins que rien, répondit la fée : me hacher en cinquante morceaux et me manger à belles dents. Ce n'est pas là chose effrayante, ajouta-t-elle avec un sourire ; et regardant Gracieux avec des yeux encore plus rouges que de coutume, Crapaudine se mit à baver agréablement.

— Peut-on au moins vous assaisonner ? dit Pensive, qui n'avait pu regarder sans envie les beaux jardins de la fée.

— Non, dit Crapaudine ; il faut me manger toute

crue ; mais on peut se promener dans mon palais, regarder et toucher tous mes trésors, et se dire qu'en me donnant cette preuve de dévouement on aura tout.

— Maître, soupira Fidèle d'une voix suppliante, un peu de courage ! nous sommes si bien ici.

Pensive ne disait rien, mais son silence était un aveu. Quant à Gracieux, qui songeait aux buffles et à l'anneau d'or, il se défiait de la fée ; Crapaudine le devina.

— Ne crois pas, lui dit-elle, que je veuille te tromper, mon cher Gracieux. En t'offrant tout ce que je possède, je te demande aussi un service que je veux dignement récompenser. Quand tu auras accompli l'œuvre que je te propose, je deviendrai une jeune fille, belle comme Vénus, sinon qu'il me restera mes mains et mes pieds de crapaud. C'est peu de chose quand on est riche. Déjà dix princes, vingt marquis, trente comtes, me supplient de les épouser telle que je suis ; devenue femme, c'est à toi que je donnerai la préférence ; nous jouirons ensemble de mon immense fortune. Ne rougis pas de ta pauvreté, tu as sur toi un trésor qui vaut tous les miens : c'est le flacon que t'a donné ma sœur. Et elle étendit ses doigts visqueux pour saisir le talisman.

— Jamais, cria Gracieux en reculant, jamais! Je ne veux ni du repos ni de la fortune; je veux sortir d'ici et aller au château de la Vie.

— Tu n'iras jamais, misérable! s'écria la fée en furie.

Tout aussitôt le temple disparut; un cercle de flammes entoura Gracieux, une horloge invisible commença de sonner minuit.

Au premier coup, le voyageur tressaillit; au second, et sans hésiter, il se jeta à corps perdu au milieu des flammes. Mourir pour sa grand'mère, n'était-ce pas pour Gracieux le seul moyen de lui témoigner son repentir et son amour?

VII

A la surprise de Gracieux, le feu s'écarta sans le toucher: il se trouva tout à coup dans un pays nouveau avec ses deux compagnons auprès de lui.

Ce pays, ce n'était plus l'Italie; c'était une Russie, c'était la fin de la terre. Gracieux était égaré sur une montagne couverte de neige. Autour de lui il ne voyait que de grands arbres couverts de

frimas et qui égouttaient l'eau de toutes leurs branches; un brouillard humide et pénétrant le glaçait jusqu'aux os; la terre détrempée s'enfonçait sous ses pieds. Pour comble de misère, il lui fallait descendre une pente rapide au bas de laquelle on entendait un torrent qui se brisait avec fracas sur les rochers. Gracieux prit son poignard et coupa une branche d'arbre pour soutenir ses pas incertains. Fidèle, la queue entre les jambes, jappait faiblement; Pensive ne quittait pas l'épaule de son maître, ses plumes hérissées se couvraient de petits glaçons. La pauvre bête était à demi morte, mais elle encourageait Gracieux et ne se plaignait pas.

Quand, après des peines infinies, on fut arrivé au bas de la montagne, Gracieux trouva un fleuve couvert de glaçons énormes qui se heurtaient les uns contre les autres et tournoyaient dans le courant. Ce fleuve, il fallait le passer, sans pont, sans barque, sans secours.

– Maître, dit Fidèle, je n'irai pas plus loin. Que maudite soit la fée qui m'a mis à votre service et m'a tiré du néant!

Ayant dit cela, il se coucha par terre et ne bougea plus; Gracieux essaya en vain de lui rendre du courage, et l'appela son compagnon et son ami.

Tout ce que put faire le pauvre chien, ce fut de répondre une dernière fois aux caresses de son maître en remuant la queue, en lui léchant les mains; puis ses membres se roidirent, il expira.

Gracieux chargea Fidèle sur son dos pour l'emporter au château de la Vie, et monta résolûment sur un glaçon, toujours suivi de Pensive. Avec son bâton il poussa ce frêle radeau jusqu'au milieu du courant, qui l'emporta avec une effroyable rapidité.

— Maître, disait Pensive, entendez-vous le bruit de la mer? Nous allons à l'abîme qui va nous dévorer! Donnez-moi une dernière caresse, et adieu!

— Non, disait Gracieux; pourquoi les fées m'auraient-elles trompé? Peut-être le rivage est-il près d'ici; peut-être au-dessus du nuage y a-t-il le soleil. Monte, monte, ma bonne Pensive; peut-être au-dessus du brouillard trouveras-tu la lumière et verras-tu le château de la Vie.

Pensive déploya ses ailes à demi gelées, et courageusement elle s'éleva au milieu du froid et de la brume. Gracieux suivit un instant le bruit de son vol; puis le silence se fit, tandis que le glaçon continuait sa course furieuse au travers de la nuit. Longtemps Gracieux attendit; mais enfin, quand il se sentit seul, l'espoir l'abandonna; il se coucha

pour attendre la mort sur le glaçon qui vacillait. Parfois un éclair livide traversait le nuage ; on entendait d'horribles coups de tonnerre : on eût dit de la fin du monde et du temps. Tout à coup, dans son désespoir et son abandon, Gracieux entendit le cri de l'hirondelle : Pensive tomba à ses pieds.

— Maître, maître, dit-elle, vous aviez raison ; j'ai vu la rive, l'aurore est là-haut : courage !

Disant cela, elle ouvrit convulsivement ses ailes épuisées, et resta sans mouvement et sans vie.

Gracieux, qui s'était relevé en sursaut, mit sur son cœur le pauvre oiseau qui s'était sacrifié pour lui, et, avec une ardeur surhumaine, il poussa le glaçon en avant pour trouver enfin le salut ou la perte. Soudain il reconnut le bruit de la mer qui accourait en grondant. Il tomba à genoux et ferma les yeux en attendant la mort.

Une vague haute comme une montagne lui fondit sur la tête, et le jeta, tout évanoui, sur le rivage où nul vivant n'avait abordé avant lui.

VIII

Quand Gracieux reprit ses sens, il n'y avait plus ni glaces, ni nuages, ni ténèbres : il était échoué sur le sable dans un pays riant, où les arbres se baignaient dans une lumière pure. En face de lui était un beau château d'où s'échappait une source jaillissante qui se jetait à gros bouillons dans une mer bleue, calme, transparente comme le ciel. Gracieux regarda autour de lui; il était seul, seul avec les restes de ses deux amis, que les flots avaient portés au rivage. Fatigué de tant de souffrances et d'émotions, il se traîna jusqu'au ruisseau, et, se penchant sur l'onde pour rafraîchir ses lèvres desséchées, il recula d'effroi. Ce n'était pas sa figure qu'il avait vue dans l'eau, c'était celle d'un vieillard en cheveux blancs qui lui ressemblait. Il se retourna... derrière lui il n'y avait personne... Il se rapprocha de la fontaine : il revit le vieillard, ou plutôt, nul doute, le vieillard c'était lui. « Grandes fées, s'écria-t-il, je vous comprends; si c'est ma vie que vous avez voulue pour celle de

ma grand'mère, j'accepte avec joie le sacrifice ! » Et, sans plus s'inquiéter de sa vieillesse et de ses rides, il plongea la tête dans l'onde et but avidement.

En se relevant, il fut tout étonné de se revoir tel que le jour où il avait quitté la maison paternelle : plus jeune, les cheveux plus noirs, les yeux plus vifs que jamais. Il prit son chapeau tombé près de la source, et qu'une goutte d'eau avait touché par hasard. O surprise ! le papillon qu'il y avait attaché battait des ailes et cherchait à s'envoler. Gracieux courut à la plage pour y prendre Fidèle et Pensive; il les plongea dans la bienheureuse fontaine. Pensive s'échappa en poussant un cri de joie, et alla se perdre dans les combles du château. Fidèle, secouant l'eau de ses deux oreilles, courut aux écuries du palais, d'où sortirent de magnifiques chiens de garde qui, au lieu d'aboyer et de sauter après le nouveau venu, lui firent fête et l'accueillirent comme un vieil ami. C'était la fontaine d'immortalité qu'avait enfin trouvée Gracieux, ou plutôt c'était le ruisseau qui s'en échappait, ruisseau déjà très-affaibli, et qui donnait tout au plus deux ou trois cents ans de vie à ceux qui y buvaient ; mais rien n'empêchait de recommencer.

Gracieux emplit son flacon de cette eau bienfai-

sante, et s'approcha du palais. Le cœur lui battait, car il lui restait une dernière épreuve ; si près de réussir, on craint bien plus d'échouer. Il monta le perron du château ; tout était fermé et silencieux ; il n'y avait personne pour recevoir le voyageur. Quand il fut à la dernière marche, près de frapper à la porte, une voix plutôt douce que sévère l'arrêta.

— As-tu aimé? disait la voix invisible.

— Oui, répondit Gracieux ; j'ai aimé ma grand'-mère plus que tout au monde.

La porte s'ouvrit de façon qu'on y eût passé la main.

— As-tu souffert pour celle que tu as aimée ? reprit la voix.

— J'ai souffert, dit Gracieux, beaucoup par ma faute sans doute, mais un peu pour celle que je veux sauver.

La porte s'ouvrit à moitié, l'enfant aperçut une perspective infinie : des bois, des eaux, un ciel plus beau que tout ce qu'il avait rêvé.

— As-tu toujours fait ton devoir ? reprit la voix d'un ton plus dur.

— Hélas ! non, reprit Gracieux en tombant à genoux ; mais, quand j'y ai manqué, j'ai été puni par mes remords plus encore que par les rudes

épreuves que j'ai traversées. Pardonnez-moi, et, si je n'ai pas encore expié toutes mes fautes, châtiez-moi comme je le mérite ; mais sauvez ce que j'aime : gardez-moi ma grand'mère.

Aussitôt la porte s'ouvrit à deux battants sans que Gracieux vît personne. Ivre de joie, il entra dans une cour entourée d'arcades garnies de feuillage ; au milieu était un jet d'eau qui sortait d'une touffe de fleurs plus belles, plus grandes, plus odorantes que celles de la terre. Près de la source était une femme vêtue de blanc, de noble tournure, et qui ne semblait pas avoir plus de quarante ans ; elle marcha au-devant de Gracieux et le reçut avec un sourire si doux, que l'enfant se sentit touché jusqu'au fond du cœur et que les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ne me reconnais-tu pas ? dit la dame à Gracieux.

— O mère-grand, est-ce vous ? s'écria-t-il ; comment êtes-vous au château de la Vie ?

— Mon enfant, lui dit-elle en le serrant contre son sein, celle qui m'a portée ici est une fée plus puissante que les fées des eaux ou des bois. Je ne retournerai plus à Salerne ; je reçois ici la récompense du peu de bien que j'ai fait, en goûtant un bonheur que le temps ne tarira pas....

— Et moi, grand'mère, s'écria Gracieux, que vais-je devenir? Après vous avoir vue ici, comment retourner là-bas pour souffrir dans la solitude?

—Cher fils, répondit-elle, on ne peut plus vivre sur la terre quand on a entrevu les célestes délices de cette demeure. Tu as vécu, mon bon Gracieux ; la vie n'a plus rien à t'apprendre. Plus heureux que moi, tu as traversé en quatre jours ce désert où j'ai langui quatre-vingts ans : désormais rien ne peut plus nous séparer.

La porte se referma ; depuis lors on n'a jamais entendu parler ni de Gracieux ni de sa grand'mère. C'est en vain que, dans la Calabre, le roi de Naples a fait rechercher le palais et la fontaine enchantés ; on ne les a jamais retrouvés sur la terre. Mais si nous entendions le langage des étoiles, si nous sentions ce qu'elles nous disent chaque soir en nous versant leur doux rayon, il y a longtemps qu'elles nous auraient appris où est le château de la Vie et la fontaine d'immortalité.

IX

Nunziata avait achevé son récit que je l'écoutais encore: j'admirais ses yeux où éclatait une foi naïve dans les merveilles que sa mère lui avait récitées ; je suivais le geste de ces petites mains qui semblaient peindre les hommes et les choses.

— Eh bien, Excellence, me cria le pêcheur, vous ne dites rien ? La marchesina vous a charmé comme elle en charmé tant d'autres. C'est qu'aussi ce ne sont pas là des contes ; nous vous montrerons à Salerne la maison de Gracieux.

— C'est bien, patron, lui répondis-je, un peu honteux de m'être amusé de pareilles fables. L'enfant conte agréablement, et pour l'en remercier, dès que nous serons à terre, je veux lui acheter un chapelet d'ivoire avec de gros grains d'argent.

Elle rougit de plaisir, je l'embrassai, ce qui la rendit plus rouge encore, tandis que le père me regardait et tournait vers ses compagnons des yeux brillants de joie.

— Demain, dit-il, demain, si vous le permettez,

Excellence, elle vous récitera une histoire plus belle encore, et qui vous fera rire et pleurer.

Le lendemain, nous allions d'Amalfi à Salerne, et Nunziata... Mais ceci est un secret que je garde pour l'an prochain, si le conte de Gracieux n'a pas trop ennuyé le lecteur.

Paris, le 1er janvier 1858.

LE

RÊVE DE JODOCUS

CONTE DE NOËL

Quel est l'habitué de Lincoln's-Inn qui ne connaisse la librairie de Jodocus Traugott? Est-il un *barrister* digne de ce nom qui puisse gagner Holborn sans s'arrêter devant ce sanctuaire de la vieille jurisprudence, sans admirer ces bouquins vénérables qui, sous leur cuir poudreux, gardent les sacrés mystères de la *Common-Law?* Plus d'un sergent de loi, plus d'un grand juge d'Angleterre n'a point dédaigné d'entrer dans cette boutique sombre pour y chercher quelque trésor inconnu. C'est là seulement qu'on peut toucher à son aise les vieux recueils de la loi normande, imprimés

dans la *Savoy* par les Tottel, avec leur devise galante : *Ne moy reproves sans cause, car mon entent est de bone amoure.* C'est là que, sans pouvoir deviner si je lisais de l'anglais ou du français, j'ai tenu avec respect : *la Graunde Abridgement collecte par le judge tres reverend Monsieur Anthony Fitz-Herbert*, et *les Plees del Coron, composees par le tres reverend judge Monsieur Guillaume Staunforde Chivaler.* Depuis que la bibliothèque du duc de Sussex a été jetée au vent des enchères, qui donc possède la première édition de Littleton allongé par Coke, ou le *Touch-Stone* ou *les Termes de la Ley* de William Rastall, sinon l'heureux et l'habile Jodocus?

Aussi je ne crois pas qu'il y ait de banquier ni de spéculateur trois fois millionnaire qui sente mieux son prix que ne le fait maître Jodocus au milieu de ses richesses. A l'entrevoir au fond de son magasin, collationnant ces feuilles jaunies par l'étude et les années, à considérer avec quel soin paternel il rafraîchit ces vieilles reliures mangées des vers, nul ne peut douter qu'il n'ait devant soi un homme pénétré de la grandeur du rôle qui lui est échu. Jodocus hausse les épaules quand on lui nomme Chaucer, Shakspeare ou Milton; mais il s'anime quand on cite devant lui le seul ennemi

qu'il ait au monde, un ennemi qu'il déteste de toute son âme : c'est Henri VII, ce roi sauvage, comme il l'appelle, qui eut la barbarie de moderniser les lois, en remplaçant une langue que les juges même avaient peine à comprendre par ce langage vulgaire qu'on parle jusque dans la rue. Avec des opinions aussi fermes, opinions partagées par les plus fortes têtes de la magistrature, par les esprits les plus délicats du barreau, avec une pareille religion, un culte aussi sincère de l'antiquité légale, comment s'étonner que maître Jodocus ait conquis une juste réputation et une honnête fortune?

Cette fortune, il l'a bien méritée. Depuis vingt ans qu'il a ouvert sa boutique, nul ne l'a vu ailleurs qu'à son bureau, au milieu de ces livres qui font son bonheur et sa vie. Hormis le dimanche, jamais le sanctuaire n'a été fermé, et jamais amateur n'a été servi par une autre main que celle du maître. Deux fois seulement Jodocus s'est absenté : c'est le jour où il s'est marié et le jour où il a perdu sa femme; mais chaque fois il était de retour à midi, disant avec une fierté romaine qu'au milieu de sa joie comme de sa douleur un homme public se doit au pays.

La vie d'un sage de cette espèce n'est ni plus

longue ni plus difficile à décrire que celle d'un chartreux qui ne sort pas de sa cellule. Rien n'en trouble l'uniformité. Pour nous, l'année qui s'écoule veut dire révolutions, événements tragiques, plaisirs ou chagrins ; pour Jodocus, un an passé, c'est un volume de plus à joindre au recueil de Hansard[1], ou à la collection des Statuts. Dans cette existence unie, chaque jour ressemble à celui qui précède, et c'est sans doute pour notre excellent ami qu'a été écrite autrefois cette règle empruntée de l'école de Salerne :

Lever à six, coucher à dix,
Dîner à dix, souper à six,
Vous feront vivre dix fois dix.

Le dimanche n'est pas moins réglé que le reste de la semaine. Mener à l'office sa fille Marguerite, puis l'après-dînée faire avec elle le tour de la rivière Serpentine, et dans les beaux jours pousser jusqu'à Kensington ; deux fois l'an visiter le Jardin zoologique, et là hisser Marguerite sur les gradins pour qu'elle voie tout à son aise les grâces de l'hippopotame folâtrant au bain, ou même, dans un moment de faiblesse paternelle, la laisser monter sur ce bon éléphant qui se met si bien à ge-

[1] On sait que Hansard publie les débats du parlement.

noux, et trembler d'effroi pendant cette innocente promenade d'un quart d'heure : voilà toutes les émotions que se permet Jodocus. Quoiqu'il soit né loin de l'Angleterre, dans le Holstein, au bord de la Baltique, il a oublié l'existence du continent. Pour lui le monde finit aux dernières maisons de Londres; partir pour Windsor lui semblerait aussi insensé que de s'embarquer pour la Chine. Le blâme qui voudra, il est heureux !

Et cependant, qui eût passé lundi soir devant cette petite maison, toujours silencieuse et sombre après dix heures, eût aperçu au premier étage une lumière vacillante. Jodocus veillait encore à minuit. C'est que la fin de l'année approchait, il fallait clore l'inventaire. Veiller, c'était une exception à la règle, mais c'était un nouveau sacrifice au devoir.

Ce devoir, l'honnête libraire le remplissait doucement. Dans une pièce toute garnie de rayons, tout encombrée de vieux livres, et où rien n'indiquait une chambre à coucher, sinon un petit lit de fer jeté dans un coin sous une voûte de papiers, on voyait briller un grand feu de charbon de terre qui jetait de tous côtés la lumière et la chaleur. Jodocus était assis sur un fauteuil de cuir, en face d'une grande table de bois noirci, garnie de deux

registres qu'il compulsait et pointait avec soin. A sa gauche, près de la lampe, sifflait et chantait la bouilloire. Un plateau placé devant lui portait un sucrier et une tasse de Chine, bijoux dignes d'un mandarin, s'ils n'avaient été un peu ébréchés. Près d'une théière de métal, plus luisante que l'argent, était un petit flacon de vieille eau-de-vie française, jaune et transparente comme l'ambre. A sa droite, Jodocus avait mis un sac de papier gris, sur lequel un nègre, avec un gros ventre et des yeux blancs, fumait un long calumet, en foulant aux pieds des rouleaux de tabac où les mots *Canaster* et *Varinas* tournaient en spirales. Près du sac était une grande pipe en bois de cerisier, avec un fourneau de porcelaine, chef-d'œuvre de quelque artiste inconnu d'Allemagne. On y voyait représentées deux jeunes filles agaçantes, ayant devant elles une choppe de bière et un plat de radis noirs. C'est ainsi, dit-on, qu'à Munich on peint la beauté.

On voit que maître Jodocus était un homme prudent et qui savait combattre le sommeil. Enveloppé dans une robe de chambre en flanelle grise émaillée de pois bleus, la tête couverte d'un bonnet de velours festonné de filets d'or, les pieds chaussés de pantoufles en tapisserie, chef-d'œuvre qu'avait brodé la main d'une fille, Jodocus, son

travail achevé, se mit à fumer doucement sa pipe, ne s'interrompant que pour boire à petits coups son thé, qu'il égayait d'une goutte d'eau-de-vie.

« C'est bien cela, disait-il; l'année se solde par cinq cent quatre livres sterling de bénéfice net. Tout payé, loyer, impôts, dépenses de maison, leçons de ma fille, il me reste bien cinq cent quatre livres, dont cinq cents livres déposées hier chez Gurney, une guinée donnée ce matin à Marguerite, et les trois pièces d'or que je tiens dans ma main. Le compte est exact. Qui m'eût dit, il y a trente ans, lorsque, pauvre orphelin, je venais à pied de Douvres à Londres, tendant la main le long de la route, et près de mourir de faim à Cantorbéry sans la charité d'un passant, qui m'eût dit qu'un jour je me trouverais à la tête d'une petite fortune qui, je l'espère, doublera plus d'une fois? Je me suis tout refusé, il est vrai; j'ai travaillé comme un forçat; mais travailler c'est mon plaisir. Dieu m'a donné la santé, l'esprit des affaires, une fille charmante; qu'ai-je à désirer? Si je veux être riche, c'est pour toi, ma chère Marguerite; c'est ta dot que je poursuis. J'ai déjà dans mon magasin pour plus de mille livres sterling de bons ouvrages, qui ne peuvent que gagner en vieillissant; j'ai quinze cents livres bien placées en dehors de mes affai-

res; je suis connu, estimé; je n'ai pas cinquante ans : qui sait jusqu'où j'irai? Marguerite est délicate, comme était sa mère : je ne la marierai pas avant qu'elle ait vingt ans; j'ai donc cinq années devant moi; en cinq années on fait bien des choses. Je lui chercherai un bon mari, un homme instruit, considéré, de bonnes manières : il faut cela pour elle. Si je pouvais lui trouver un jeune ministre, elle ferait bien dans une cure, elle si intelligente, si douce, si bonne! Avec une jolie dot, peut-être découvrirai-je à Brompton ou à Hammersmith quelque jeune vicaire, peu avancé sans doute, mais plein d'avenir; qui sait si dans mes vieux jours je n'irai pas me reposer au foyer de ma fille, devenue la femme d'un chanoine de Westminster, peut-être même d'un doyen de Saint-Paul? Pourquoi sa mère ne sera-t-elle pas là pour jouir de cette fortune, qui sera mon ouvrage? Du moins j'aurai payé ma dette, et tenu largement la promesse que je lui ai faite à son lit de mort. »

Sur ce, maître Jodocus baissant la tête, se mit à regarder ses pantoufles et à en suivre les arabesques de soie rouge et blanche qui serpentaient sur un fond vert comme un filet d'eau dans le gazon; puis il bourra sa pipe avec la négligence d'un homme dont les idées volent au loin et qui court

après elles. Trois fois il essaya de fumer, avant de s'apercevoir à sa grande surprise qu'il avait oublié d'allumer son cher instrument. Il tira alors de ses poches différentes lettres qu'il déposa avec respect sur la table ; c'étaient les ordres de ses clients ; mais à la vue d'un papier gras et chiffonné, ses traits se contractèrent, et il fit la grimace en lisant ce qui suit :

« Monsieur,

« Sans être connue de vous, j'ose m'adresser à votre charité éprouvée. Veuve d'un capitaine marchand, j'ai un enfant malade, et je suis sans ressources. Je n'ai ni feu ni pain ; demain, faute de dix shillings, on me chassera de mon grenier. La tête me tourne, et sans ma fille... Mais je sens que je ne pourrai pas toujours résister à tant de misère. La faim est mauvaise, monsieur, et donne de terribles conseils. Ayez pitié de nous ; venez, voyez, sauvez-nous.

« Élisabeth Warren,
« 30, Churchlane. »

« Maudite lettre ! s'écria Jodocus en froissant le papier, je te croyais détruite. C'est elle que j'ai reçue ce matin à déjeuner, et qui a fait pleurer Mar-

guerite. Cette enfant tient de moi : elle est trop sensible; j'ai été obligé de la gronder. Pauvre petite! elle prenait au sérieux cette épître fabriquée par quelque drôle qui vit de son infamie. Londres regorge de ces misérables. Certainement ma charité est connue ; chacun sait que tous les samedis je distribue deux shillings, farthing par farthing, ce qui ne fait pas moins de cent quatre shillings par an. Dieu sait ce que j'aurais gagné depuis dix ans rien qu'avec cette somme! Quand je pense que j'ai acheté pour une demi-couronne l'édition *princeps* du *Myrror of Justice*, que j'ai donnée pour cent livres! Enfin on est chrétien, on paye sa dette à la charité ; mais ce serait bien le moins que les pauvres vous laissassent tranquille chez vous et ne vinssent pas troubler votre maison. »

Et Jodocus, déchirant avec impatience tout ce qu'il y avait d'écrit dans la lettre, s'en servit pour allumer sa pipe; quant au reste, il le remit dans sa poche, n'étant pas homme à brûler inutilement un papier inutile ; puis il s'enfonça dans son grand fauteuil et se plongea de nouveau dans ses rêveries. C'était toute sa vie qui se déroulait devant lui. Il se voyait enfant, chassé par la misère de la maison paternelle, où la mort avait frappé tous les siens ; puis mousse, puis mendiant, puis

longtemps apprenti, et gagnant par un pénible labeur ce premier argent qui devait l'affranchir. Il songeait au jour où il ouvrit boutique, ayant mis ses dix ans d'économie et tout son espoir dans quelques vieux livres; il se rappelait l'unique acheteur qui s'était risqué dans son magasin à la fin de la première semaine, et, tournant la tête, il regardait avec délices ces in-folio, ces in-quarto qui lui souriaient comme d'anciens amis, ces comptes en si bon ordre, cet or qu'il tenait dans sa main. Au souvenir des misères passées, il jouissait doublement de son bien-être, de ce doux silence qui l'entourait, de cette chaleur qui le pénétrait; puis, fatigué, à demi engourdi par la veille et le tabac, il posa sa pipe sur la table, croisa les bras, inclina la tête; il ne pensait plus, il dormait.

Au milieu de ce sommeil, il lui sembla qu'il voyait une de ces lueurs confuses que la lanterne magique jette au premier moment; peu à peu cette demi-obscurité s'éclaira. Jodocus aperçut son magasin, ou plutôt ses livres les plus beaux et les plus chers, placés par étage et brillant d'un éclat singulier : ce n'étaient plus des livres, c'étaient des lingots d'or. Devant toutes ces richesses, Marguerite passait avec insouciance, plus vive,

plus belle, plus gracieuse que jamais. Un jeune ministre, en habit noir et en cravate blanche, lui parlait chapeau bas avec une tendresse respectueuse; Marguerite, rougissant et les yeux baissés, répondait, en fille bien élevée, qu'il ne lui appartenait pas de se prononcer sur des propositions aussi honorables, et qu'il fallait avant tout consulter son père. Jodocus s'avançait déjà pour tendre la main à un gendre qui lui plaisait à première vue, quand tout à coup les lingots perdirent leur éclat pour devenir ternes et sombres comme les pierres d'une prison. La muraille s'ouvrit, Jodocus entrevit une pauvre chambre, froide, humide, malsaine, où la pluie et le vent entraient de toutes parts au travers de la porte mal jointe et des vitres brisées. Dans ce misérable réduit, point de meubles, point de feu ; une femme, vieillie avant l'âge, les cheveux en désordre, les yeux caves, les traits usés, le teint échauffé par les larmes et les veilles, était assise sur une chaise boiteuse ; à la lueur d'une chandelle, elle essayait d'achever une broderie trop fine pour son regard fatigué. Une corde couverte de haillons mouillés traversait la chambre; derrière ces lambeaux on voyait un grabat où sur une paillasse gisait un enfant, une petite fille, sans draps, sans couverture, n'ayant pour

toute défense contre le froid qu'un jupon de laine noire qui lui enveloppait les pieds. A chaque instant une toux sèche et convulsive ébranlait le corps amaigri de l'enfant; la fièvre dévorait la malade : tantôt la sueur lui coulait sur le visage, et tantôt un frisson mortel la faisait trembler.

— Mère, disait-elle d'une voix entrecoupée, donne-moi à boire; j'ai soif.

— Je ne peux pas, répondait l'ouvrière; l'eau a gelé dans la bouteille; boire cette eau glacée te tuerait.

— Mère, reprenait l'enfant en toussant, j'ai froid; donne-moi la couverture.

— Ma fille, tu sais que je l'ai engagée hier pour t'avoir un peu de bouillon et de feu.

— Donne-moi ton châle, alors; j'ai si froid !

— Chère petite, je l'ai vendu ce matin pour notre repas d'aujourd'hui. Hors cette vieille robe qui me couvre et ce jupon qui te cache les pieds, je n'ai plus rien.

— Mère, disait l'enfant tout en larmes, viens au moins te coucher près de moi; tu me réchaufferas.

— Ma bien-aimée, tu sais que je ne peux pas dormir. Il faut que je reporte cette broderie demain matin pour que demain tu puisses manger,

et j'y vois si mal que la nuit ne sera pas de trop pour achever ce travail délicat.

L'enfant se tut ; la mère essuya une larme et se remit à l'ouvrage ; on n'entendit plus que le gémissement de la bise qui fuyait en sifflant ou se rapprochait en grondant. Tout à coup un souffle terrible, crevant le papier des carreaux, jeta au milieu de la chambre un tourbillon de neige et de pluie ; la malade effrayée et glacée, fut prise d'une toux violente. « Mère, mère, j'étouffe !... Mère, je meurs ! »

La pauvre femme prit la petite fille et la mit sur ses genoux ; elle la serrait contre son sein, elle la couvrait de baisers, elle l'enveloppait de ses deux bras pour la réchauffer.

— Et ces lettres qui devaient nous donner du pain, où sont-elles ? disait l'enfant en portant ses deux mains au visage de sa mère pour la caresser.

— On ne m'a pas répondu, mon amie ; cependant ils sont riches ; une guinée, qui n'est rien pour eux, nous eût sauvées.

— Maman, Dieu les punira, car ils sont méchants.

— Non, mon enfant, les riches ne sont pas méchants ; mais ils ne viennent pas nous voir, ils ne savent pas ce que nous souffrons.

— Et M. Jodocus, sur qui tu comptais, parce qu'il a été pauvre autrefois, et qu'il sait ce que c'est que d'être malheureux ?

— Tâche de dormir, ma petite; je vais te remettre sur le lit.

— Pas encore, maman, j'étouffe; de l'air! de l'air!

Une convulsion fit trembler l'enfant, ses yeux s'ouvrirent d'une façon étrange, elle jeta ses bras en avant ; une écume sanglante lui vint aux lèvres, puis elle pencha la tête comme une fleur dont on écrase la tige; morte ou évanouie, qui le sait?

— Ah! s'écria la mère en jetant l'enfant sur le lit, c'en est trop. Si tu es morte, je serai avec toi dans l'autre monde, nous y entrerons ensemble ; si tu es vivante, la paroisse te prendra. Elle soigne les orphelins, elle ne fait rien pour ceux qui ont leur mère. Puisqu'il n'y a plus d'espoir pour moi sur la terre, que Dieu me pardonne et qu'il ait pitié de moi.

Elle leva brusquement la fenêtre, et se penchant...

« Arrêtez! arrêtez! folle que vous êtes! cria Jodocus, il y a encore d'honnêtes gens. » Et, se précipitant dans la chambre... il se réveilla avec

un terrible battement de cœur et presque tombé de son fauteuil.

Il lui fallut quelque temps pour se reconnaître; le feu était mort, la lampe éteinte ; tout était noir et silencieux dans cette chambre naguère si joyeuse. Quand il eut trouvé le briquet et allumé une bougie, Jodocus revint à lui, mais il était transi de froid et de mauvaise humeur.

« Quel cauchemar! s'écria-t-il. Voilà ce que c'est que de changer ses habitudes! Deux heures et demie! et je suis sur pied; que penseront de moi mes voisins s'ils ne dorment pas? Le diable emporte ces mendiants imaginaires qui nous tourmentent le jour et la nuit! Vite, faisons notre prière et couchons-nous. »

Il mit une main devant ses yeux pour se recueillir, mais aussitôt il redressa la tête. « Qu'ai-je entendu? je me suis trompé, c'est impossible! »

Ce qui le troublait, ce n'était rien sans doute ; il fallait l'oreille d'un père pour saisir un bruit si léger. Il semblait à Jodocus qu'au travers du mur, il entendait sa fille qui toussait.

Pendant deux minutes il resta immobile, retenant son haleine, écoutant, les yeux levés vers le plafond; une seconde fois, il crut entendre la voix de Marguerite.

« Voilà, cria-t-il, voilà comme a commencé sa mère ; mon enfant est malade, je suis perdu. »

Il monta tout tremblant le petit escalier qui menait à l'étage supérieur, il colla son oreille contre la porte de sa fille ; un silence complet. Sa figure se calma. « Vraiment, dit-il, je rêve encore ; c'est ce songe abominable qui me poursuit. » Il descendit deux marches et s'arrêta tout à coup. Cette fois plus de doute, c'était Marguerite qui souffrait.

Jodocus entra pas à pas dans la chambre, mettant la main devant la lumière pour ne pas effrayer son enfant ; arrivé auprès du lit de sa fille, il la trouva qui dormait, et se mit à la contempler avec autant d'amour que d'inquiétude.

On eût dit d'un ange endormi, et qui souriait au ciel en rêvant. De beaux cheveux blonds entouraient de leurs boucles un visage gracieux. Des traits réguliers, qui n'étaient plus ceux d'une enfant sans être encore ceux d'une femme, annonçaient une intelligence hâtive et peut-être, hélas ! un germe de maladie. Par moments il semblait que Marguerite allait s'éveiller ; elle s'agitait, sa gorge était serrée, ses joues s'empourpraient ; le bon Jodocus, penché sur ce front brûlant, mesurant sa respiration à celle de sa fille, se sentait défaillir. Puis le calme revenait sur cette douce fi-

gure, et Jodocus, assis prés de Marguerite, croisait les mains en regardant son enfant et semblait lui demander la vie.

Y a-t-il un baume divin dans l'amour d'un pére? je ne sais, mais le sommeil de Marguerite devint tout à fait tranquille, et après une heure le pauvre libraire descendit dans sa chambre, un peu moins ému, mais non pas rassuré. Ce bonheur qui lui avait paru si solide, cette fortune qu'il plaçait dans l'avenir sur la tête de son enfant, tout avait disparu : ce qu'il voyait maintenant, c'était son premier amour, sa femme, belle aussi comme Marguerite, mais pâle, mais amaigrie, mais mourante; ce qu'il voyait, c'était la fille enlevée dans sa fleur comme l'avait été la mére, c'était la mort de tout ce qu'il aimait, et pour lui la solitude et le désespoir.

Trop agité pour se coucher, Jodocus alla prendre près de son lit un gros livre noir fermé avec des agrafes de cuivre; c'était la Bible qu'on lui avait donnée en le mariant. Il ouvrit le premier feuillet et y lut :

Jodocus et Héléna, mariés le 15 avril 1839.

Marguerite, née le 20 novembre 1841.

Héléna, morte le 20 décembre 1841.

Jodocus se mit à pleurer, puis, ouvrant le saint

livre au hasard, il tomba sur le chapitre IX de l'Évangile de saint Marc, aux versets suivants :

36. Jésus pris un petit enfant et le mit au milieu de ses disciples ; puis, le prenant dans ses bras, il leur dit :

37. « Quiconque reçoit un de ces petits en mon nom me reçoit, et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé. »

Jodocus ferma le livre en soupirant ; il alla près de la fenêtre qui donnait sur le square ; la neige brillait à la clarté de la lune, le vent en dispersait les flocons. « Mon Dieu, dit-il, que les pauvres sont malheureux par un pareil temps, et que nous avons tort de les oublier ! »

Il se coucha tristement, mécontent de lui-même et plein d'inquiétude ; mais la fatigue l'eut bientôt endormi. Son sommeil était agité, l'image de Marguerite lui revenait sans cesse devant les yeux, sous toutes les formes. Il revit cette chambre désolée par la misère ; mais cette fois, la petite mendiante couchée sur le grabat, c'était sa fille en habits de fête, et sa fille brûlante, fiévreuse, près de mourir.

Auprès de Marguerite était une femme, une ombre vêtue de blanc ; c'était Héléna, c'était la mère qui venait recevoir l'âme de son enfant.

« Tu l'as voulu, disait elle à Jodocus avec un re-

gard de pitié. Il y a là-haut une loi d'éternelle justice qui attache la vie du riche à la vie du pauvre. Chacun de ces misérables que vous dédaignez emporte avec lui en mourant l'âme d'un des heureux du siècle. La petite mendiante qu'une guinée eût sauvée est morte cette nuit : c'est le tour de notre enfant. »

Tandis qu'Héléna parlait, Marguerite, pâle et diaphane, lui tendait les bras comme pour s'envoler avec elle.

— Mon enfant ! criait Jodocus en pleurant, mon enfant! vous ne me l'arracherez pas; je la veux...

— Qu'avez-vous, mon bon père? lui dit une douce voix qui le tira de son rêve. Êtes-vous malade, qu'à cette heure vous restiez encore au lit?

— C'est toi, Marguerite! s'écria le pauvre père en prenant sa fille à deux mains et en la pressant contre son cœur; c'est toi, mon enfant! Tu n'as rien, tu ne souffres pas? Et ta guinée? où est ta guinée?

— Mon père, répondit Marguerite à demi effrayée, je l'ai dépensée pour moi, comme vous me l'avez permis.

— Déjà?... qu'en as-tu fait?

— Vous le saurez plus tard. C'est une surprise

que je vous ménage. Venez vite, le déjeuner vous attend.

Jodocus se leva plus troublé que jamais ; il fit sa barbe de travers, se coupa deux ou trois fois et descendit. Au lieu de manger, il regardait sa fille avec des larmes dans les yeux. « C'est la taille et la grâce de sa mère, disait-il ; c'est la voix de mon Héléna. » Et quand Marguerite, suivant son usage, apporta sur un plateau le café qu'elle avait fait elle-même et que Jodocus n'aimait que de sa main, le bonhomme refusa pour la première fois la tasse que sa fille lui présentait, et avec un long soupir : « Marguerite, dit-il, qu'as-tu fait de ta guinée?

Alors parut derrière Marguerite une femme vêtue de noir, comme celle que Jodocus avait vue en rêve, elle prit en tremblant la main du libraire étonné.

« Mon bon monsieur, lui dit-elle, laissez-moi vous remercier du bien que m'a fait cette généreuse demoiselle qui est venue hier, en votre nom, m'apporter le secours que je vous avais demandé. Grâce à elle, ma fille a du feu et du pain ; grâce à vous, j'ai une semaine de loyer devant moi, et je peux espérer. Que Dieu vous conserve celle qui a sauvé mon enfant!

— Huit jours devant vous ! s'écria Jodocus ; dites

un mois, dites deux mois, dites des années, dites toujours! J'ai là trois guinées pour vous; je payerai le loyer, je soignerai, nous soignerons votre enfant, moi et ma bonne Marguerite. Mais surtout ne vous abandonnez pas; occupez-vous de votre fille, et n'ayez pas la folle et criminelle idée de vous jeter par la fenêtre. Nous sommes là.

La pauvre femme regarda Jodocus avec surprise. Elle n'avait jamais eu la pensée d'en finir avec la vie; mais, d'un autre côté, comment douter de la raison d'un homme qui vous promet trois guinées? Elle baisa les mains de Jodocus et de Marguerite et partit pleine d'espoir et de joie, car on lui avait promis d'aller la voir dans la journée.

Jodocus tint parole, et ce fut avec une petite charrette qu'il arriva. Il mit deux matelas dans le lit et deux couvertures; il plaça lui-même une grille dans la cheminée, du charbon dans l'âtre, et attisa le feu jusqu'à ce qu'il flambât joyeusement. Marguerite, de son côté, ouvrit un gros paquet, qu'elle avait eu de la peine à monter, et qui contenait des draps, des chemises, des mouchoirs. Elle voulut elle-même laver, peigner, habiller l'enfant, tout en l'embrassant, elle lui mit une paire de gros bas de laine, deux ou trois camisoles et je ne sais combien de jupons. La petite malade, tout émue

de ces soins nouveaux, ne voulait plus quitter sa bienfaitrice. Pour comble de joie, le médecin de Jodocus examina l'enfant et ne lui trouva d'autre maladie que la misère et la faim, maladies incurables pour le pauvre, mais que le riche a toujours moyen de guérir.

La mère pleurait de joie en regardant les deux enfants ; Jodocus faisait comme la mère. Trois heures passèrent ainsi, trois heures où, pour la première fois, Bracton, Britton et Blackstone restèrent dans la solitude ; Jodocus oubliait tout ; il fallut la sagesse de Marguerite pour le tirer de cette chambre où il avait trouvé deux misérables, où il laissait deux heureux.

Rentré chez lui, il prit sa fille sur ses genoux : « Mon enfant, lui dit-il, désormais tu seras mon aumônier. Occupé comme je suis, je ne pense pas assez aux pauvres ; c'est toi qui t'y entends si bien, c'est toi qui désormais t'en chargeras. Je serai ton trésorier, et ne crains pas de me ruiner ; je comprends maintenant toute la vérité d'un vieux proverbe qui trop longtemps a été une énigme pour moi :

Who shuts his hand, has lost his gold,
Who opens it, has it twice told.

Ferme la main, tu perds ton or ;
Ouvre-la, c'est double trésor.

« Si ta dot doit en souffrir, si tu n'épouses pas un révérend, Dieu nous récompensera d'un autre côté. »

Tout le jour, tout le soir, il regarda Marguerite avec un amour infini; il suivait chacun de ses pas, il admirait chacun de ses gestes. Mais quand elle fut couchée et qu'il se sentit seul, il tira de son secrétaire un portrait à demi-effacé, celui d'Héléna, et il lui parla, comme si cette peinture pouvait l'entendre.

« Personne, lui disait-il, personne ne pense à toi, non, pas même cet enfant qui ne t'a point connue; mais moi je t'aime toujours, et dans cet enfant, c'est toi que je retrouve et que je chéris. Le rêve de cette nuit est-il un avertissement? je l'ignore; que la volonté de Dieu soit faite. Mais si cet ange doit bientôt remonter au ciel, ô mon Héléna, prie Dieu comme je le supplie, qu'il me fasse mourir le premier. »

Jodocus se coucha la tête un peu lourde, il n'était pas habitué à tant d'agitations; cependant il dormit d'un seul trait et sans rêver. Le lendemain, en voyant la gaieté et la vivacité de Marguerite, il ne songea plus à ses inquiétudes et pensa même avec plaisir aux émotions de la veille. Il avait oublié ses deux passions : ses livres, son argent; ce-

pendant cette journée avait été la plus heureuse et la plus pure qu'il eût passée de toute sa vie. Il avait fait un peu de bien, il en était déjà trop récompensé. Pour un père, est-il rien qui vaille ce spectacle de la bonté naissante? et y a-t-il une jouissance plus douce que de voir s'ouvrir à la pitié ces âmes faites pour nous aimer?

Paris, 1er janvier 1857.

DON OTTAVIO

I

« C'est fini, je crois, pour aujourd'hui ! m'écriai-je avec un soupir de joie, et je remis mon verre sur la table toute chargée de cristaux de Bohême qui étincelaient d'or et de pourpre aux premiers feux du jour.

— Pardon, monsieur, dit la gardienne de la source, ce n'est que le quatrième ; » et sans pitié elle replongea le verre dans cette marmite infernale, qui, après le jeu, fait la célébrité et la fortune de Wiesbade.

Touché de cette attention désagréable, je regardai la femme de l'air d'un écolier pris en flagrant délit :

— Vous êtes bien sûre que ce n'était que le quatrième ?

— Parfaitement sûre. Jamais monsieur n'a fini avant la dernière reprise de la musique.

— Et la musique...

Je m'arrêtai, le doute n'était plus permis. Bruno était devant moi, me tendant le cahier où chaque matin je déposais mon tribut de six kreutzers.

Bruno, c'est le parfait modèle du musicien nomade, tel qu'on ne le trouve qu'en Allemagne ; des habits en désordre, la figure avinée, l'œil morne, sentant la pipe d'une lieue, à la fois servile et insolent, flatteur et goguenard. Malgré ces qualités, Bruno n'en est pas moins un artiste excellent ; ou plutôt c'est la musique en personne. Violoncelle le matin, flûte le soir, contre-basse au théâtre, chef d'orchestre au besoin, quand par hasard il n'est pas ivre, c'est un singulier mélange de bassesse et de talent, une nature manquée, sinon une nature déchue. « Allons, Bruno ! » criaient les musiciens pressés d'en finir ; mais Bruno n'eût pas fait grâce d'une obole à ses débiteurs ordinaires ; il attendait patiemment qu'il me plût de m'acquitter. Cette quête du matin, c'était tout l'espoir de son déjeuner.

Débarrassé de cet importun, je regardai d'un œil

indécis ce bouillon saumâtre, qui, disait-on, devait me rendre l'énergie de mes beaux jours. Heureux médecins, vous dont la fortune repose sur une base que les siècles n'ont point touchée : l'ignorance et la crédulité humaines, c'est sans doute un des vôtres, et des plus spirituels, qui, dans un de ses meilleurs jours, a écrit sur la porte de l'hôtel où j'habite cette niaiserie magnifique qui fait l'admiration des baigneurs érudits :

CURÆ VACUUS HUNC ADEAS LOCUM UT MORBORUM VACUUS ABIRE QUEAS; NON ENIM HIC CURATUR QUI CURAT[1].

Qu'est-ce donc que ces maux qui se rient de votre science, sinon les chagrins et les peines qui usent notre faible enveloppe ? L'amour et ses violentes inquiétudes, l'ambition et ses ennuis, la mort de ceux que nous aimons, le regret de la liberté perdue, la haine de l'injustice, voilà les maladies qui nous tuent. Otez-nous ces soucis rongeurs, arrachez-nous du cœur ces pointes cruelles qui sans cesse irritent et grandissent la plaie, donnez-nous l'indifférence et l'oubli, alors, grands disciples d'Hippocrate, vous saurez ce que c'est

[1] « Toi qui viens ici, chasse les soucis si tu veux retrouver la santé ; on ne guérit pas ceux qu'inquiètent les soucis ; » ou, pour rendre en vieux français un jeu de mots qu'autrement on ne peut traduire : « Il n'y a cure pour qui a cure. »



que guérir; mais ce jour-là, que fera-t-on de l'eau chaude et des médecins?

Bruno avait fini sa tournée; la recette était bonne, je m'en aperçus à la furie avec laquelle l'orchestre attaqua pour la seconde fois l'air favori de Rigoletto :

La donna è mobile.

Depuis quinze jours que j'étais à Wiesbade, ce malheureux air me poursuivait sans cesse. A la source, au dîner, à la promenade, au bal, partout on nous chantait que la femme est chose inconstante. Tout changeait à Wiesbade, les baigneuses les joueurs, le temps, les plaisirs, tout, excepté ce refrain monotone. Décidément il faut que les femmes soient bien légères, et que les hommes aient un grand plaisir à le croire ou un grand intérêt à le dire, pour que depuis tant de siècles on ne se soit jamais lassé de cette éternelle accusation.

Libre enfin, je gagnai la pente de Gaisberg pour m'éloigner du bruit; c'était une belle matinée de septembre, la vue était admirable. A ma gauche, le Rhin, tout couvert des vapeurs du matin ; à droite, la Platte, dominant les noirs sapins de la montagne ; en face de moi, la chapelle grecque, dressant

au soleil ses coupoles d'or et ses croix enchaînées, un de ces monuments que sème la Russie partout où elle porte ses alliances, comme pour habituer l'Allemagne à son culte et à sa domination. Personne sur la colline, hormis quelques vignerons fouillant le sol dans cette pépinière où une administration intelligente a réuni tous les ceps d'Europe et leurs diverses cultures. Voici les raisins de Bourgogne qui donnent au Rhin son meilleur vin rouge, l'*Ahrbleichart ;* à l'Autriche un de ses crus les plus estimés, le *Vœsslauer ;* voilà le *Riesling*, d'où l'on tire les vins dorés de la Moselle et du Neckar. Chaque peuple a fait la vigne à son image, et, comme une épouse docile, elle s'est pliée à tous les caprices du maître qui la soigne et quelquefois la tourmente. Cette petite vigne si droite, si mince, si nette, sans une feuille de trop, c'est la française ; cette autre plus grosse, plus forte, qui se soutient presque seule, étalant de tous côtés le luxe de ses pampres inutiles, c'est l'allemande ; ces rameaux qui s'étendent comme des bras arrondis, et qui cherchent un appui pour le couvrir de leur richesse et de leur amour, c'est l'italienne ; cette vigne enfin, qui rampe à terre, vient d'un pays de chambellans ; mais chut ! ne manquons pas aux lois de l'hospitalité.

« Encore six kreutzers, monsieur, me crie une voix trop connue; c'est Bruno tout essoufflé, qui me tend une des affiches qu'il porte au Gaisberg. Bon spectacle ce soir, monsieur; non pas de la musique pour les Anglais; bonne musique allemande, bons acteurs, *Don Juan*, de Mozart. »

Finchè dal vino
Calda han la testa,
Una gran festa,
Fa preparar.

Et il s'éloigne en dansant.

Don Juan, c'était une bonne fortune, non pas que j'attendisse merveille de la troupe de Wiesbade, mais il est de la nature des chefs-d'œuvre qu'on les entend toujours avec plaisir, surtout quand on a vécu avec eux. *Don Juan*, c'est un vieil ami, mes souvenirs les plus doux y sont attachés. A la première note, je vous vois renaître, charmants fantômes évanouis comme mes belles années. Zerline, c'est toi, Malibran; coquette, tu vas séduire encore ce pauvre Mazetto que tu as aveuglé de ton amour; donna Anna, c'est toi, aimable Sontag, dans tout l'éclat de ta jeunesse ou plutôt c'est toi, ardente Falcon, qui faisais passer dans mon âme ton désespoir et tes fureurs. Et à côté du *Don Juan* de Mozart, n'ai-je pas aussi celui d'Hoff-

mann? La voilà, cette belle Anna, si fantastique et si vraie, que l'amour de ce misérable fera périr, comme une fleur touchée par une main brûlante; j'entends la corde qui casse, le cœur qui se brise! Oh! le bon temps où rêver c'était vivre! qui me rendra le don d'admirer et d'aimer?

Quels seront les acteurs de ce soir? ceux que je vois tous les jours? Non, il y a un étranger, ou plutôt, suivant une aimable expression allemande, un HÔTE. C'est un certain Ottavio, soi-disant premier ténor du théâtre impérial et royal de Vienne, qui jouera : *als Gast*, le rôle de don Ottavio. Après Rubini, c'est un peu d'ambition que d'aborder l'air d'*Il mio tesoro;* du reste, c'est un triste rôle que celui de don Ottavio; quel que soit le talent du nouveau venu, il lui sera difficile de tirer parti de ce personnage effacé.

A six heures, j'étais au théâtre. La première figure que j'y trouve, c'est l'inévitable Bruno. Armé de sa contre-basse, il tourne le dos à la scène et fait face au chef d'orchestre, placé non pas au premier, mais au dernier rang des musiciens, comme un général prudent qui pousse son armée au combat. La salle se remplit lentement de spectateurs ennuyés; on ne compte pas sur un succès.

L'ouverture commence; à chaque motif nou-

veau, mes souvenirs reparaissent, comme ces volées d'oiseaux perdus dans les blés qui se lèvent devant la faucille du moissonneur. Le rideau s'ouvre. Voici Leporello.

Ce Leporello germanique est un paysan grossier qui n'a ni la finesse ni la grâce d'un valet italien ; mais il chante gaiement, et, après tout, son rôle est secondaire. Silence, voici donna Anna et don Juan ; j'entends, ou plutôt je reconnais, au travers des paroles allemandes, ce cri qui me faisait frémir :

> Non sperar, se non m'uccidi,
> Ch'io ti lasci fuggir mai.

Ils entrent ; hélas ! ce ne sont plus les héros de mes rêves.

Don Juan a l'air d'un portrait de Rubens ; par moment on dirait que sa barbe rousse s'enflamme aux feux de la rampe ; ses gestes sont violents ; en trois pas, comme Jupiter, il est au bout du monde ; sa voix est juste, mais rude ; son chant sans nuances et sans grâce. C'est un débauché vulgaire qui sort du cabaret ; ce n'est pas l'élégant libertin de Mozart. Qui me rendra cette figure espagnole, pâle, mate, dédaigneuse, mais qui tout à coup s'éclaire dès qu'elle croit sentir une odeur de sang ou de femme ? Où sont ces narines qui s'ou-

vrent, ces yeux qui brillent d'un éclat étrange? Où est cette passion insatiable qui prend tous les tons et toutes les formes, tendre, gaie, furieuse? où est cette audace qui se joue du crime et qui insulte à la mort? Familier avec Leporello et Mazetto, grand seigneur près de Zerline, hautain avec ceux qui lui résistent, plein de mépris pour ses victimes, buvant le plaisir à pleine coupe, et ne croyant qu'à la force de sa jeunesse et de son bras, don Juan est le désespoir des artistes qui cherchent à rendre l'infinie variété de ce rôle; mais à Wiesbade, on n'est point troublé d'un pareil souci : on chante la note, et le public est aussi satisfait que l'acteur.

La victime de don Juan ne vaut pas mieux que son séducteur : c'est une grande femme blonde qui lève sans cesse les bras au-dessus de sa tête ou les ramène en arrière, comme si elle allait s'élancer sur le perfide et le mettre en pièces. Bien en prend à don Juan d'être taillé en hercule; autrement, c'est pour le ravisseur qu'il faudrait trembler. Point d'âme, point d'inspiration, mais des éclats de voix qui ébranlent la salle et qu'on applaudit à outrance. J'attendais mieux du goût allemand.

Et le commandeur? Plus chétif et plus décrépit que l'apothicaire de Roméo, il arrive en branlant

une tête blanchie; je ne sais par quelle tradition on fait toujours un vieillard de ce père d'une fille de vingt ans. Le voilà frappé, il tombe; ah! le malheureux! comme il chante! Meurs, misérable; mais au moins fais ta partie dans cet admirable trio!

Par quelle fatalité manque-t-on toujours à la scène ce morceau qui fait tant d'effet au piano? Une seule fois je l'ai entendu chanter comme il doit l'être, par Nourrit, Levasseur, et par un artiste pour qui le public français n'a jamais été juste, Dérivis. Là on sentait toute la beauté d'une des plus grandes inspirations de Mozart. Le désespoir du père, qui regrette moins la vie que la vengeance, la terreur de Leporello, la froide ironie de don Juan, tout était rendu avec une égale vérité, par la variété d'un même chant. Sous l'insignifiance des paroles italiennes, Mozart a deviné les sentiments qu'un beau talent aussi, le créateur de don Juan, a exprimés avec une force admirable. Écoutez le vieux Tirso de Molina, vous verrez le trio en action; le génie explique le génie.

DONNA ANNA, *dans l'intérieur.*

Perfide, tu n'es pas le marquis; tu m'as trompée.

DON JUAN, *dans l'intérieur.*

Je dis que je le suis.

DONNA ANNA.

Cruel ennemi, tu mens, tu mens!

DON GONZALO, *sortant l'épée à la main.*

C'est la voix de donna Anna que j'entends.

DONNA ANNA, *dans l'intérieur.*

N'y a-t-il personne qui tue ce traître, l'assassin de mon honneur.

DON GONZALO.

Une telle audace est-elle possible? Son honneur mort! dit-elle; malheur à moi! Et sa langue est-elle si légère qu'elle sonne ainsi cet affront?

DONNA ANNA, *dans l'intérieur.*

Tuez-le.

(*Sortent don Juan et Catalinon, les épées nues.*)

DON JUAN.

Qui est là? laisse-moi passer.

DON GONZALO.

Passer? par la pointe de cette épée.

DON JUAN.

Tu mourras.

DON GONZALO.

Il n'importe.

DON JUAN.

Vois bien que je vais te tuer. (*Ils se battent.*)

DON GONZALO.

Meurs, traître.

DON JUAN.

Voilà comme je meurs! (*Il le frappe.*)

CATALINON, *à part.*

Si j'en réchappe, plus de folies, plus de fêtes.

DON GONZALO, *tombant.*

Ah! tu m'as donné la mort.

DON JUAN.

C'est toi qui t'es ôté la vie.

DON GONZALO.

De quoi servait la vie?

DON JUAN.

Fuyons [1].

[1] Tirso de Molina : *El Burlador de Sevilla*, acto segundo, escena XIII :

DOÑA ANA (*dentro*).
Falso! no eres el marques
Que me has engañado.

DON JUAN (*dentro*).
Digo
Que lo soy.

DOÑA ANA (*dentro*).
Fier enemigo,
Mientes, mientes.
(*Sale don Gonzalo con la espada desnuda*).

De que la vida servia? Pour être cité comme un

DON GONZALO.
La voz es
De dona Ana que siento.
DONA ANA (*dentro*).
No hay quien mate este traidor,
Homicida de mi honor?
DON GONZALO.
Hay tan gran atrevimiento!
Muerto honor, dijo : ay de mi!
Y es su lengua tan liviana,
Que aqui sirve de campana.
DONA ANA (*dentro*).
Matadle.
(*Salen don Juan y Catalinon con las espadas desnudas.*)
DON JUAN.
Quién esta aqui?
Déjama pasar.
DON GONZALO.
Pasar?
Por la punta de esta espada.
DON JUAN.
Moriras.
DON GONZALO.
No importa nada.
DON JUAN.
Mira que te he de matar.
(*Rinen.*)
DON GONZALO.
Muere, traidor!
DON JUAN.
Desta suer[illegible]
Muero.
(*Le hiere.*)
CATALINON (*Ap.*)
Si escapo de aquesta,
No mas burlas, no mas fiesta.
DON GONZALO.
Ay, que me has dado la muerte!
DON JUAN.
Tu la vida te quitaste.
DON GONZALO.
De que la vida servia?
DON JUAN.
Huyamos.

exemple de sublime, que manque-t-il à ce cri de l'honneur outragé, sinon d'avoir été poussé par notre vieux Corneille?

Tout entier au souvenir du poëte espagnol, je fus quelque temps avant de comprendre les signes singuliers que Bruno traçait dans l'air avec son archet et qui m'étaient adressés; c'était sa façon de m'indiquer l'entrée d'Ottavio. Certes, rien n'est moins fait pour prévenir en faveur d'un homme que de crier au prodige avant qu'il ait ouvert la bouche; cependant je ne pus m'empêcher de rendre justice à la simplicité et à la tenue parfaite du nouveau venu. La façon dont il coupa le récitatif :

Tutto il mio sangue
Verserò se bisogna,

me transporta en Italie. Sa voix était un peu voilée mais sympathique, et si bien ménagée, qu'on ne souffrait jamais pour le chanteur. L'acteur aussi était excellent; les regards qu'il jetait sur donna Anna, la tendre pitié avec laquelle il accentua :

Donna Anna! sposa, amica, il duolo estremo
La meschinella uccide!

le duo qui suivit; le cri :

Hai sposo e padre in me!

tout était pour moi d'un effet nouveau et saisissant. C'était toute une autre façon de comprendre le personnage de don Ottavio. Au lieu de cette figure blafarde qui semble n'être là que comme une espèce de confident, afin que donna Anna ne chante pas toujours seule, c'était un ami, un fiancé, un époux. Il me semblait voir un jeune homme, un pupille élevé jusque là sous l'aile d'un tuteur, et qui, jeté tout à coup au milieu des flots de la vie, va sans hésiter au-devant du péril, sachant qu'on ne transige pas avec l'honneur, et qu'il lui faut venger à tout prix l'injure de la fille et le meurtre du père.

Séduit par ce spectacle, je ne vis plus, je n'écoutai plus que don Ottavio. Ce rôle accessoire, mais parfait en soi comme tout ce qu'a écrit Mozart, devint pour moi le rôle principal. J'écoutai à peine don Juan; Elvire, sacrifiée comme toujours, me parut encore plus ennuyeuse et plus longue que de coutume; la Zerline était lourde, et les lazzi du bailli, qui recherche l'assassin du commandeur, n'eurent pas le talent de m'égayer, malgré tout le plaisir que la salle prenait à ces plaisanteries épicées. Mais que don Ottavio me parut beau dans la scène où donna Anna reconnait le coupable, et fait à son fiancé le récit de la perfidie et de l'attentat

de don Juan ! J'en demande pardon à tous les ténors passés ; mais quand donna Anna, avec une vérité toute italienne, peint la brutalité du traître :

.... Con una mano cerca
D'impedire la voce,
E coll' altra m'afferra,
Stretta cosi che gia mi credo vinta ;

il y a un *perfido ! e alfin !* un *ohimè ! respiro!* qui m'ont toujours paru d'un ridicule achevé ; mais mon Ottavio, serrant de la main gauche la garde de son épée, grave et immobile comme un homme qui attend un arrêt de mort, prononçant cet *alfin!* comme impatient d'en venir aux mains, et contenu cependant par l'amour et le respect, mon Ottavio faisait frissonner le spectateur. On sentait que, malgré son inexpérience et sa jeunesse, il irait chercher le fer de don Juan, et que ce ne serait pas lui qui pâlirait le premier. Victime volontaire, il périra sans doute ; ce n'est pas la main d'un enfant qui abattra cet infernal adversaire ; son sacrifice est fait; mais le ciel même prend la défense de l'honneur, et si la terrible statue entraîne don Juan dans l'abîme, ce n'est pas pour hâter une justice qui sait attendre, c'est pour sauver une seconde fois donna Anna en lui gardant Ottavio.

Le trio des masques fut aussi bien dit que le

permirent les éclats de voix des deux femmes, modérés cependant par l'excellent goût du ténor ; mais où le chanteur se surpassa, ce fut dans l'air d'*Il mio tesoro*. J'ai entendu Rubini, j'ai admiré ce miracle de l'art ; mais, je l'avoue à ma honte, ce morceau, qui arrivait comme un hors-d'œuvre, m'a toujours laissé froid ; ici, au contraire, ce chant qui respire la tendresse et la fureur, c'était l'expression redoublée des deux sentiments qui, pendant toute la pièce, agitent l'âme d'Ottavio ; dès le premier moment, il nous avait mis de moitié dans son amour et dans sa vengeance. Il dit les premières mesures avec une tristesse pénétrante ; puis, s'animant par degrés, il chanta avec une noblesse et une chaleur incroyables les paroles où il promet à donna Anna le prompt châtiment du perfide :

Dite lei ch'i suoi torti
A vendicar io vado,
Che sol di stragi e morti
Nunzio voglio tornar.

Pour moi, ces accents partis du fond de l'âme me firent une impression que je n'ai jamais ressentie ; non, l'art ne va pas jusque-là : c'est la nature seule qui parle ainsi. Non, cette colère n'est pas feinte ; non, ces pleurs sont véritables ; il était

impossible de s'y tromper : ce que j'entendais, ce n'était pas un acteur, c'était un homme.

Transporté, hors de moi, je me mis à applaudir de toutes mes forces ; à ma grande surprise, j'étais seul, ou plutôt, pour comble de ridicule, j'étais seul avec Bruno, qui frappait des pieds et des mains à la fois. Je vis l'acteur qui me regardait et qui semblait me demander justice ; je redoublai mes bravos ; cette fois j'entraînai quelques voisins et bientôt la salle entière. Ottavio salua en se tournant de mon côté, comme s'il eût voulu me remercier. Suivant l'usage, les bravos redoublèrent, on redemanda le morceau. Nouveau succès ! Grâce au hasard qui m'avait fait applaudir, cette représentation, qui menaçait d'être un échec, devenait un triomphe pour l'acteur. Il s'inclina à plusieurs reprises, et je le vis sortir, les larmes aux yeux.

Un peu étonné du rôle que j'avais joué sans le vouloir, je traversai rapidement la place pour regagner l'*Hôtel des Quatre-Saisons;* j'allais monter à ma chambre, trop ému pour songer aux choses de la terre, quand une voix glapissante m'arrêta au passage. — Monsieur ne soupe pas ce soir ? monsieur ne désire pas qu'on lui monte du thé ? C'était un des garçons, pardon, un des *Kellner* de l'hôtel, qui me faisait cette demande si contraire à

la discrétion des auberges d'Allemagne. Avec ses yeux à fleur de tête, sa face rose et bouffie, ses cheveux de toutes les nuances de l'orange, et sa grosse cravate blanche, ce garçon m'avait plu de suite : il appartenait à cette nombreuse et amusante famille qui fournit des actionnaires à la Bourse et des niais aux révolutions.

Je le suivis dans la salle à manger, tandis qu'il grommelait entre ses dents je ne sais quels reproches, et je pris un journal en attendant qu'on me servît. Pour un voyageur, la patience est en Allemagne la première des vertus. Au bout d'un quart d'heure, mon homme arriva :

« Que veut monsieur pour souper? mayonnaise de volaille, compote, une chope de *forster traminer*, viandes légères, vins légers ; je connais les Français.

— Comment savez-vous que je suis Français?

— Ah! me dit-il avec un sourire, je m'en suis aperçu de suite à la façon dont monsieur parlait allemand. »

Vanité des études humaines! j'inclinai la tête, et je me tus.

« Quand on a servi comme moi à Leipsick et à Francfort, continua mon bavard, quand on a fait deux saisons à l'hôtel de Bavière et au Cygne, on

connaît au premier coup d'œil le pays et le goût de chaque voyageur. Tenez, voyez là-bas cette famille en cheveux rouges qui lit la carte avec tant d'attention : ce sont des Souabes; ils finiront par demander une salade de pommes de terre; pour un Souabe, c'est chose aussi nécessaire que du thé pour un Anglais.

Sur quoi il sortit, me laissant tout le temps de lire la *Gazette de Cologne* jusqu'aux annonces. Quand il revint, d'une main triomphante il me montra sur un plateau cette salade si bien devinée; puis, prenant un à un les plats qu'il apportait, il leur fit décrire une courbe si hardie, que je craignis de voir leur contenu s'échapper par la tangente. Cette gymnastique, dit-on, constitue le *Kellner* achevé; du moins n'en est-il pas un qui, avec plus ou moins de succès, ne se livre à cet aimable exercice, par-dessus la tête du voyageur étonné.

Je n'avais pas fini de souper qu'il revint à moi, jetant autour de lui des regards mystérieux, comme un conspirateur qui se choisit un complice :

« Monsieur, me dit-il, vous l'avez vu ce soir; c'était bien lui.

— Qui, lui?

— Henri Birken, ce misérable qui se cache sous

le nom d'Ottavio. Il ose venir ici, il espère qu'on le souffrira !

— Qu'a-t-il donc fait?

— Monsieur ne le connaît pas? C'est juste, monsieur n'est pas de Francfort; mais il y a longtemps que nous le connaissons, nous, ce juif, ce bâtard! C'est lui qui, dans un duel, en 1848, a assassiné un baron autrichien; c'est lui qui, ici même, il y a trois ans, s'est conduit au jeu de telle façon qu'on l'a chassé de Wiesbade. Monsieur, c'est une honte que la police soit si mal faite et qu'on tolère de pareilles gens. Ce soir, le drôle avait monté une cabale pour se faire applaudir ; mais demain nous verrons. »

Et, jetant sa serviette sous son bras comme un marquis de théâtre y jette son chapeau, l'aimable *Kellner* disparut.

C'est une belle chose que la calomnie; le judicieux Basile a raison de dire qu'il en reste toujours quelque chose. Pour gâter toute la joie d'un honnête homme, il suffit de l'envie et de la bave d'un sot. Au lieu d'achever doucement cette soirée si bien commencée, je rentrai dans ma chambre avec tristesse, mécontent d'avoir été trompé. J'ouvris la fenêtre; devant moi la lune éclairait de sa pâle lumière le théâtre et la colonnade. Je me mis à re-

garder les étoiles qui tremblaient au ciel. Était-il possible que j'eusse été le jouet d'une illusion? Cette voix si tendre qui allait au cœur, c'était celle d'un fripon et peut-être d'un scélérat? Non, je ne crois pas au divorce de l'honnêteté et du talent; c'est un des tristes paradoxes qu'on a mis de nos jours à la mode, et que, suivant l'usage, le gros du public a adopté sans réflexion. C'est le contraire qui est vrai : l'acteur n'échappe point à la condition du peintre et de l'écrivain. Pour réussir, il ne suffit pas d'une heureuse nature ; il y faut joindre l'art, c'est-à-dire, sous un autre nom, le travail, la sobriété, la patience, toutes ces vertus qui doublent l'énergie de notre âme et l'élèvent au-dessus de la foule. Le désordre n'a jamais rien produit; ce que dit Horace est vrai de tous ceux qui aiment la gloire et veulent la conquérir :

> Qui studet optatam cursu contingere metam,
> Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit,
> Abstinuit venere et vino [1].

Sur cette belle citation, je m'endormis; mon sommeil n'en fut pas moins agité. Dans mes rêves

[1] *Art poétique*, v. 412. « Celui qui veut emporter le prix de la course, a beaucoup enduré et beaucoup travaillé dans son enfance; il a souffert la chaleur et le froid, il a renoncé à l'amour et au vin »

je voyais Ottavio poursuivre don Juan d'un main vengeresse ; mais ce don Juan, qui reculait pour la première fois, c'était le *Kellner* aux cheveux jaunes. Déjà Ottavio poussait le fer, quand je me jetai en avant pour détourner ce coup furieux. Tout ému, je m'éveillai. L'aube pointait ; il était cinq heures. L'heure des épreuves avait sonné, j'avais un bain à prendre et six verres d'eau chaude à avaler. Déjà il me semblait que dans le lointain j'entendais frémir l'archet de Bruno, et une voix intérieure me chantait malgré moi :

La donna è mobile ;

c'était la fin des illusions.

II

Pour un homme qui a l'habitude et le besoin du travail, ce n'est pas chose facile que de supporter l'oisiveté des eaux ; il n'y a guère que la promenade qui permette de tromper l'ennui. J'allai ce jour-là déjeuner au Sonnenberg ; c'est un vieux *burg* à une lieue de Wiesbade, et, en Allemagne,

qui dit *burg*, dit en même temps un endroit où l'on dîne; il n'y a pas de belle ruine si l'on n'y prend au moins le café. Je m'enfonçai dans cette allée verdoyante qui, par mille détours ombragés suit le ruisseau qui semble s'échapper du Sonnenberg. La ruine était solitaire, je pus jouir tout à mon aise du soleil et des champs. Il est si bon de reprendre possession de soi-même, loin des affaires, loin du bruit, loin des hommes, et de vivre avec les eaux et les fleurs ! Les fleurs, ce sont mes compagnes de voyage : elles ont pour moi un langage secret. Le cyclamen, la violette des Alpes, que je retrouvais l'autre jour dans les montagnes d'Ischl, me rappelait ses sœurs de Naples et me ramenait au bois des Camaldules. Voici mon vieil ami le bouton d'or, qu'enfant j'allais chercher dans les grandes herbes, quand un bourdon était pour moi un ennemi redoutable; cette menthe qui embaume et borde les chemins, c'est celle qu'un jour, hélas ! il y a bien longtemps, nous cueillîmes ensemble dans les prairies d'Aulnay ! Tu es toujours belle, nature; mais pour nous combien il y a quelquefois de tristesse dans ta jeunesse éternelle et dans ton inflexible sérénité !

Il était près de midi quand je repris le chemin de la ville; le temps était lourd, le soleil brûlant.

Je m'arrêtai au point le plus agréable de la promenade, à l'endroit où une prise d'eau faite au ruisseau amène la fraîcheur dans les prés par cent rigoles. Un banc bien ombragé, de l'eau tout autour de moi, je pouvais attendre que la chaleur s'adoucit. Je vis passer les dernières faneuses, la tête chargée du foin qu'elles avaient ramassé; personne dans les champs, point de bruit, à peine le cri d'un grillon tapi sous sa motte de terre: tout était lumière, silence, immobilité.

Les yeux demi-fermés, je rêvais au passé (je n'attends rien de l'avenir), quand j'entendis craquer le sable: un importun approchait. Quel était ce promeneur intrépide? C'était un homme, jeune de tournure, dont les traits étaient cachés par un chapeau gris à larges bords. Lui aussi rêvait en marchant, car il s'approcha du banc sans me voir et tressaillit quand il m'aperçut. Il voulut continuer son chemin, mais la chaleur était accablante; il n'y avait d'ombre que dans cette oasis: l'étranger se décida à s'asseoir près de moi.

C'est une belle chose que le silence quand on est seul ou dans la foule; mais se trouver deux sur un même banc, et rester là chacun sans rien dire, c'est une vertu pénible, hormis pour des Anglais. Je pris ma canne, je traçai un carré, que je coupai

par deux diagonales, puis sur chacun des côtés j'élevai un arc de cercle ; mais quand j'eus fini cette figure géométrique un peu connue, je levai la tête pour regarder mon voisin qui s'essuyait le front ; ce fut mon tour de tressaillir : c'était l'Ottavio. Ses traits fatigués, ses yeux éteints, le chagrin empreint sur toute sa personne, tout annonçait un homme qui a mal vécu ou qui a souffert. « Si je pouvais causer avec lui, pensai-je, je saurais bientôt la vérité. Même en parlant de choses indifférentes, une âme pure se laisse aisément deviner, comme on reconnaît le vice à son hypocrisie ; voyons si j'ai été la dupe de mon admiration, si j'ai bien ou mal placé mon estime. »

Engager la conversation avec un Allemand n'est pas chose difficile ; il a deux côtés faibles : la nature et le tabac. Offrez-lui un cigare ou parlez-lui du soleil, des eaux et des montagnes, vous entrez dans son cœur par ses vices ou ses vertus. J'ai le malheur de ne pas fumer, mais il me restait le ciel. « *Wunderschœn* (c'est admirablement beau), » m'écriai-je en lui montrant les prés, tout coupés d'arbres qui resplendissaient de verdure ; *wunderschœn* est en allemand ce que *goddem* est en anglais, si l'on en croit Figaro : c'est la clef de la langue.

« Oui, » répondit-il ; et il laissa tomber la conversation.

Ce n'était pas mon affaire ; au risque d'une indiscrétion, je l'attaquai plus directement.

« Le jour n'est pas plus pur en Italie. »

Ce nom d'Italie lui fit lever les yeux ; il me regarda comme s'il cherchait à se rappeler mes traits.

« Pardon, monsieur, me dit-il, vous étiez hier au théâtre ?

— Où je vous ai admiré.

— Et fort applaudi, ajouta-t-il avec un aimable sourire. Vous ne savez pas le bien que vous m'avez fait dans cette atmosphère accablante ; je vous en remercie mille fois.

— On n'est pas juste avec vous, m'empressai-je de dire pour entrer en plein dans le sujet qui excitait si vivement ma curiosité.

— Non, dit-il avec un soupir ; et vous savez pourquoi ? »

Je fis un mouvement involontaire.

« Vous l'ignoriez hier, s'écria-t-il, je le vois ; aujourd'hui vous ne m'applaudiriez plus.

—Je ne sais rien encore ; quelques mots vagues, un duel, une querelle de jeu.

— Toujours, toujours la calomnie ! » Et il ca-

cha sa tête dans ses mains ; puis, la redressant avec vivacité et regardant le ciel : « Quel supplice ! n'avoir au monde qu'un coin de terre auquel on tienne, et en être chassé par l'injustice des siens ! Quel homme a plus souffert et est plus innocent que moi ? Qui m'entendra, qui me jugera ? Vous, monsieur, qui hier m'avez applaudi avec tant de bonté et de courage, vous qui aimez la justice, j'en suis sûr, je le lis dans vos yeux ! Écoutez l'histoire de ma vie, dites s'il est personne ici-bas qui soit plus à plaindre que moi. Ne me refusez point, ajouta-t-il d'une voix émue ; si vous saviez combien il est dur d'être toujours seul, même avec la conscience de son droit ! Laissez-moi trouver en vous un juge, et peut-être un ami. »

Disant cela, il me tendit la main, serra la mienne en tremblant, et commença :

« Je suis le fils d'une Juive de Francfort, née d'une excellente famille, mais qui avait quitté sa religion pour épouser un jeune marchand qu'elle aimait. C'était un homme peu digne d'un tel sacrifice, car, après deux ans de mariage, quand ma naissance eut détruit la santé et flétri les traits de ma mère, il passa en Amérique, sous prétexte d'y chercher fortune, laissant sa femme exposée au

mépris des siens, et sans autre ressource qu'une maison dans la rue des Juifs, dernier débris d'une dot promptement dissipée. C'était bien peu de chose, car cette chétive maison était grevée de dettes, et chaque année, à l'échéance fatale, arrivait un certain Moïse, porteur d'un billet qu'on ne pouvait jamais rembourser. Ma mère s'enfermait avec son créancier ; mais j'entendais des prières et des larmes, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu une prolongation onéreuse, qui, chaque fois, avançait notre ruine. Cependant, telle était chez ma mère la force de l'espérance, que, la crise finie, elle reparaissait plus ferme et, en apparence, plus confiante que jamais. Elle attendait toujours le retour de mon père, et l'annonçait à ses amis pour le jour où il aurait enfin réalisé cet argent qui devait nous sauver. Était-ce crédulité? était-ce désir de ménager et de défendre contre tous l'honneur du nom que nous portions ? Je ne sais, mais j'ai toujours cru que la noble femme voulait être seule à condamner celui qu'elle avait aimé, le père de son enfant.

« Ma mère m'aimait comme on aime un fils qui vous a tant coûté. Me quitter d'une heure lui était impossible; m'envoyer à l'école, c'était une séparation trop longue et trop dangereuse. Elle fut mon seul camarade et ma seule maîtresse; et comme

son esprit avait été fort cultivé, peut-être aussi à cause du sang oriental que je portais dans les veines, je fus bientôt plus avancé que les enfants de mon âge : à quinze ans j'étais presque un homme, et quand ma mère passait dans la rue en me donnant le bras, si jeune encore qu'on la pouvait prendre pour ma sœur aînée, je voyais briller son regard ; j'étais sa consolation, son espoir : c'était moi qui devais lui rendre tout le bonheur qu'elle avait perdu.

« Le choix d'un état devint bientôt nécessaire ; si pauvre que fût ma mère, elle ne voulait pas faire de son fils un ouvrier : elle avait été trop bien élevée pour me laisser déchoir; elle avait formé mon esprit mieux que celui d'un prince. C'est dans Gœthe qu'elle m'avait appris à lire ; nous passions nos soirées avec Tieck, Uhland et Kœrner. Dès ma plus tendre enfance, elle m'avait montré à jouer du piano, à chanter, à dessiner, toutes choses qu'elle faisait à merveille : nous peignions des fleurs ensemble, et déjà assez bien pour que ma mère tirât quelque argent de notre labeur commun.

« Cette éducation avait coûté plus d'un sacrifice; mais ma mère eût donné le plus pur de son sang pour faire de son fils un homme digne d'elle ; elle

avait quitté le logement même où elle s'était mariée pour se réfugier tout en haut de la maison, dans deux chambres, meublées des restes de notre ancienne splendeur. Quelques vieux portraits, un fauteuil en tapisserie qui venait de mon aïeule, des paysages brodés en soie, un coucou en bois de rose qui avait fait l'amusement de mon enfance, un bahut que ma mère ne se lassait pas de frotter, deux tasses de Saxe, c'était là notre luxe. C'est dans ce logis que passèrent mes plus douces années; toute notre vie était concentrée dans ces deux pièces; notre horizon finissait là. Deux pots de géranium ou d'œillets, un fuchsia tout étiolé, un cactus, présent de mon père, et dont on attendait la fleur comme un événement, c'était pour nous l'univers; l'un près de l'autre, notre pensée n'allait pas plus loin.

« Une fois cependant, c'est pour moi une grande époque, nous allâmes passer une saison à Schwalbach. Les médecins qui, chez nous, ont la manie des eaux, avaient déclaré qu'il fallait me fortifier; ma pauvre mère, malgré sa fierté, se fit la complaisante d'une vieille amie quinteuse et bavarde, qui consentait à nous mener avec elle et à me faire prendre le grand air. Je ne voyais guère ce que ma mère souffrait à cause de moi; j'étais si habitué à

me sentir aimer, que cet amour était pour moi une condition naturelle de la vie ; je ne sentais pas plus mon bonheur qu'on ne sent celui de vivre et de respirer. Il faut la souffrance pour nous apprendre que nous avons été heureux !

« Mon éducation achevée, il fallut prendre un parti. J'avais une jolie voix et un certain talent sur le piano, mais ma mère n'entendait pas que je donnasse des leçons : c'était, suivant elle, un métier ingrat et servile ; son ambition, c'était de me voir peintre ; déjà, dans son espérance, notre grenier devenait un atelier célèbre ; un jour le Mécène de l'Allemagne, le roi Louis de Bavière lui-même, ne dédaignerait pas d'y monter. En attendant cette gloire prochaine, il fallait entrer à l'atelier ; Dieu sait avec quelle inquiétude et quels conseils ma mère m'y conduisit, m'attendant chaque soir à la porte pour me ramener chez elle, et me rendant le courage quand elle me voyait ému par les railleries de mes camarades, qui se riaient de mon innocence et de ma timidité.

« Cette timidité, du reste, était d'une espèce singulière, elle tenait à mon éducation et à ma vie retirée ; au fond j'avais le sang violent de mon père, il avait fallu toute la bonté et tout l'amour de ma mère pour adoucir ma nature sauvage et emportée.

Mais ma mère avait bien pris garde de ne pas briser ma volonté, elle savait combien j'aurais à souffrir, elle voulait m'habituer de bonne heure aux épreuves. « La vie est un combat, me disait-elle souvent, « tout homme est soldat. » C'était une pensée qui l'avait frappée dans Gœthe, et qu'elle me répétait sans cesse. Cette maxime, je l'avais écrite de ma plus belle main sur une page que ma mère avait fait encadrer, et qu'elle avait placée au-dessous du portrait de mon père; chaque fois que je m'indignais contre la résistance des choses, que je me laissais abattre, j'étais sûr qu'un doigt chéri me montrerait sur le mur ces deux vers toujours présents à cette pauvre victime, restée comme un blessé sur le champ de bataille de la vie :

Denn ich bin ein Mensch gewesen,
Und das heiszt ein Kæmpfer sein!

« Mes progrès à l'atelier furent assez rapides pour que je fusse bientôt en état de faire par moi-même un portrait. Le modèle était trouvé depuis longtemps. Ma mère voulut se placer elle-même dans le grand fauteuil en tapisserie. Elle me regardait : un de ses bras laissait reposer cet éternel tricot qui ne la quittait jamais ; l'autre, tendu vers moi, semblait m'appeler et m'encourager. Que de fois je recom-

mençai l'esquisse! par combien de caresses et de baisers j'interrompis mon travail! C'était toujours ma mère qui me rappelait à l'œuvre et me donnait des conseils. « Ne néglige aucun détail, marque bien « cette ride sur le front, ce pli sous les yeux; fais-« moi telle que je suis : je serai toujours assez belle, « si on lit dans mon regard combien je t'aime. » Enfin, le tableau fut achevé; ce jour-là on invita jusqu'à deux voisines, qui ne pouvaient assez admirer ce chef-d'œuvre; d'une voix unanime, on me prédit un grand avenir.

« Hélas! j'appris trop tôt ce que l'avenir me réservait. Ma mère, toujours délicate, sentit sa faiblesse augmenter; ce ménage, qui faisait sa joie, il lui fallut l'abandonner aux soins d'une servante qu'on avait grand'peine à payer. Chaque jour ma mère essayait de me tromper en donnant plus de grâce à son sourire; chaque jour le mal avançait, et, dans mon ignorance ou ma légèreté, je ne voyais rien. La malade en vint à ne plus quitter son fauteuil, et, bientôt après, son lit. Je la veillais chaque soir : c'est le bonheur du pauvre, qu'il est soigné du moins par des mains amies; je lui lisais les belles prières hébraïques que nos pères ont écrites pendant le long martyre du moyen âge, prières qui expriment si vivement leurs souffrances et leur es-

poir en Dieu. « Le dieu des chrétiens, me répétait « ma mère, est aussi celui d'Abraham : il ne m'en « voudra pas de l'implorer dans la langue de nos « pères. »

« Un soir qu'elle paraissait plus abattue que de coutume, j'insistai pour prolonger la veillée que, dans la crainte de me fatiguer, elle arrêtait toujours à dix heures : pour la première fois elle ne s'y opposa point. Je me mis dans ce grand fauteuil où je l'avais si souvent regardée ; mais la jeunesse n'est point maîtresse de ses sens, bientôt le sommeil me surprit, ce sommeil qu'on a près des malades, et dans lequel il semble qu'on entende et qu'on voie. Tout à coup je sentis une main qui cherchait la mienne. « Que veux-tu, ma mère? » Elle ne répondit pas ; mais elle me tirait à elle par moment. « Au « nom du ciel, ma mère, qu'avez-vous ? ma mère, « parlez-moi ! » m'écriai-je à genoux près de son chevet. Sa main alors montant le long de mon bras, passa un instant dans mes cheveux, qu'elle aimait à toucher, puis elle inclina ma tête et approcha mon front de ses lèvres : je sentis le souffle d'un baiser. La main tomba, tout était fini.

« Si jamais vous avez perdu l'un des vôtres, figurez-vous le désespoir d'un homme de vingt ans, qui ne sait pas ce que c'est que la mort, à qui, tout

à coup, on arrache le seul amour qu'il ait au monde, et qui se voit sans parents, sans amis, sans conseil et presque sans ressources. Songez que, n'ayant jamais quitté ma mère, j'avais pris auprès d'elle les habitudes sédentaires, la sensibilité et la timidité d'une femme ; je n'avais pas ce rude courage que de bonne heure la vie commune donne aux enfants. Rien encore ne m'avait durci le cœur, rien ne m'avait sevré du besoin d'aimer, rien ne m'avait appris à ne compter que sur moi-même. Pendant près d'un mois, je restai seul dans cette chambre, regardant ce portrait qui semblait pleurer avec moi, appelant ma mère à grands cris, la redemandant au ciel, non pas jeune et bien portante, non pas même dans son fauteuil de malade, mais dans ce lit où je la soignais, trop heureux d'approcher de ses lèvres tremblantes la potion qui lui procurait le repos de la nuit. Dans une de ces crises de désespoir, mes yeux se fixèrent sur les deux vers de Gœthe, que ma mère m'avait fait écrire, sans doute en prévision de l'avenir et pour me parler encore quand elle n'y serait plus. « Je t'entends, m'écriai-je, il « faut vivre ! » et je sortis de ce réduit funèbre où je voulais mourir. Mais pour moi cette chambre était un sanctuaire ; tout pauvre que j'étais, je ne voulus pas qu'un étranger profanât la demeure de

ma mère ; en partant, je la fermai d'un double verrou.

« Alors, et pour la première fois, je réfléchis à ma position, et je sentis le besoin de prendre conseil d'un ami. Cet ami, je l'avais trouvé dans Bruno. Ne vous étonnez pas, monsieur; Bruno n'était point ce que vous le voyez aujourd'hui; c'était alors un jeune homme de bonne mine, un joyeux et élégant compagnon, qui avait dans le monde une place meilleure que la mienne. Fils d'un Bohême, musicien de théâtre, qui lui aussi était venu mourir à Francfort, Bruno était depuis trois ans la première basse-taille de notre Opéra; il aimait trop le plaisir pour travailler beaucoup; mais le timbre excellent de sa voix, sa gaieté, son entrain, son goût, trompaient les connaisseurs mêmes; il était le favori du public. Quoique ma mère l'éloignât de moi, par un pressentiment secret, Bruno m'avait toujours témoigné une grande affection, et, dans mon isolement, je crus ne pouvoir mieux faire que de m'adresser à lui.

« — Que vas-tu devenir avec ton barbouillage? me « dit-il. Avant que ton pinceau te soutienne, il te « faut encore cinq ou six ans de travail, un voyage « en Italie, des modèles, et que sais-je? Comment « vivras-tu cependant ! Ce ne sera pas avec ce qui

« te reste de l'héritage de ta mère: elle seule y « pouvait suffire par ses prodiges d'économie. Ven- « dras-tu au vieux Moïse cette maison qu'il con- « voite, pour te trouver un jour tout à fait misé- « rable? Non ; il faut prendre un état qui te nour- « risse dès à présent, un état qui te donne à la « fois l'aisance et une occupation sérieuse, qui te « sauve en même temps de la misère qui te menace « et du chagrin qui va te dévorer.

« — Et cet état?

« — Cet état, c'est le mien ; je t'ai fait chanter « plus d'une fois; je sais ce que vaut une voix de « ténor comme la tienne: avec la volonté que je te « connais et quelques leçons dont je me charge, « dans trois mois je te garantis un début heureux; « dès demain, si tu veux, tu seras engagé.

« Tandis que Bruno me parlait ainsi, je sentais toute la force et toute la vérité de son discours. Non, je n'étais pas né peintre. J'en savais assez pour reconnaître le beau, pas assez pour le rendre. Il y a dans l'art du peintre je ne sais quoi de ferme et de décidé qui m'était étranger. Ce n'est pas avec des signes que je pouvais exprimer mes sentiments, c'était avec des sons; lorsqu'une belle idée me traversait l'esprit, je laissais mes crayons, je courais au piano. Quant au théâtre, je n'y avais aucune

répugnance. Seul et sans famille, je n'avais point de scrupules à ménager. La timidité me retenait encore; le directeur, à qui Bruno me présenta, dit qu'il en faisait son affaire. La fraîcheur de ma voix l'avait séduit. Pour m'habituer au feu de la rampe, on me fit chanter dans les chœurs; Bruno, avec une patience exquise, m'apprit à parler et à marcher; quelques mois plus tard je débutai dans le rôle que lui-même m'avait choisi : c'était l'Ottavio de *Don Juan*.

« Mon début ne fit point de bruit et ne méritait point d'en faire; cependant je fus reçu avec bienveillance par le public de Francfort, qui est un public connaisseur. Cet accueil, que j'essayai de justifier par mon travail, me valut un engagement qui dépassait mes espérances et me donnait un bien-être auquel je n'avais jamais songé. C'était la fortune pour un homme sans ambition et sans désirs.

« Toutefois, si le théâtre me plaisait, et avec le succès c'était chose facile, il n'en était pas de même de la vie de comédien. Cette existence bruyante et toute en dehors était trop loin du recueillement de ma jeunesse ; seul auprès de ma mère, il me semblait que le monde était avec nous ; dans cette foule de camarades et d'amateurs, je me sentais abandonné. Bruno voulait en vain m'entraîner dans ses

amusements, sa joie brutale ne m'inspirait que du dégoût.

« Seul, avec le regret et le besoin d'une affection perdue, on est bien près d'aimer; il ne fallait qu'une occasion, cette occasion vint d'elle-même me surprendre. Bruno avait une sœur qu'il destinait au théâtre : naguère c'était une petite fille espiègle que j'avais traitée sans conséquence et prise sur mes genoux; maintenant elle avait seize ans, c'était une femme. Enfant gâté, Bruno n'avait jamais su que lui résister quand elle avait raison, que lui céder quand elle avait tort. Sophie était vive, légère, coquette, amie du plaisir et de l'éclat. Volontaire, mais pleine d'esprit naturel et charmante dans ses caprices, elle avait cette grâce de l'adolescence qui rend les défauts mêmes si aimables qu'elle en fait des qualités. Ces défauts, je les voyais; l'amour ne me rendait pas aveugle; mais, ce fut là mon erreur, je m'imaginai que, parce qu'on ne s'était pas occupé de l'éducation de Sophie, son caractère n'était pas arrêté; je me flattai de former aisément cette âme naïve, de donner à cette nature si jeune le pli que je voudrais. « Je lui inspirerai, pensais-je, toutes les vertus de ma mère; je retrouverai cet intérieur si « regretté. » C'était le plus doux des rêves, j'en parlai bien vite à Bruno.

« A ma grande surprise, il reçut froidement ma proposition. « Tu as tort, me dit-il; je connais ma « sœur mieux que toi, avec qui elle fait la princesse. « C'est une coquette, c'est-à-dire une égoïste; elle a « le cœur sec; ce n'est pas toi qui lui dictera sa con- « duite, c'est elle qui t'imposera ses caprices. En- « core si tu étais riche et si tu ne la mettais pas au « théâtre! mais lui souffler toutes les passions, la « faire briller sur la scène, et croire qu'après avoir « été reine aux lumières, elle sera le matin une mé- « nagère simple et modeste, c'est folie. Tu sais si je « t'aime comme un frère; au nom même de notre « amitié, renonce à ce fatal projet. »

« Je ne l'écoutai pas. Plus sage que Bruno, je me flattais de mieux connaître les hommes; c'est par ses défauts mêmes qu'il les connaissait mieux que moi : j'en fis bientôt la triste expérience.

III

« Quand je parlai de mon amour à Sophie, elle parut si touchée de mon affection, que toutes mes

craintes s'évanouirent; j'en voulus à Bruno d'avoir mal jugé sa sœur. Que ce fût chez elle la joie d'échapper à une tutelle désagréable, ou le plaisir de partager ma fortune naissante, ou plutôt ce besoin d'aimer auquel nul n'échappe en l'avril de son âge, je ne sais; mais mon cœur s'y trompa; dans le bonheur de Sophie je ne vis qu'une preuve d'amour. Pour moi, j'étais enivré, je ne pensais plus à ma mère que pour regretter la tendresse qu'elle aurait témoignée à cette fille de son choix. Une fois marié, je songeai à préparer ma femme pour la scène, je m'occupai de son éducation avec tout l'amour-propre d'un maître et toute l'ardeur d'un mari. Sophie n'eût pas créé un rôle, elle n'avait point d'initiative, mais il était difficile de mieux saisir un geste, une intention, un sourire; c'était une élève accomplie. Bruno lui-même, qui s'était joint à moi, était surpris de l'intelligence et de la docilité de sa sœur. Ce fut dans la Rosine du *Barbier* qu'elle parut pour la première fois au théâtre. Jamais Figaro n'avait été plus mordant ni plus vif, jamais Almaviva n'avait été plus tendre ni plus tremblant. Sophie, vêtue d'un costume andalou que je lui avais dessiné, coiffée d'un simple ruban vert et d'une branche de jasmin qui faisait ressortir l'éclat de ses cheveux blonds, Sophie, ingénue et

déjà coquette, fut accueillie avec transports par les loges et le parterre. C'était un véritable succès. Notre vieux directeur fut le seul qui ne partageât pas le goût général et qui parlât des caprices du public. Il n'offrit qu'un engagement d'un an, mais à des conditions raisonnables qui nous permettaient de vivre heureux.

« Si mon bonheur fut grand, il fut court; je reconnus trop tôt que Bruno seul avait été sage. Séduite par la faveur du public, gâtée par ce monde de flatteurs et de niais qui entoure les femmes de théâtre, Sophie trouvait très-naturel qu'on s'occupât d'elle sans cesse et qu'elle ne s'occupât jamais de personne. C'est alors que je compris ce qu'avait été l'amour de ma mère. Moi aussi, pendant près de vingt ans je m'étais abandonné au plaisir d'être aimé, sans songer qu'il y eût là un dévouement et un sacrifice de toutes les heures; il me semblait que nous étions tous deux au monde, ma mère pour me chérir, moi pour être aimé; mais au moins, malgré tous les défauts et toute la légèreté de mon âge, j'avais répondu à cette tendresse, tandis que chez Sophie jamais je ne trouvais un de ces mots, un de ces regards qui sont la plus douce récompense des cœurs généreux. Peut-être aussi, car il faut tout avouer, habitué au bonheur de mon

enfance, n'avais-je pas encore cette indulgence qui vient plus tard avec la douleur et qui ne demande pas trop à ceux qu'on chérit. J'aimais beaucoup, j'étais exigeant, et Sophie ne savait pas aimer. Sous une grâce enfantine, sous un abandon ingénu, elle cachait une âme sans chaleur, une volonté de fer. Aimable et sémillante au foyer, il semblait qu'en rentrant elle jetât son masque et son sourire pour n'apporter chez elle qu'une figure ennuyée. Pour qui n'aimait pas, il est vrai, c'était tomber de haut que de rentrer le soir dans notre simple demeure. Aux femmes de ce caractère, la solitude est insupportable : il leur faut, comme aux rois, une cour, du mouvement et du bruit.

« D'ailleurs c'est une terrible vie pour les femmes que la vie de théâtre ; si elles n'y perdent pas la pudeur, elles y laissent au moins cette fleur de délicatesse qui fait leur grand charme. La familiarité entre camarades, le voisinage du désordre riche et triomphant, troublent facilement un esprit léger et vaniteux. Ajoutez qu'à Francfort la tentation est aussi forte qu'à Londres ou à Paris. Le foyer est encombré d'oisifs affublés du nom de diplomates, amis de tous les acteurs, courtisans assidus de toutes les étoiles nouvelles, toujours prêts à éblouir de leur luxe une femme qui hésite, gens heureux

qui, appelés à l'insigne honneur de servir leur pays dans une noble carrière, mettent toute leur gloire à tutoyer un pauvre comédien et, au besoin, à le déshonorer.

« Dans le nombre de ces amis de hasard, il en était un qui, dès le premier jour, s'était déclaré l'adorateur en titre de Sophie. C'était un Français de bonne naissance, qui, volontairement ou non, avait quitté son pays à la suite des événements de 1830. On l'appelait le major, il était, disait-on, l'envoyé sans titre officiel de je ne sais quel prince déchu. Il avait plus de quarante ans, il était chauve et balafré; mais sa grande taille, sa tenue militaire, l'élégance de ses habits, la hautaine familiarité de son langage, l'impertinence de son lorgnon, en faisaient le modèle des jeunes gens de la ville : c'est lui qui donnait le ton à Francfort. L'âge de ce rival le rendait peu dangereux près de Sophie, elle était la première à le plaisanter publiquement de ses prétentions; mais rien n'effarouchait la fatuité du major; la facilité avec laquelle il acceptait les rebuts, son insolente confiance dans l'avenir, son mépris ouvert pour toute morale, en faisaient un conseiller fatal pour une jeune femme dont l'amour-propre était chatouillé par les hommages de ce courtisan suranné : elle l'écoutait avec d'autant

moins de défiance que, de ce côté, elle ne craignait pas le péril.

« Dans une pareille société il était difficile que Sophie ne perdît pas le goût du travail. C'est un rude métier que celui de chanteur, le public ne sait guère par combien de peines et de fatigues on achète le naturel et la facilité. En vain j'engageais ma femme à étudier, en vain je me prêtais à ses moindres caprices, toujours prêt à interrompre ou à reprendre nos leçons, je n'étais plus pour elle qu'un maître désagréable, un mari pédant et jaloux. On lui disait de tous côtés qu'elle était charmante, et pour réussir elle comptait plus sur une robe nouvelle que sur un rôle bien chanté. Combien de fois le public lui donna-t-il raison ! Combien de fois moi-même au théâtre ne me laissai-je pas désarmer par la finesse de son sourire et la fraîcheur de sa voix !

« Tandis que Sophie recherchait la foule et l'éclat, je me livrais tout entier à mon art, lui demandant une consolation pour des ennuis que je n'entendais confier à personne. Malgré tout mon chagrin de n'avoir pas trouvé la compagne que j'avais rêvée, au fond, j'avais pleine confiance dans ma femme ; sa coquetterie était celle d'un enfant, sa légèreté même la défendait contre toute passion sé-

rieuse, enfin elle avait pour moi un respect qui n'était peut-être que de la crainte, et que je prenais pour un reste d'amour.

« Peu à peu cependant le vide se faisait entre nous, ce vide dont on ne peut ni indiquer l'origine ni suivre la trace, mais qui s'agrandit chaque jour et finit par creuser entre deux époux qui se sont aimés un abîme que rien désormais ne peut combler. Sophie avait pris l'habitude de sortir sans moi et d'aller avec des amis dans ces riants environs de Francfort, où naguère c'était son bonheur de venir avec moi ; un jour, elle m'annonça qu'il y avait grande fête à Hombourg, et qu'elle y accompagnerait une certaine Rosalie, actrice d'assez mauvais renom, dont le major s'était déclaré l'adorateur, par désespoir, disait-il, et pour exciter la jalousie de son ingrate. J'avais pour ce jour-là une répétition générale, nous montions *Ernani*, qu'on devait jouer le lendemain. J'exprimai quelques regrets, Sophie se plaignit avec aigreur, je cédai comme toujours, en pensant à celle qui m'avait cédé tant de fois !

« Quand je me rendis au théâtre, je vis, en entrant dans la salle, une grande agitation ; tous les yeux se tournèrent vers moi et il se fit aussitôt un silence singulier. On avait l'air d'accord pour se

taire, Bruno seul voulait parler. Il était visible que le vin l'échauffait autant que la passion : il accusait de calomnie la *prima donna*, qui montrait moins le désir de se justifier que d'apaiser son adversaire et d'étouffer une querelle pénible.

« C'est une infamie! criait Bruno, si tu n'étais « pas une femme, tu ne le porterais pas loin ; y « a-t-il ici un homme qui ose répéter ce que tu « dis ? »

« Puis m'apercevant, il vint se jeter dans mes bras avec une tendresse avinée qui me faisait horreur.

« Va, mon bon ami, disait-il en fureur, le monde « est méchant ; mais je te connais, moi ; je sais « quel est ton cœur ; tu n'es pas de ces maris « débonnaires qui ont l'infamie de ne rien voir ; « si ta femme te trompe, je suis sûr que tu n'en « sais rien. Qui de vous osera dire le contraire? »

« Je ne compris rien à ces étranges paroles ; était-ce à moi qu'elles pouvaient s'adresser ? Mais la crainte et la gêne que je lisais sur toutes les figures me disaient que j'allais découvrir un terrible secret. On entraînait Bruno qui se débattait contre tous et qui s'imaginait me défendre en me perdant. « N'est-ce pas, s'écriait-il, que tu n'as pas permis « à Sophie d'aller à Hombourg, et dans la voiture

« du comte de Wildenstein ! » Ce comte était un seigneur styrien qui mangeait rapidement une fortune princière, ayant à la fois la passion du jeu, des chevaux et des femmes. C'était un homme à la mode ; ses attentions suffisaient pour compromettre une femme, son amitié la déshonorait.

« Je regardai la *prima donna* d'un air qui l'effraya sans doute, car elle essaya aussitôt de se justifier.

« Je ne suis pas coupable de toutes les folies de « cet ivrogne ; Rosalie m'a répété ce matin que « c'était de ton aveu que Sophie allait à Hombourg, « et je les ai vues tout à l'heure passer toutes deux « avec le major et le comte, dans un équipage « dont tout le monde connaît la livrée. Voilà tout « ce que j'ai dit.

— Ce n'est pas vrai, s'écria Bruno, tu as ajouté....

« Je l'arrêtai : « Tu n'es pas en état de répéter « ton rôle ; suis-moi, il faut que je te parle. »

« Je sortis ; le silence de mes camarades, leurs regards fixés à terre ou qui semblaient me plaindre, tout m'apprenait mon déshonneur.

« Une fois dans la rue, je sentis ce que je n'avais jamais éprouvé ; il y avait en moi une force étrangère, maîtresse de moi-même, qui me poussait en

avant. Bruno voulait parler, d'un geste je lui imposai silence. J'entrai chez moi, je pris mes armes de théâtre, des fleurets, une boîte à pistolets, puis nous montâmes dans un *droschki*, en lui ordonnant de courir à Hombourg. Bruno fut bientôt endormi par le grand air et le bruit des roues ; pour moi, j'entendais battre mon cœur, ma gorge se séchait ; je n'avais qu'une idée : me venger.

« Arrivés à Hombourg, il ne fut pas difficile de savoir où était le comte, qui habitait pendant la saison la plus riche villa du lieu. On avait vu sa voiture gagner les bois, il était sorti avec deux dames et le major. Je fis suivre la même route, bientôt nous les rencontrâmes qui revenaient à la ville ; pour arrêter le cocher du comte, Bruno mit notre droschki en travers du chemin ; je m'approchai de M. de Wildenstein ; Sophie jeta un cri, mais reprit aussitôt son assurance. Peut-être, hélas ! ne comprenait-elle pas pourquoi j'étais là.

« Je suis fâché, monsieur le comte, de troubler « votre promenade ; mais il y a dans votre voiture « une personne qui n'est pas à sa place ; vous me « permettrez d'offrir mon bras à madame et de re- « prendre mes droits.

« — Parbleu ! s'écria le major, on n'est pas plus « Turc que ce mari-là ! Sommes-nous à Constanti-

« nople, avons-nous violé le secret d'un harem pour « qu'on vienne nous enlever la charmante Sophie « avec cette brutalité ?

« — C'est une insulte que vous me faites, dit sè« chement M. de Wildenstein.

« — Non, interrompit Sophie, ce n'est pas vous, « monsieur le comte, c'est moi qu'on outrage ; « mais, ajouta-t-elle en se tournant de mon côté et « en élevant la voix, vous vous trompez, monsieur, « si vous me croyez votre esclave ; je ne veux pas « retourner à Francfort avec vous, et je me mets « sous la protection de ces messieurs. Monsieur le « comte, je suis sous votre garde. »

« — Alors, dit en souriant M. de Wildenstein, la « chose est bien différente ; dès que vous m'accep« tez pour chevalier, belle dame, je ne reconnais « plus de droits à personne. »

« En même temps il fit signe au cocher, qui partit, au risque de nous blesser. Bruno se jeta à la tête des chevaux ; un coup de fouet lui fit lâcher prise ; en reculant il tomba, et nous entendîmes dans le lointain les rires insolents des maîtres et des laquais.

« J'étais resté sur la route, immobile et accablé. La conduite d'un fat comme le comte ne me touchait guère ; j'aurais bien raison de son injure :

mais les paroles de Sophie? Celle qui me repoussait ainsi, était-ce la femme à qui j'avais donné mon amour et mon nom, celle qui me devait jusqu'à ses succès de théâtre, qui me coûtaient si cher? Non, il y avait là un mystère. « Je la sauverai d'elle-« même, me dis-je, et, puisque j'ai commencé « d'agir, j'irai jusqu'au bout.

« L'équipage du comte était rentré à Hombourg; je courus à la villa; je vis les deux femmes descendre de voiture. M. de Wildenstein baisa la main de Sophie, qui entrait dans la maison. Pour lui, allumant un cigare, il prit le bras du major, et se dirigea vers le Casino. Enfin je le tenais!

« J'approchai avec Bruno, couvert de boue et fort dégrisé par la chute, mais plus furieux que jamais.

« Monsieur de Wildenstein, dis-je au comte, je « viens vous rappeler qu'il y a un instant vous « m'avez dit que je vous insultais.

« — Encore vous! s'écria-t-il; que voulez-vous « donc? Cherchez-vous le scandale? Prenez garde; « si vous faites du bruit dans la rue, sur un geste je « vous fais arrêter, vous et votre digne compagnon. »

« Et il regardait dédaigneusement Bruno, qui voulait s'élancer sur lui, et que j'arrêtai.

« Comment! » repris-je en tâchant de modérer

la passion qui m'emportait, « c'est ainsi que répond « un gentilhomme! Vous ne voulez pas comprendre « que c'est l'épée à la main que j'entends vous « parler!

« — Vous battre avec moi! dit-il d'un ton hautain, « est-ce qu'une personne de mon rang peut se com-« promettre avec un homme de votre espèce? »

— Vous le ferez cependant ou je vous soufflette ici, sur le chemin public, devant votre ami.

« Il pâlit, et prenant sa canne comme pour repousser la violence : « Marchons, major! laissons « ces drôles; on nous attend au jeu. »

« Le major le regarda de la tête aux pieds : « Comment! lui dit-il, c'est ainsi que vous répondez « aux paroles de monsieur! Vous n'acceptez pas « son aimable proposition?

« — Non, sans doute, cela ne se peut pas.... ma « naissance....

« — Bon, interrompit le major, c'est sur ce ton « que vous le prenez? Mon cher, il y a longtemps « que 89 est passé.

« — Nous ne sommes pas en France, répondit « M. de Wildenstein, je ne peux pas accepter cette « querelle. Un duel avec ce juif, c'est chose impos-« sible; je suis odieux si je le tue, et ridicule si je « suis tué.

« — Alors, mon cher, reprit l'impitoyable Fran-« çais, on ne fait pas le don Juan, on brode de la « tapisserie avec sa tante la chanoinesse. Vous es-« sayez de séduire une femme, fort bien; vous réus-« sissez, tant mieux; mais le mari, qui n'est pas « encore satisfait, veut de plus recevoir un coup « d'épée, c'est son droit : autrement, votre conduite « est ridicule; vous n'êtes plus un conquérant, le « maître légitime de tout ce qu'il peut emporter le « fer à la main, vous êtes un larron vulgaire qu'on « poursuit devant les tribunaux. Ah ! si c'était moi « que Sophie eût choisi pour chevalier, et s'il ne « fallait pour lui plaire qu'un coup d'épée offert à « son mari!... »

« — Monsieur, interrompit le comte, votre auto-« rité est grande à Francfort en ce qui touche le « point d'honneur. Êtes-vous prêt à déclarer publi-« quement que ce duel est régulier?

« — Et nécessaire, ajouta le major; j'ai vu as-« sez de rencontres pour avoir les spadassins en « horreur; mais, en vérité, si on ne se bat pas avec « les maris, avec qui se battra-t-on?

« — Je n'ai plus d'objections, je serai demain « aux ordres de monsieur.

« — Ce n'est pas demain, monsieur le comte, « m'écriai-je, c'est de suite; vous oubliez que So-

« phie est dans votre maison; vous n'y pouvez « rentrer qu'après vous être défait d'un rival. Alors « seulement celle que vous protégez sera votre « conquête, pour parler comme monsieur.

« — Cela me paraît juste, dit le major, et, « ajouta-t-il avec un accent sardonique, si mon- « sieur le comte n'a pas quelque nouvelle objec- « tion...

« — Aucune, reprit vivement M. de Wildenstein; « si vous voulez bien me servir de témoin, major, « vous me jugerez bientôt tout autrement que vous « ne faites.

« — Avec votre permission, mon cher, dit l'é- « ternel railleur, je servirai de témoin au mari, ce « sera plus original. Monsieur n'a personne avec lui « que Bruno; Leporello ne me paraît pas très au « courant de ces sortes d'affaires. Pour vous, en « entrant dans les salons de jeu, rien ne vous sera « plus facile que d'en ramener deux amis.

« Le comte partit.

« — Allons, dit le major à Bruno qui pleurait « comme un enfant, ne jouons pas la comédie; « tout cela c'est l'affaire d'un quart d'heure; une « égratignure, une poignée de main, et Hélène au « vainqueur. Tenez, Henri, si vous aviez moins de « préjugés, nous souperions ce soir tous ensem-

« ble. Une fois l'honneur satisfait, que vous importe « une femme qui ne vous aime plus ? Laissez-la au « comte, il en sera bientôt plus embarrassé que vous.

« Ce ton léger, ce mépris affiché pour ma femme, innocente peut-être, je le voulais croire, tout cela me causait une émotion impossible à décrire; mais dans la position que venait de prendre le major, je me trouvais son obligé, il me fallut dévorer ce nouvel affront. Heureusement le comte ne se fit pas attendre ; le terrain choisi, les épées mesurées, nous fûmes en garde dans un moment.

« Si M. de Wildenstein avait hésité à se battre, c'était bien par la seule crainte du ridicule, car sur le terrain il était parfaitement maître de lui-même, et je vis bientôt que j'avais affaire à un ennemi redoutable. Plus exercé et plus fort que moi, le comte, avait un poignet de fer ; tandis qu'il s'échauffait, je sentais mon bras faiblir et ma main trembler. Un désespoir furieux entra dans mon cœur ; je tenais bien moins à défendre ma vie qu'à frapper celui qui m'enlevait Sophie ; au lieu de rompre, je me jetai sur M. de Wildenstein, comme un insensé. Au même instant, un frisson me traversa la chair, je chancelai ; il me sembla que je voyais tomber mon rival ; une voix cria : « il est mort, » et je m'évanouis. »

IV

« Quand je revins à moi, j'étais assis sur l'herbe, le dos appuyé contre un arbre, seul avec le major et Bruno. Le major, sans habit et les manches retroussées, me remuait les doigts pour hâter l'effet d'une saignée qu'il m'avait pratiquée lui-même ; Bruno, tremblant et en larmes, essuyait sur mes lèvres une écume sanglante.

« Allons, me dit le major, prenez dans votre « main ce briquet, tournez-le, afin que le sang coule « franchement. Bien. Que diable! quand on se bat « comme un lion, on ne s'évanouit pas comme une « femme. Ce ne sera rien; vous en êtes quitte à bon « marché. »

« Je regardai autour de moi, cherchant le comte et ses témoins.

« Ah! mon bon ami, dit le major, qui se mé- « prit sur ma pensée, il paraît que la saignée ne vous « apaise pas; vous cherchez Wildenstein ; on l'a « porté chez lui; calmez-vous, il a son affaire. Quelle

« boutonnière vous lui avez ouverte ! A-t-on jamais « vu s'enferrer de la sorte ! Et lui qui se croyait si « habile et qui se laisse toucher ainsi par un no- « vice ! Ma foi, j'en rirai bien.

« Ces paroles retentissaient comme des coups de feu dans ma cervelle ébranlée. Loin d'éprouver de la joie, loin de songer que l'honneur de Sophie était sauvé et le mien vengé, ce duel me faisait horreur, je prenais Sophie en haine; c'était elle qui, par sa coquetterie, m'avait perdu ; moi, grand Dieu ! un meurtrier !

« Mon cher Henri, dit le major en me bandant « le bras, je vous crois transportable, et le plus « tôt sera le mieux. »

« Un des témoins du comte m'avait trouvé une maison dans le voisinage; le major et Bruno m'y portèrent avec l'aide de quelques paysans ; on chercha un médecin qui sonda la plaie, y mit le premier appareil et dit qu'il reviendrait dans la nuit. Bruno changea de couleur et suivit le médecin. Quant à moi, que m'importait? Tant mieux, si la blessure était fatale. Dans ma situation, la mort valait mieux que la vie.

« Adieu, mon bon ami, dit le major en allu- « mant un cigare, je vois que ce soir je souperai « seul : l'excellent Leporello ne me paraît pas dans

« sa gaieté ordinaire, et vous avez besoin de son « aimable société. »

« En effet, le pauvre garçon était terrifié. D'après le dire du médecin, le poumon avait été touché, le cas était des plus graves ; mais j'étais jeune, et on guérissait qnelquefois. Bruno, qui se croyait le premier coupable de ce duel, s'arrachait les cheveux et me demandait grâce. Je le priai de se calmer ; je n'étais point de force à supporter une émotion, j'étouffais et en même temps je sentais dans tout mon être une agitation étrange ; vers le soir le délire me prit, j'oubliai au moins mes douleurs.

« Au bout de trois jours et de trois nuits, quand le transport et la fièvre eurent cédé à des saignées continuelles, il me fallut quelque temps pour reprendre mes idées. Cette chambre inconnue, Bruno au pied de mon lit, des visages nouveaux ! Peu à peu la mémoire me revint; mais j'étais si faible, que la première fois que Bruno m'offrit un verre d'eau, je me mis à pleurer. Le médecin avait défendu qu'on me fît parler, et il fallut plus d'une semaine avant que je fusse en état d'entendre ce que j'avais souffert et ce qui s'était passé.

« Ma première question fut pour M. de Wildenstein : il donnait encore quelques inquiétudes ;

mais d'un caractère plus ferme que le mien, il n'y avait eu chez lui ni abattement ni délire ; ce duel, c'était pour lui une partie perdue, rien de plus. Sa vie était l'enjeu, il avait sauvé une part de sa mise, tout était bien. Quand je parlai du comte, Bruno tressaillit : sans doute il craignait d'entendre le nom de Sophie ; mais ce nom, je n'y voulais plus songer, je ne le prononçai point. N'y plus songer, hélas ! faut-il avouer ma faiblesse ? Mon amour pour Sophie était plus fort que jamais ; ce que j'avais souffert pour elle me la rendait plus chère encore. Je la défendais contre moi-même, c'est moi que j'accusais d'imprudence et de folie. Sophie était innocente, j'en étais sûr ; sa légèreté n'avait rien de coupable ; c'est moi, moi seul, qui avais tous les torts, je ne demandais que le pardon et l'oubli.

« J'espérais toujours que Bruno me parlerait le premier ; mais, au milieu des remords que lui avait causés son indiscrétion, il avait juré au vin une haine éternelle, et, depuis qu'il ne buvait plus que de l'eau, il était muet. Enfin, n'y pouvant plus tenir :

« Et Sophie, murmurai-je, tu ne m'en dis « rien ?

« — Elle est là, me dit-il. Dès le premier jour, si

« nous n'avions pas eu la tête perdue tous les deux, « nous eussions compris qu'elle n'était pas coupable, « et qu'en suivant Rosalie elle n'avait pas senti ce « qu'elle faisait. Crois-tu que le major, qui est aussi « jaloux de Sophie que tu peux l'être, se serait fait « le complice de M. de Wildenstein? Si ma sœur a « refusé de te suivre, c'est par orgueil : elle en est « pétrie. Tu la blessais dans son amour-propre, elle « s'est cabrée ; mais à peine entrée chez le comte, « et avant de rien savoir de ton duel, elle est partie « pour te retrouver, elle t'a cherché par toute la « ville, comme une folle en délire. C'est elle qui t'a « soigné ; cette femme blanche que tu appelais et « que tu repoussais sans cesse, c'était elle. Pauvre « fille, elle a bien pleuré !

« — Et pourquoi, m'écriai-je, pourquoi n'est-elle pas ici?

« — Pourquoi? répondit Bruno ; parce que le « médecin ne veut pas qu'on t'agite. Si tu étais un « homme comme un autre, comme moi, par « exemple, quand je suis à jeun, tout serait fini « depuis longtemps; mais au premier mot tu t'em- « portes, tu pleures et tu perds la tête.

« — Qu'elle entre, Bruno, je veux qu'elle entre!

« — Bon, te voilà parti. Oui, elle entrera, si tu « me promets de ne pas parler ; elle s'assoira au

« pied de ton lit, elle te gardera; mais tais-toi,
« sous peine de mort.

« — Va donc, ! va donc! lui dis-je, tu me fais
« mourir. »

« Un instant après, Sophie entra sur la pointe du pied ; je me levai sur un bras malgré ma faiblesse, et lui tendis la main en pleurant. Elle m'embrassa sur le front. « Pauvre insensé, dit-elle, « que vous m'avez fait souffrir ! » puis elle prit un ouvrage et se mit à travailler en silence. Je la contemplais avec tristesse et passion ; c'était mon bien, je l'avais reconquise au prix de mon sang ; mais son cœur m'était-il revenu? Pour elle, singulière femme, elle me regardait avec je ne sais quel air de joie sauvage. On eût dit que ce duel lui eût fait plaisir et qu'elle se sentit heureuse d'être aimée jusque-là.

« Quant à Bruno, relevé d'un métier pour lequel il n'était pas fait, la joie de me voir sauvé et la rencontre du major suffirent à lui faire oublier son serment ; le soir même on le rapporta ivre-mort.

« Ma convalescence fut longue, mais l'affection et les soins de Sophie ne me manquèrent pas d'un instant. Adroite comme une fée, c'était elle qui me pansait, elle qui réglait toutes mes journées. Cette autorité qu'elle exerçait sur moi la rendait

heureuse ; elle était faite pour commander. Ordonner mes repas, mon sommeil, mes promenades dans le jardin, où je marchais lentement, appuyé sur son bras, c'était son plaisir ; elle aimait à recevoir les visites de mes camarades, à écouter le récit du combat, à parler des dangers que j'avais courus. Loin de fuir un sujet qui, ce me semble, lui devait être pénible, elle y revenait sans cesse ; je voyais ses yeux briller, son teint s'animer, elle était charmante, et ces jours de douleurs furent peut-être les plus doux de ma vie. Se sentir renaître, et par les soins d'une femme qu'on aime, ne songer aux maux d'hier que pour mieux goûter les joies d'aujourd'hui, c'est le bonheur parfait pour ceux qui ont souffert.

« Le moment vint de rentrer au théâtre. En homme prudent, le directeur avait choisi une pièce qui nous réunit tous les trois : c'était *le Brasseur de Preston*. Bruno ouvrit la scène par sa gaieté et fut accueilli par des bravos universels. Au contraire, quand je parus on siffla dans quelques loges. Le comte avait des amis qui ne lui pardonnaient pas de s'être battu avec moi, qui me pardonnaient moins encore ce qu'ils nommaient mon audace et mon insolence. Ces sifflets furent étouffés par trois salves d'applaudissements. Nous étions

en 1847 ; il y avait dans l'air un souffle de révolution, et il n'aurait tenu qu'à moi de me croire un héros, à cause du rôle tout personnel que j'avais joué dans une affaire qui sera l'éternelle leçon de ma vie. Le hasard seul, ou plutôt le ciel, que j'en remercie, m'avait empêché d'être un assassin !

« Quand Sophie entra, ce fut le tour des loges d'applaudir, ce fut le tour du public de siffler. La salle s'animait, on échangeait des injures et des provocations. Sophie était pâle, les lèvres serrées, les yeux fixes ; tout inquiet de sa douleur, je m'approchai d'elle et je lui baisai la main avec respect. Vous savez ce qu'est le public ; dans cette masse que la passion agite, une émotion chasse aisément l'émotion contraire ; on applaudit avec fureur, et cette fois de partout. La pièce avait commencé par une émeute, elle finit à merveille, grâce à ce que le directeur nommait ma présence d'esprit.

« Avec cette soirée s'évanouirent mes dernières illusions. Sophie rentra furieuse de l'affront qu'elle avait reçu, et dont, suivant elle, j'étais seul coupable. Son orgueil blessé la rendit intraitable, et, comme la faveur du public commençait à lui manquer, elle prit Francfort en dégoût, et n'eut plus qu'une idée : s'éloigner de la ville et de moi.

« Quitter Francfort je le désirais aussi ; le scandale de mon duel, des bruits fâcheux, des calomnies intéressées répandues par l'envie, accueillies par la malignité, tout me poussait à quitter le pays et le théâtre que j'avais tant aimé ; je parlai au directeur de rompre mon engagement, il s'y prêta volontiers. Il avait pour moi une véritable affection ; en outre il voyait bien que depuis ma blessure ma voix se fatiguait aisément ; je n'étais plus ce premier sujet brillant et infatigable qui attirait la foule. Nous quitter à l'amiable était dans l'intérêt de tous les deux.

« Si tu m'en crois, me dit cet excellent homme,
« tu iras en Italie. J'ai au Conservatoire de Naples
« un vieil ami qui, si je l'en prie, t'aura aisément
« une place de second ténor à San-Carlo. Là, mon
« ami, sous ce ciel si doux, ta voix se remettra ; en
« même temps tu apprendras à chanter. Comme
« les jeunes gens, tu crois tout savoir ; la vérité est
« que tu ne sais rien. Respirer, poser sa voix, la
« ménager, en rester maître, exprimer tous les
« sentiments par les nuances du son, et au lieu de
« crier à pleine poitrine, faire de son gosier un
« instrument, c'est l'art suprême, on ne le connaît
« qu'en Italie ; seulement, garde de notre bonne
« Allemagne l'honnête habitude de chanter pour

« faire valoir la musique du maître, n'écrase pas « la scène et le public de tes fioritures et de ta per- « sonne. Enfin, permets-moi un dernier conseil, « qui n'est pas le moins sérieux; tu as besoin de « repos, tu as besoin de garder ta voix pour faire « une fortune honorable; par ces deux raisons, « va seul en Italie. Tu m'entends, pas un mot de « plus. Va seul en Italie. »

« Un mois plus tard, une lettre de Naples m'offrait l'engagement promis. Je le portai à Sophie, qui approuva mon projet; mais quand je lui parlai de m'accompagner comme d'une chose toute naturelle et qui ne souffrait point de discussion, elle refusa nettement.

« Je ne veux pas retourner à l'école, me dit-elle, « je n'irai pas dans un pays dont je ne connais ni la « langue, ni les mœurs; je reste en Allemagne; je « trouverai des rôles ailleurs qu'à Francfort, et je « vivrai sans être une charge pour vous.

« — Avouez, lui dis-je, que ce n'est pas là le fond de votre pensée; ce que vous voulez, c'est l'indépendance; votre seul désir, c'est de vous délivrer de moi et d'être maîtresse de vos actions.

« — Ne me faites pas parler, s'écria-t-elle, en « frappant du pied, ne me faites pas dire ce que « vous regretteriez d'entendre, et peut-être ce que

« je regretterais d'avoir dit. Oui, je sens que la vie « commune m'est insupportable ; vous-même, si « vous étiez franc, vous en avoueriez autant de « votre côté. Depuis ce duel ridicule, vous n'êtes « plus le même ; chaque jour accroît votre jalousie, « votre défiance et votre éloignement. Je n'étais « qu'une enfant quand vous m'avez épousée, je ne « connaissais de vous que votre amour, je ne me « connaissais pas moi-même ; nous avons changé « tous les deux. A vivre comme nous faisons, nous « serons séparés avant un an, et peut-être avec une « haine mutuelle. L'absence vaut mieux pour tous « deux, quant à moi je suis résolue à ne pas vous « suivre en Italie. »

« Il n'y avait que trop de vérité dans ses paroles ; non, je n'étais plus le même depuis le jour où le soupçon était entré dans mon cœur. Ni les paroles de Bruno, ni les protestations de Rosalie, ni les plaisanteries du major n'avaient pu me rendre la confiance perdue. J'avais appris que Sophie ne m'aimait plus et qu'elle en pouvait aimer un autre. Me guérir de ma jalousie eût été chose facile, je ne demandais qu'à croire et à espérer. Un peu d'abandon, un peu d'amour, aurait effacé le sillon du passé et guéri une plaie toujours saignante ; mais je ne trouvais chez ma femme que plaintes, aigreur,

exigences; mon mal grandissait tous les jours. Je baissai la tête et je sortis. Je savais la volonté de Sophie plus ferme que la mienne, et peut-être au fond de l'âme étais-je las d'un supplice de tous les moments.

« Quand je parlai à Bruno de cette séparation :

« Tu n'y penses pas, me dit-il ; vraiment, vous « autres hommes raisonnables, vous êtes plus « insensés que nous, vous ne voyez pas ce qui vous « crève les yeux. Tu laisses seule une jeune femme « qui aime le plaisir et qui s'ennuie, et tu t'ima- « gines qu'elle ne se perdra pas ! Mais c'est toi qui « la pousses à l'abîme, toi qui devrais la sauver.

« — Va donc lui parler, m'écriai-je; qu'elle dise « un mot, je l'emmène; qu'elle dise un mot je « reste avec elle. Peu m'importe la fortune, le suc- « cès, la vie ; un seul mot, mon ami ; moins en- « core, qu'elle me tende la main, c'est assez.

« — Querelles d'amoureux, querelles d'ivrogne, « dit gaiement Bruno, cela s'arrange le lendemain. « Je vais te ramener ma sœur; mais ménage ces « scènes-là, elles usent l'amour. »

« Ce ne fut qu'au bout d'une heure que rentra Bruno, rouge de colère, et faisant de vains efforts pour se contraindre.

« Pars, me dit-il, pars; c'est toi qui as raison

« comme toujours ; c'est moi qui suis un fou. Ah !
« les femmes ! les femmes ! qui les connaît ? La
« mère qui a élevé sa fille ne sait pas elle-même
« quel serpent elle a couvé. Pars, mon ami ; toi,
« tu es un brave cœur ; mais elle ! On parle de la
« faiblesse des femmes, rien n'est robuste comme
« leur égoïsme. C'est par là qu'elles nous lassent
« et qu'elles nous domptent.

« — Je veux savoir ce qu'elle a dit ; parle ! sa
« cruauté même me donnera le courage dont j'ai
« besoin.

« Ce fut en vain que j'interrogeai Bruno ; il refusa obstinément de me répondre : « Pars, répétait-
« il, elle n'est pas digne de toi. Ne te trouble pas ;
« devant le monde elle peut lever la tête, le monde
« n'a rien à lui reprocher ; mais son cœur est en-
« durci, mais la vanité, la coquetterie, la paresse,
« ont envahi son âme : il n'y a plus de place ni
« pour l'amour ni pour l'honneur. Et dire que
« c'est mon insouciance et ma lâcheté qui ont
« perdu cette enfant ! Que je suis coupable ! Quelle
« faute j'ai faite en autorisant cette union maudite !

« — Je partirai seul, dis-je à Bruno ; je vois qu'il
« le faut, ton silence même ne me le fait que trop
« sentir ; mais s'il ne m'est pas permis d'être l'ap-
« pui et le protecteur de Sophie, si je ne puis plus

« remplir auprès de ma femme ce premier, ce plus « doux de tous les devoirs, toi, tu peux être le tu- « teur et le gardien de ta sœur; promets-moi de ne « la point quitter, promets-moi de veiller sur elle, « et, si le moindre danger la menace, préviens-moi « aussitôt. Tu me comprends, je veux toute la vérité; « et surtout, si un jour Sophie a besoin de moi, si « jamais son cœur se souvient, un mot de toi, Bruno, « rien ne m'arrêtera. J'accours, je reviens avec vous; « nous recommençons nos belles soirées d'autrefois; « je retrouverai Rosine, et tu seras encore notre bon « ami Figaro.

« — Suivre ma sœur, c'est chose facile, me ré- « pondit-il; le directeur ne veut plus me garder « depuis que tu pars. Il prétend que ma voix est « usée; tous ces directeurs sont des ingrats. Veiller « sur Sophie, je te le promets, quoique tu connaisses « son caractère; te rappeler, espère-le, je ne veux « pas t'ôter le courage dont tu as besoin. Qui sait « ce que veulent les femmes? Présent, elle te re- « pousse; absent, elle te regrettera peut-être; alors « du moins elle saura ce que tu vaux. »

« Mon engagement m'obligeait d'être à Naples à une époque assez rapprochée; il fallait partir; je retardai jusqu'à la dernière heure, espérant que Sophie se laisserait toucher par le chagrin qu'elle

pouvait lire dans mes yeux ; mais, après notre explication, elle avait repris son calme et sa froideur ordinaires; elle me soumit un engagement qu'on lui offrait à Dresde, et dans lequel elle avait fait comprendre Bruno comme second violon; elle m'aida dans mes préparatifs de voyage, et, quand je montai en voiture, elle me serra la main comme à un ami, et se laissa embrasser sans verser une larme. Il n'en fut pas de même de Bruno, qui étouffait d'indignation et de douleur : il ne put se résoudre à me quitter qu'à la première poste ; encore fut-ce moi qui l'obligeai de descendre ; sur un mot, il m'eût suivi jusqu'à Naples.

V

« Pour les gens qui ont le cœur libre et l'esprit léger, les voyages sont sans doute une agréable distraction. Quand on s'ennuie de son bonheur, c'est un moyen de multiplier les émotions et de mieux sentir la vie; mais pour un malheureux qui emporte avec lui le chagrin et la solitude, rien n'est plus triste que ce passage perpétuel de lieux et

d'hommes qui lui sont étrangers. Je voyageais comme dans un rêve; souvent il me semblait qu'au détour du chemin j'allais retrouver ma maison de Francfort et Sophie. Rien ne fatigue comme le désir toujours trompé; aussi fut-ce un soulagement pour moi que d'arriver à Naples et de me mettre à l'étude. En travaillant, du moins on oublie.

« Mon premier soin fut de changer de nom; je n'avais aucun intérêt à garder le mien, qui n'était connu qu'à Francfort, je n'avais que trop de raisons pour le faire oublier. Je m'appelai Ottavio; c'était un nom qui m'avait déjà réussi au théâtre, et je ne ressemblais que trop à cette autre victime d'un amour sincère et mal récompensé. Il fallut ensuite me mettre au chant italien. Le professeur à qui j'étais adressé, et qui avait gardé les vieilles traditions, m'initia à tous les secrets de l'école; mais si j'appris beaucoup avec lui, cependant je ne renonçai pas tout à fait aux habitudes de mon pays. Il me semblait que dans notre façon de chanter il y avait une franchise, un accent qui manquait à l'Italie: moins d'art et plus de vérité; je tempérai une méthode par l'autre, et je fus assez heureux pour que le public me donnât raison. Ma voix avait repris de la fraîcheur et de la force, en même temps je l'avais

assouplie et modérée; et puis, faut-il le dire, l'art profite des souffrances de l'artiste; je sentais maintenant et je savais rendre la passion que l'auteur avait mise dans mon rôle; j'étais le personnage qu'il avait voulu. Quand, par exemple, je chantais du Bellini, j'oubliais que j'étais en scène, tant la langueur de cette musique répondait à la tristesse de mon âme; mais, chose bizarre et que je ne puis expliquer, les rôles bouffes avaient pour moi un attrait caché : cette gaieté violente me tirait de moi-même, je trouvais je ne sais quel plaisir à railler la passion qui me rongeait.

« Pendant deux années je jouai sur les principaux théâtres d'Italie; au carnaval de 1855 je parus à la *Fenice* de Venise comme *primo tenore assoluto;* c'est là que le théâtre impérial et royal de Vienne me fit des propositions splendides : un engagement de plusieurs années, 15000 florins d'appointements, de longs congés. J'allais revoir ma chère Allemagne, y rentrer dans des conditions nouvelles, qui pouvaient changer ma vie et me rendre le bonheur; je repris toutes mes illusions,

« Dans les premiers mois de mon arrivée à Naples, je m'étais souvent reproché la faiblesse qui m'avait fait quitter Sophie. J'avais beau me répéter

qu'un ordre de ma part eût été méprisé, et que la violence eût été ridicule, il me semblait que je n'avais pas été aussi loin que je l'aurais dû. J'écrivis plusieurs fois à Sophie pour l'engager à venir près de moi, en lui apprenant mes succès ; toutes ces prières furent inutiles; alors, et comme de loin, dans une lettre, on a plus de courage, j'ordonnai : je ne reçus qu'une réponse dédaigneuse dans laquelle on rompait avec moi. On cherchait un moyen de se délivrer de l'importunité de mes reproches, on l'avait trouvé. Bruno seul m'écrivit désormais. Toutes ses lettres se ressemblaient; c'était toujours le conseil de rester en Italie, de ne pas songer au retour de Sophie; pas d'autres nouvelles que celles des théâtres où elle jouait avec une faveur médiocre. Quant à lui, l'irrégularité de sa conduite le faisait chasser de partout: mais c'était toujours la sottise des directeurs qu'il accusait de ses mécomptes, sinon en certains moments, où il maudissait sa fatale ivrognerie, et, chose étrange, m'en demandait pardon. Le dernier billet que je reçus de lui, au moment de partir pour Vienne, m'annonçait que Sophie était à Francfort; on me promettait de m'écrire aussitôt qu'elle aurait trouvé quelque engagement pour le nord de l'Allemagne. « Mais, disait toujours Bruno en finissant,

« ne reviens pas; songe à ton avenir; il n'y aurait
« ici pour toi que des ennuis. »

« Ces lettres si froides, si peu faites pour donner du courage, auraient ouvert les yeux d'un homme raisonnable; mais j'étais aveugle, je voulais espérer contre toute espérance. Dans mon isolement, tout entier au souvenir du passé, mon amour pour Sophie avait pris une ardeur nouvelle; encore une fois je ne cherchais qu'à m'abuser. La passion me consumait; je ne voyais partout que des gens qui s'aimaient; un geste, un sourire, un serrement de main que je saisissais au hasard, me rendaient furieux; il me semblait qu'on me prenait une part de mon bonheur. Moi aussi je voulais aimer; moi aussi je voulais montrer avec orgueil la femme à qui j'avais donné mon cœur et mon nom. Dans cette idée fixe, j'en vins à trouver une consolation dans les lettres de Bruno. Dès qu'elles arrivaient, je les lisais et relisais avec anxiété, j'en pesais chaque mot. Que Sophie fût toujours la même, je n'en pouvais douter; mais enfin je ne voyais rien qui accusât sa conduite, rien qui la rendît indigne de mon affection. Bruno ne l'accusait pas, et Bruno m'aurait dit toute la vérité; il me l'avait promis, il me l'avait juré. Pourquoi donc me condamner à cette cruelle séparation? pourquoi ne pas retourner auprès de

Sophie? Elle est légère et coquette, me disais-je, mais maintenant je suis assez riche pour l'entourer de ces plaisirs qui font sa vie. Si elle ne peut m'aimer comme je l'aime, si elle est froide et indifférente par la faute de sa nature et de son éducation, à force de tendresse je romprai cette glace, ou du moins je la rendraisi heureuse qu'elle me permettra de l'aimer.

« Une fois que cette pensée fut entrée dans ma tête, je ne songeai plus qu'à voler à Francfort pour y surprendre Sophie et tomber à ses genoux. L'obligation de passer à Vienne me parut insupportable; je trouvai les chemins de fer d'une longueur désolante. Arrivé dans ma ville natale, j'en voulais au *droschi* qui ne marchait pas aussi vite que mes désirs. Enfin j'allais être auprès d'elle, et ce n'était plus Henri qui rentrait, Henri trop fameux par l'éclat de sa conduite et par son importune jalousie : c'était le ténor Ottavio, un chanteur de renom, qui apportait avec lui l'éclat et la fortune; c'était surtout un mari passionné, un jaloux repentant, un homme dont l'âme s'ouvrait à une tendresse ineffable. Comme ma mère, maintenant, je trouvais mon bonheur dans mon seul amour, je ne demandais à Sophie que d'accepter mes soins et mon dévouement.

« Je courus à la maison que Bruno m'avait indiquée pour l'adresse de ses lettres ; je sonnai, je fus obligé de me retenir au mur, tant mon cœur battait ; une servante parut ; j'avais espéré que ce serait Bruno. « Madame Birken ? » demandai-je ; ce nom était inconnu ; je crus que j'allais m'évanouir.

« Mais Bruno demeure ici, et avec sa sœur ?

« — Oui, monsieur. »

« Je respirai ; Sophie avait sans doute repris son nom de fille par une délicatesse facile à comprendre.

« Menez-moi vers eux tout de suite. »

« Depuis une semaine ils étaient à Wiesbade et n'avaient point parlé de retour.

« Il y avait encore un départ, je pouvais être à Wiesbade le soir même, mais il me restait deux mortelles heures à passer dans la ville. Je courus chez le vieux Moïse ; là aussi j'avais un devoir à remplir : je voulais affranchir l'héritage de ma mère et remplir le vœu que toute sa vie la pauvre femme avait formé inutilement. Moïse était à son comptoir, tel que je le connaissais depuis vingt ans, avec sa figure d'oiseau de proie, ses lunettes et ses rides. L'avarice l'avait conservé en le momifiant. Le changement de mon teint, ma barbe, que je

portais à l'italienne, l'empêchaient de me reconnaître, un moment je m'amusai de son erreur.

« Mon fils, me dit-il, quand je me fus nommé, « tu viens un peu tard, le terme est passé; nous « avons mis quelques affiches, on me doit gros « sur cette maison; depuis trop longtemps je me « ruine par mon obligeance, et une petite adjudi- « cation...

« — Moïse, lui dis-je, il est inutile de recom- « mencer une histoire que je connais de longue « date. Combien vous doit-on en capital et en in- « térêts? Je viens pour en finir.

« — En capital, dit-il d'un air effrayé, en reti- « rant ses lunettes pour me regarder de plus près, « six mille florins que j'ai gagnés à la sueur de « mon front en toute ma vie, les as-tu trouvés en « un an dans ton gosier?

« — Faites votre note, lui dis-je; voici un man- « dat de la maison Sina sur la maison Bethmann, « et si cela vous convient...

« — C'est de l'or en barre, mon fils, dit-il en « tâtant le papier avec amour, et si tu en as quel- « que autre à escompter, car il y a encore six jours.., « Ah! que ta pauvre mère eût été heureuse!

« — Assez, Moïse, je ne vous demande qu'une « quittance. »

« Il me fallut l'attendre plus d'une heure ; on eût dit que pour l'usurier se rembourser de son gage c'était le perdre, il refit vingt fois le compte avant de me rendre mes titres. Cette quittance, je voulais la porter dans cette chambre chérie, la déposer près de ce portrait que depuis si longtemps je n'avais vu ; pardonne-moi, ma mère, une autre passion plus violente entraînait mes pas : on m'appelait à Wiesbade...

« Il y avait grande réunion à la maison de conversation, j'appris à l'hôtel que Sophie y était allée avec son frère. Je courus aux salons comme on court à un premier rendez-vous ; j'entrai dans la salle de bal, la cherchant avec des yeux avides; j'avançais de place en place, croyant toujours que dans une de ces jeunes femmes élégantes j'allais retrouver Sophie : elle n'était pas là. Je passai dans un des salons de jeu, et là, en face de moi, assise à la table verte, je l'aperçus plus jeune et plus charmante que jamais. A sa gauche était une figure fatale, le major, tout occupé à pointer sur une carte les sorties de la rouge et de la noire. Sa présence me glaça : la joie a sa pudeur, je me sentis incapable de brusquer une reconnaissance en face de cet homme et de son ironie. Je restai immobile, les yeux attachés sur Sophie : plusieurs fois elle leva

la tête, mais sans regarder personne, ou du moins sans que ma présence la frappât : le jeu l'absorbait.

« Il y avait trop longtemps que j'étais dans cette situation gênante, l'impatience l'emportait, quand je sentis qu'on me prenait le bras ; une voix émue me disait : « Sortons. » C'était Bruno qui me tirait hors du salon, et qui n'ouvrit la bouche que dans le jardin, loin des promeneurs.

« Henri, s'écria-t-il, que viens-tu faire ? je ne « t'ai point écrit de revenir.

« — Non, mon cher Bruno, mais tu ne m'as pas « écrit non plus cette lettre fatale qui devait m'ôter « tout espoir. Deux ans d'épreuves, c'est assez ; je « connais maintenant Sophie, je la prends avec tous « ses défauts. Tu vois, ajoutai-je, tu vois le plus heu« reux des hommes. Désormais Sophie n'aura plus « rien à désirer, tous ses caprices seront satisfaits. « Grâce à mon travail, je suis riche pour deux, pour « trois même, car il y aura toujours une place à « mon foyer pour toi, mon frère, mon ami. Main« tenant, rentre au salon ; imagine un prétexte « pour amener ici ma bien-aimée. Va, cours, vole, « il me tarde de la serrer sur mon cœur. »

« Si la nuit eût été moins noire, j'aurais lu sans doute sur la figure de Bruno la terrible révolu-

tion qui se passait en lui ; je me mépris à son silence.

« Tu ne vas pas la chercher? lui dis-je; tu « trouves qu'il vaut mieux que j'y aille moi-« même? tu as raison; tant pis pour ceux que « mon amour scandalise; c'est ma femme, il y a « deux ans que je la pleure et que je l'appelle, je « l'embrasserai devant tous.

« — Arrête, me dit Bruno en me retenant d'une « main tremblante ; ne rentre pas dans ce salon, « tu ne peux pas lui parler en ce moment. Laisse-« moi la prévenir... demain, plus tard... Non, s'é-« cria-t-il en fondant en larmes, ni demain, ni « plus tard ; Sophie n'est plus digne de toi, nous « t'avons tous trompé.

« — Bruno, m'écriai-je, comme un homme qui « ne veut pas voir une vérité qui l'effraye, ce que « vous dites là est insensé. Vous avez été mon « ami d'enfance, mon camarade de théâtre, mon « frère; vous m'avez dit que vous seriez le gardien « de votre sœur, vous m'avez répondu de son hon-« neur; il est impossible, mon cher Bruno, que tu « aies manqué à ces saintes promesses, et que de-« puis deux ans tu m'aies menti.

« — Oui, murmura-t-il, je t'ai menti, j'ai été « un lâche et un infâme; oui, j'ai été le témoin et le

« complice du déshonneur de Sophie. Écrase-moi « de ton mépris, tu auras raison. Oui, chassé de « partout par mon ivrognerie, je suis devenu un « mendiant sans cœur, j'ai accepté le pain d'infa- « mie qu'on me jette comme à un chien. Pourquoi « reviens-tu, Henri? J'espérais mourir sans avoir « à rougir devant toi. »

« Trompé, trahi par tout ce que j'aimais, toutes mes espérances renversées, mon honneur flétri, mon bonheur à jamais perdu, j'épuisai en un instant toutes les amertumes et toutes les douleurs de la vie.

« Rentrons, dis-je à Bruno, je veux la voir en- « core, non pas lui parler; calme-toi, je veux con- « templer cette figure perfide, pour effacer à ja- « mais l'image adorée qui est dans mon âme.

« — N'entre pas, je t'en supplie, s'écria Bruno; « je te connais, Henri; tu ne resteras pas maître « de toi-même; ne recommence pas la scène de « Hombourg!

« — Il est donc là, le misérable! » et, sans écouter Bruno, je courus à la salle de jeu.

« La foule était grande autour du tapis vert, je pus examiner Sophie sans être vu. Elle était où je l'avais laissée, entre une vieille joueuse et le major, tous deux absorbés dans leurs calculs. Le major

ne pouvait pas être l'amant de Sophie, elle l'avait trop bien connu et trop longtemps dédaigné. J'espérais, telle était ma folie, que tout ce qu'on venait de m'apprendre était une chimère, quand tout à coup je vis Sophie, pour doubler son jeu, prendre l'argent du major ; il lui serra la main tendrement, elle lui répondit par un sourire qui me traversa le cœur.

« Un voile me passa sur les yeux, mes genoux plièrent; je pris le bras de Bruno.

« Sortons, disait-il, sortons.

« — Non. »

« Je la regardais, elle suivait les cartes que tirait le banquier ; chaque fois qu'elle gagnait, ses yeux brillaient d'une flamme étrange, elle se penchait vers le major avec une joie et un abandon qui me glaçaient. Pour moi, qui lui avais offert le labeur d'une vie honnête, elle n'avait eu que des caprices; elle était l'esclave heureuse et résignée du maître qui lui faisait partager sa passion.

« Moi aussi, je veux jouer, dis-je à Bruno, et jouer contre elle; mets ces vingt francs sur le tapis. »

« Il les jeta sur la noire, ce fut la rouge qui sortit. Sophie ramassait l'or en tressaillant de plaisir, le major la caressait du regard. « Double le jeu, » dis-je à Bruno.

« Il doubla : deux fois, trois fois, je perdis.

« Mets ces cent florins.

« — Henri, tu vas t'emporter ; sortons, » mur-« murait-il ; je le forçai de rester.

« *Rouge perd*, *la couleur gagne*, » annonça le banquier.

« Laisse cet argent, dis-je à Bruno.

« La noire sortit une seconde, une troisième, une quatrième fois.

« Voulez-vous de l'or? demanda le banquier.

« — Prends de l'or, accumule-le devant ses yeux.

« — Faites votre jeu, » disait le banquier aux « joueurs que ma fortune rendait indécis.

« Sophie et le major se consultèrent ; il compta sa carte : « La noire est bonne, » disait Sophie ; je la vis prendre tout l'argent de son voisin et le passer de mon côté. Je pris un râteau de joueur, je mis tout cet or sur la rouge, devant elle. La rouge sortit.

« Mon ami, de l'argent, je veux de l'argent, » « dit Sophie en se tournant avec vivacité vers le « major.

« Mais celui-ci haussa les épaules.

« C'est fini pour aujourd'hui, ma belle. »

« Et il déchira sa carte avec une colère mal déguisée. Alors, à la vue de Bruno qui avait peine à se charger de ces rouleaux qu'on lui jetait de tous côtés :

« Bruno, demanda-t-elle, à qui cet or? je le « veux !

« — Prends-le donc ! m'écriai-je en le poussant « vers elle avec le râteau que je tenais à la main. « Celui-là, du moins, tu ne le payeras pas de ton « infamie ! »

« Le ton de ma voix, la force de l'injure, ces pièces qui tombaient à terre, interrompirent le jeu ; Sophie, qui s'était levée furieuse, me reconnut et cacha sa tête dans ses mains.

« — Ne faites pas attention, messieurs, dit le « major avec un sourire dédaigneux, c'est le mari. « Monsieur Birken, continua-t-il, je demeure à « l'Aigle, tout prêt à vous donner des explications « et une leçon dont vous avez besoin. Viens, ajouta- « t-il en parlant à Sophie, finissons une scène ridi- « cule, sois sûre qu'à mon bras, personne (et il me « regarda), personne n'osera t'insulter. »

« Il traversa fièrement le salon, la tête haute, accueilli par des poignées de main et des offres de service, tandis que Sophie le suivait, son voile baissé, et comme accablée par son déshonneur.

« Pour moi, j'étais tombé sur une chaise, et, quoique je me sentisse sous le feu des regards malins et méprisants qui m'entouraient, je n'avais pas la force de me lever ; il me fallut le secours de Bruno pour gagner l'hôtel. Là, je me jetai sur un lit, évanoui ou endormi, je n'en sais rien. Quand je revins à moi, la nuit était avancée, et j'aperçus Bruno qui me regardait avec inquiétude.

« Je vous remercie, lui dis-je, de m'avoir con-
« duit jusqu'ici ; c'est le dernier service que pouvait
« me rendre un ancien compagnon. Adieu, main-
« tenant, et que désormais tout soit fini entre
« nous.

« — Tu as raison, Henri, me dit-il en sortant,
« et cependant, si tu savais combien je t'aime !
« Que ne suis-je mort au premier verre de ce
« poison fatal qui m'a fait perdre la raison, le cou-
« rage et l'honneur ! je n'aurais pas mérité ton
« mépris. »

« Au point du jour, le directeur de la police entra dans ma chambre avec une politesse affectée ; il me reprocha le scandale dont je m'étais rendu coupable. « Nous sommes très-indulgents
« pour les joueurs malheureux, me dit-il ; mais
« un joueur qui gagne et qui fait du bruit est
« inexcusable. Il n'est pas permis de troubler par

« des querelles particulières un endroit aussi res-
« pectable que le salon de jeu. Où en serait Wies-
« bade, si tous les Ménélas y poursuivaient tous
« les Pâris ? »

« Sa conclusion était que j'avais mérité une punition sévère, mais que, par une indulgence excessive, il se contenterait de me conduire lui-même au chemin de fer, pour que j'eusse à vider le duché de Nassau. J'obéis sans discussion ; je n'entendais pas disputer sa conquête au major, elle était bien à lui; je ne laissais rien derrière moi à Wiesbade, et il me tardait de quitter cet enfer.

« Sur les marches de l'escalier, je trouvai Bruno qui avait passé là le reste de la nuit.

« Henri, me dit-il, peut-être ne nous reverrons-
« nous jamais, tu n'entendras plus parler ni de
« moi ni d'elle; mais au nom de notre vieille
« amitié, au nom de ta mère, pardonne-moi : je ne
« puis vivre avec la pensée que tu ne m'aimes
« plus. »

« Je lui tendis la main, il la prit en fondant en larmes.

« Oui, oui, dit-il, tu m'aimes toujours, et
« malgré son ingratitude, elle aussi peut-être, tu
« l'aimes encore plus que tu ne penses.

« — Assez, lui dis-je, pas un mot sur ce sujet ;

« silence, un éternel silence. Tout est mort pour
« moi, elle et son nom. Ah! Bruno, que sont de-
« venus nos beaux jours? »

« Et je tombai dans ses bras en pleurant.

VI

« Il y a dans le désespoir je ne sais quelle âcre jouissance, et pour une nature comme la mienne il est plus facile d'accepter le malheur que d'en supporter la crainte. Après avoir souffert deux années d'inquiétude, je me trouvais plus calme maintenant que je n'avais plus rien à attendre de l'avenir, rien à aimer sur la terre. Cette fois le coup avait porté, je me croyais guéri de ma faiblesse. La joueuse de Wiesbade ne m'inspirait que de l'horreur. Je repris la route de Vienne avec une morne résignation; je ne revis même pas cette maison de Francfort qui me gardait les seuls souvenirs qui ne me fussent point odieux; je ne voulais pas de consolation et je craignais de m'attendrir. Désormais l'art était tout pour moi, je m'y livrai avec passion. Fidèle à la devise que m'avait laissée ma mère,

j'entendais lutter comme un homme, malgré la blessure que j'avais reçue Entouré d'excellents camarades, j'essayai même de liaisons nouvelles, bientôt j'y renoncai. Pour que l'amitié unisse deux âmes, il faut un fonds commun d'idées et de souvenirs; mais moi, ma vie s'était arrêtée à Hombourg, mon cœur s'était fermé sur les fortes impressions de ma jeunesse, personne à Vienne ne pouvait me comprendre; j'en revins à la solitude. Au commencement, c'est une amie sévère, mais elle ne fatigue jamais et devient douce avec le temps.

« C'est ainsi que je passai cinq années sans nouvelles de Sophie, tantôt essayant de reprendre à la vie, tantôt en proie à des crises violentes, quelquefois, si las de l'existence que la mort m'eût paru un bienfait. Le travail seul, un travail opiniâtre, m'a permis de résister à ces assauts de la douleur, en endormant mes peines et quelquefois en m'apportant un soulagement véritable. Ma réputation a grandi. On me considère à Vienne, il ne se donne pas de concert à la Cour sans que j'y sois appelé. L'empereur m'a témoigné sa bienveillance; l'impératrice, avec une grâce parfaite, m'a souvent remercié du plaisir que je lui avais causé; Saphir même, le critique impitoyable, a été

quelquefois indulgent pour moi. Rien ne manque à mon succès ; mais qu'est-ce que le succès quand on est seul pour en jouir ? Ce qui est beau, c'est de réussir dans sa ville natale, devant ceux qui vous ont connu tout enfant, sous les regards d'une mère heureuse de son ouvrage, à côté de ces premiers amis qui prennent pour eux la meilleure part de notre triomphe ; tout le reste est vanité ! Sans doute je suis ému quand ma voix trouve un écho chez le spectateur, je suis ému quand les bravos me rappellent sur le théâtre ; mais le rideau baissé, je rentre dans ma maison déserte et je n'en sens que plus cruellement la tristesse et l'ennui.

« Plus d'une fois on m'a offert un engagement pour Londres ou Paris : c'est la couronne d'un artiste ; j'ai toujours refusé. L'Allemagne a pour moi un charme secret ; c'est le seul lien qui me rattache à un passé qui m'est cher. De tout ce que j'ai aimé dans ma jeunesse, il ne me reste plus que le ciel de mon pays. Dans mes congés même, je n'ai jamais quitté la patrie ; j'aime mieux chanter sur des scènes moins célèbres, mais où l'on parle une langue qui est la mienne, où j'ai des compatriotes autour de moi. Cette année, on m'a fait partout les offres les plus aimables : j'ai accepté de jouer à Dresde, à Weimar, à Cassel et à Wiesbade.

Que le choix de Wiesbade ne vous étonne pas; j'y voulais expier une folie passée. Aussi me suis-je réservé une dernière représentation; elle sera pour les pauvres de Wiesbade. Ottavio réparera les fautes d'Henri.

« En arrivant à Cassel, il y a quinze jours, on me remit une lettre qui, adressée à Vienne, m'avait cherché par toute l'Allemagne; elle était de Bruno. « Henri, me disait-il, si votre cœur n'a pas changé « dans la fortune, venez à notre aide. Ma sœur est « mourante et sans ressources. Quant à moi, réduit « à accepter une place de musicien pour la saison « de Wiesbade, et plus misérable que jamais, il « m'est impossible de soutenir Sophie. Longtemps « elle m'a défendu de vous écrire; aujourd'hui, « vaincue par la souffrance et le désespoir, elle « implore votre pitié. Je n'ai pas voulu qu'on mît « dans un hôpital celle qui a été votre femme, « j'ai usé de votre nom pour me faire donner la « clef de la chambre de votre mère. C'est là que « Sophie attend de vous un dernier secours. Henri, « vous êtes trop vengé. »

« Oserai-je l'avouer? Cette lettre, qui eût désarmé le plus cruel des hommes, cette lettre excita en moi une indignation dont je ne fus pas maître. Sophie dans cette chambre vénérée, et peut-être se faisant

un jeu de ma faiblesse! voilà ce qui me frappa tout d'abord. « Chaste souvenir de ma mère, m'écriai-« je, je ne souffrirai pas cette profanation! Oui, la « vengeance est venue, elle sera éclatante comme « le fut l'outrage. Sophie trouvera cette pitié « qu'elle implore, j'assurerai son sort et celui de « son frère. Les secours dont elle a besoin, l'aisance « même, si elle vit, elle aura tout; mais elle sor-« tira de ce lieu où sa présence est une souillure; « elle me laissera le seul sanctuaire où je puisse « encore aimer et prier. »

« Je répondis à Bruno qu'il ne m'avait pas écrit en vain, et que je lui envoyais assez d'argent pour que rien ne manquât à Sophie, mais qu'il avait eu tort de prendre le logement de ma mère; qu'il fallait de suite chercher un endroit plus convenable, et que, lorsque j'arriverais à Francfort, après avoir terminé mes représentations de Cassel, j'entendais que Sophie habitât cette nouvelle demeure, à moins qu'il ne fût impossible de l'y transporter.

« Quatre jours après ma lettre j'arrivais à Francfort. Bruno n'était point au chemin de fer; on me remit un mot de lui où il me disait que Sophie, quoique gravement atteinte, n'était pas alitée, mais qu'elle avait obstinément refusé de quitter la maison de la rue des Juifs; c'était là qu'elle m'atten-

dait. Pour lui, ajoutait-il, il n'avait pas osé affronter ma colère, et il demandait mes ordres avant de paraître devant moi.

« Cette nouvelle était peu faite pour me calmer; on se trompe en me bravant, pensais-je; si dans mon cœur il y a place pour la pitié, il n'y en a plus pour l'amour: justice se fera. J'arrivai tout ému dans la rue des Juifs; la vue de la maison ne fit qu'ajouter à mon trouble. Cette pauvre demeure, où n'entrait pas le soleil, toute couverte de lames de bois comme un poisson de ses écailles, avec ses deux étages en surplomb, son toit pointu, sa porte basse, son escalier en limaçon, sa rampe de corde, était pour moi plus riche et plus belle que tous les palais de Vienne; là étaient mon cœur et mon trésor. Tous mes souvenirs d'enfance s'éveillaient à la fois; à cette petite fenêtre, aujourd'hui solitaire, je voyais ma mère penchée entre les fleurs pour surprendre au loin mon retour. « Allons, me dis-je, « c'est le moment d'avoir du courage. » Je montai, j'ouvris brusquement : personne dans la première pièce ; la seconde porte n'était pas fermée, j'entrai.

« Au fond de la chambre, sur le lit de ma mère, il y avait une femme enveloppée dans un châle en lambeaux. Endormie sans doute, mais pâle comme une morte, et les traits si altérés, que j'hésitai à la

reconnaître, Sophie tressaillait par moments et gémissait comme oppressée par un rêve pénible. Bruno avait raison, j'étais trop vengé.

« Une voisine entra, portant à la main une petite fiole. Surprise de me voir : « Êtes-vous M. Henri? « dit-elle; alors Dieu soit loué, car la pauvre dame « vous appelle jour et nuit dans son délire, nous « ne la calmons qu'avec du laudanum. C'est user « sa vie; mais pour ce qui en reste, mieux vaut ne « pas souffrir. » Puis regardant la malade qui s'agitait : « Sortez, me dit-elle; la voilà qui s'éveille, « la crise approche, je vais rendormir madame « avec cette potion.

« — Laissez-la reprendre ses sens, dis-je à mon « tour, et retirez-vous, il faut que je lui parle.

« — Bien, monsieur, fit-elle fort étonnée, mais « je resterai dans l'autre chambre, car vous aurez « besoin de moi. On n'est pas trop de deux pour la « tenir dans ses convulsions. »

« Sophie se dressa tout à coup sur son séant; dès qu'elle me vit elle voulut m'appeler; la parole s'arrêta dans sa gorge gonflée; ses yeux étaient hagards, elle étouffait; enfin, jetant ses bras autour de mon cou et me serrant par une étreinte violente : « Henri, cria-t-elle, Henri, sauvez-moi, « je ne veux pas mourir! » C'était pour elle une

émotion trop forte; elle eut aussitôt une attaque de nerfs, suivie d'un évanouissement qui résista à tous nos soins.

« Fort inquiet, j'appelai le médecin; il me dit que l'accès durerait une partie de la nuit, mais qu'il n'y avait point de danger immédiat. « C'est, « dit-il, une femme épuisée par les plaisirs et « les agitations du monde; tout le système ner-« veux est détraqué; elle est sur le grand che-« min de la folie et de la paralysie. Vous me de-« mandez si elle peut guérir; à son âge il y a « toujours de l'espoir. Si on lui donnait une vie « douce et calme, et si elle était capable de s'y ré-« signer, peut-être retrouverait-elle un reste de « santé; je dis peut-être, car le sujet est bien usé. »

« La nuit venue, je restai seul près de Sophie. A dix ans de distance, je gardais une mourante sur ce lit funèbre; mais quelle différence entre la douleur d'un fils et la pitié d'un homme outragé, ou plutôt combien les années et le chagrin m'avaient-ils changé! L'ombre et le silence m'entouraient; dans la chambre, on n'entendait pas même la respiration de la malade; pour moi, immobile dans le grand fauteuil, je regardais le portrait de ma mère qui, à la lueur vacillante de la veilleuse, semblait s'agiter dans son cadre et prendre vie.

J'admirais cette pâle figure, ce sourire si doux qui laissait deviner tant de résignation après tant de souffrances. Abîmé dans mes réflexions, incertain de ma conduite, fatigué par la colère et la pitié, je tombai dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, et il vint un moment où je crus entendre comme une voix intérieure qui m'appelait. Était-ce un rêve? Était-ce ma conscience qui parlait? Y a-t-il pour ceux que nous pleurons une permission divine de communiquer avec nous? Je ne sais, mais c'était la voix de ma mère; comme autrefois, pauvre femme, elle venait m'aider et me consoler à force d'amour.

« Henri, murmurait-elle, apaise ce courroux qui « gronde dans ton âme. Pourquoi en veux-tu à « Sophie d'avoir cherché ici un refuge? Peut-être « n'est-ce pas l'épouse que je t'aurais choisie; mais « une fois mariée, elle eût été ma fille. Même cou- « pable, je lui aurais ouvert mes bras, je l'aurais « défendue contre toi. Les hommes sont souvent « cruels avec leur justice, une femme ne connaît « que la pitié, une mère pardonne toujours. »

« — Ma mère, ma seule amie, m'écriai-je, voyez « s'il est une douleur comme la mienne; que faire « de cette malheureuse? que devenir? conseillez- « moi, sauvez-moi.

« — Cher fils, me disait-elle, je te plains ; ce que « tu souffres, c'est ce que, plus innocente que toi, « j'ai enduré pendant vingt ans. Mais avant de « juger Sophie, rentre en toi-même, Henri, et « sois sincère. N'as-tu rien à te reprocher? En te « mariant n'as-tu pas cédé à la passion? Cette « femme, cette enfant, l'as-tu aimée pour elle « seule comme je t'ai aimé? As-tu fait la part de sa « nature? Sais-tu si sa légèreté ne la rend pas « moins coupable que tu ne l'imagines? A-t-elle eu « comme toi une amie dévouée pour corriger ce « fond sauvage que chez toi je n'ai pu dompter « tout à fait. Et toi-même, n'as-tu pas contribué à « perdre Sophie? Ce duel avec le comte n'était-ce « pas une folie? En abandonnant ta femme, ne « l'exposais-tu pas à des dangers au-dessus de ses « forces? Que de raisons, mon fils, pour n'être pas « sévère avec celle que tu as aimée et que le ciel a « si cruellement punie!

« — Oui, ma mère, j'ai eu des torts: mais moi « j'ai été fidèle à mon serment; je n'ai pas flétri « le nom dont l'honneur m'était confié.

« — Non, Henri, me répondait la voix; mais si « Sophie a manqué à sa parole, te crois-tu pour « cela dégagé de la tienne? En face de Dieu, tu lui « as juré de la soutenir dans la santé et la maladie,

« dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; ce « n'est pas une aumône, c'est ton amour que tu lui « as promis, et pour toute la vie. Si ton père « était revenu, crois-tu, mon enfant, que je me « serais inquiétée avant tout d'un passé pénible? « Non ; c'est en épouse que j'aurais reçu mon mari; « j'aurais souffert, sans doute ; on ne guérit pas en « un jour de pareilles blessures; mais ma douleur « eût été un secret entre le ciel et moi : ni ton père « ni les autres n'en auraient rien su. J'aurais fait « mon devoir ; Henri, fais comme moi.

« — Et l'insolent mépris du monde, ma mère, et « l'ingratitude de Sophie? Ce qu'on eût trouvé bien « chez vous, on ne me le pardonnera pas ; ce qui « eût désarmé mon père ne fléchira point l'in- « domptable égoïsme dont j'ai souffert.

« — Que t'importe le monde, disait toujours la « voix, si tu as pour toi la paix et la joie de la « conscience? Un seul effort de bonté te donnera « plus de bonheur que les hommes ne peuvent t'en « offrir, leur dédain tombera sans force à tes pieds. « Sophie ingrate ! pourquoi ? Crois-tu qu'il n'y ait « pas dans la misère une rude discipline, sais-tu « quelle est la puissance de la douceur sur une « âme qui s'effraye du joug? Essaye, mon fils, et, « quand on devrait méconnaître ton dévouement,

« essaye encore. Quelle que soit la conduite de « Sophie, il est un prix intérieur que l'ingratitude « ne t'ôtera jamais, celui-là, mon enfant, vaut tous « les sacrifices.

« Plus je me sentais troublé, hésitant, plus la voix « devenait tendre et pressante. « Henri, » disait ma mère, « souviens-toi que dans nos beaux jours, « quand la furie du sang t'emportait, je te ramenais « avec un mot : *Fais cela pour moi*, te disais-je, et « plus tard tu m'en remerciais. Pardonne à Sophie; « n'abandonne pas une mourante qui a plus besoin « de ton amour que de tes soins; au nom de ce « que j'ai enduré, au nom de ma tendresse, par- « donne-lui ; fais cela pour moi, Henri, tu m'en « remercieras.

« — Oui, je le ferai, chère âme, m'écriai-je, oui, « une fois encore j'aurai la joie de t'obéir et de « t'imiter. »

« Je m'éveillai tout en sueur, je regardai ce portrait qui semblait me sourire et m'encourager, mes lèvres jurèrent à Sophie l'éternel oubli du passé. L'aimer comme autrefois n'est pas en mon pouvoir ; mais la couvrir de mon honneur, mais me dévouer à sa guérison et peut-être à son bonheur, je l'ai promis, je tiendrai mon serment.

« Vers le matin, Sophie revint à elle, et, m'appe-

lant d'une voix fatiguée, murmura je ne sais quelle prière. « Ne parle de rien, lui dis-je avec douceur, « tu es chez toi, » et je l'embrassai sur le front. Elle se mit à fondre en larmes. « Pleure, lui dis-je, « ces larmes-là te feront du bien. » C'était la fin de la crise. « Henri, dit-elle, donnez-moi votre main; « je crois qu'ainsi je pourrai dormir paisible; « quand vous êtes près de moi, il me semble que « la mort ne peut m'atteindre; vous êtes mon « ange gardien. »

« Ce fut mon tour de pleurer ; ma mère, je te remerciais déjà !

« Sophie s'endormit bientôt d'un sommeil tranquille ; je sentais sa main s'humecter d'une douce moiteur, sa respiration était calme et régulière : c'était le repos qui devait lui rendre la vie. J'étais là depuis trois heures, craignant de l'éveiller par un mouvement, quand je vis Bruno avancer la tête et nous regarder tous les deux. Il s'était déchaussé pour ne pas faire de bruit, et, s'approchant de moi, il se jeta à genoux, et me prit l'autre main, qu'il couvrait de baisers malgré tous mes efforts. « Henri, « répétait-il, je le savais bien, que tu nous aimais « toujours. »

« Voilà, dit Ottavio en se levant, voilà, monsieur, l'histoire de ma vie; la calomnie a pu la tra-

vestir; mais si la fougue de la jeunesse m'a quelquefois emporté trop loin, je ne crois pas que j'aie à rougir devant le monde, je puis marcher tête levée. Que les envieux ou les sots me refusent leur estime, j'ai dans ma conscience un juge plus sûr, et je suis de fer pour qui m'outrage ou me dédaigne; mais, ajouta-t-il en me regardant avec un doux sourire, je suis sans défense contre ceux qui m'aiment, et devant vous, monsieur, qui avez été si bienveillant pour moi, j'avais besoin de me justifier : il m'en coûterait trop de descendre dans votre esprit ; vous me connaissez maintenant. »

— Vous êtes un galant homme, lui dis-je ; et si mon amitié peut avoir pour vous quelque prix, je serai fier de mériter la vôtre. J'espère que nous n'en resterons pas là, et qu'ici nous nous reverrons.

Il me donna sa carte en échange de la mienne, et m'indiqua son hôtel, « Mais, ajouta-t-il, je vous prie de ne pas vous déranger; Sophie, qui n'est venue à Wiesbade que parce qu'elle n'ose pas me quitter, Sophie est encore si souffrante que la présence même d'un ami pourrait la fatiguer. »

Je n'insistai pas : je comprenais trop le sentiment qui l'empêchait de me présenter celle dont il venait

de me parler; mais je lui demandai où je pourrais le revoir:

— A la promenade, me dit-il. Si demain vous êtes libre vers dix heures, pendant que Sophie sera au bain, nous irons, si voulez, jusqu'à la Platte, et nous causerons de Mozart ou de l'Italie.

— Mais demain est jour de théâtre, vous jouerez.

— Oui, me dit-il, dans le *Freyschutz ;* je n'ai nul besoin de répéter une pièce que j'ai chantée tant de fois. Le rôle de Max, ajouta-t-il, est encore un des rôles qui me conviennent, comme tous les rôles désespérés; peut-être le dirai-je moins bien à présent. Au reste, vous en jugerez; demain je chanterai pour vous.

VII

Règle générale, quand on prend Wiesbade au sérieux, il y faut vivre comme ce saint homme de rat qui ne sortait jamais de son fromage. Toute cette histoire m'avait beaucoup plus agité qu'il ne convient à un buveur d'eau. J'avais maintenant une idée, un désir, deux choses qui sont incompa-

tibles avec un traitement : je voulais revoir mon nouvel ami, et aussi l'héroïne du roman, la femme qui avait inspiré une telle passion. L'après-dînée, je courus au hasard pour retrouver Ottavio ; puis, fatigué d'une recherche inutile, j'allai au salon et au jardin. Joueurs et banquiers me parurent encore moins spirituels que de coutume ; à la promenade, je fus salué par l'air de *Rigoletto*. Je n'avais nul désir d'assister à cette marche monotone d'oisifs qui échangent leur ennui ; je ne m'arrêtai qu'un instant pour admirer une charmante petite Anglaise de cinq ou six ans. Avec sa figure rose et blanche, ses cheveux bouclés, ses yeux bleus transparents, sa robe lilas et son tablier vert, c'était la poupée vivante la plus gracieuse qu'on pût voir. Déjà femme, elle aimait à jouer avec le danger, elle agaçait avec un morceau de pain un des cygnes de la pièce d'eau. Elle tremblait de peur quand l'oiseau allongeait son grand cou comme pour avaler cette main mignonne et perfide; mais, le péril passé, quelle joie d'avoir été brave et de tromper l'ennemi ! comme elle regardait alors autour d'elle ! et quand je lui faisais un signe de tête, quel bon rire enfantin ! Survint par malheur une longue gouvernante, surmontée d'un vaste chapeau chocolat, et aussi empesée que ses jupons ; elle tira par le bras ma jeune amie, et

lui inculqua la peur en un beau sermon de trois points. L'enfant parti, je joignis un gros de promeneurs qui s'étaient assemblés sur le pont. C'étaient des gens raisonnables, de vrais baigneurs, qui ne se laissaient point séduire aux charmes de la roulette. Ils jetaient du pain aux poissons, et attendaient avec anxiété que les sarcelles s'envolassent. Mais on se lasse de tout, même des plaisirs innocents ; aussi je m'enfonçai dans la promenade, cherchant un banc retiré, pour y rêver.... non, soyons franc.... pour y dormir. Avant de me jeter la pierre, qu'on essaye d'abord des plaisirs et des tables d'hôte de Wiesbade !

Je ne sais depuis combien de temps j'oubliais les choses de ce monde, quand au réveil j'entendis de l'autre côté de la charmille deux personnes qui parlaient haut ; le sommeil m'avait servi, je reconnus la voix d'Ottavio ; l'autre voix, brève et saccadée, était celle d'une femme.

« Je veux partir, disait l'inconnue, qui ne pouvait être que Sophie ; ce séjour m'est odieux.

— Ma chère amie, répondait Ottavio en baissant la voix pour modérer le ton de sa compagne, vous savez que depuis trois mois je suis engagé ici pour quatre représentations. Un peu de patience, si vous n'aimez mieux m'attendre à Francfort.

— Je ne veux ni de Francfort ni de Wiesbade, je veux partir. Est-ce qu'on ne peut pas rompre un engagement?

— Mais, reprit Ottavio, le directeur a ma parole, et l'honneur....

— Toujours de grands mots, Henri ; vous serez toujours le même. Vous ne comprenez rien au cœur d'une femme. Vous êtes comme les autres hommes, vous ne sentez rien. »

Il y eut un moment de silence.

« Ma chère Sophie, dit enfin Ottavio avec l'accent d'un homme qui se contraint, je crains pour vous la fraîcheur du soir, je crois qu'il serait bon de rentrer.

— Voici la première parole raisonnable que vous ayez dite d'aujourd'hui, reprit l'inconnue; donnez-moi mon châle; et, ajouta-t-elle, d'une voix un peu moins aigre, offrez-moi votre bras, car sans vous, Henri, vous savez bien que votre enfant ne peut faire un pas. »

La curiosité, je l'avoue, me rendit indiscret : je fis un détour afin de connaître cette femme qui ne se trouvait ni comprise ni aimée. Pour ne pas importuner Henri, je me cachai derrière un bouquet d'arbres, et j'attendis les deux promeneurs qui passèrent près de moi. Je vis une petite femme, de tour-

nure agréable et mise avec plus de recherche que de goût; ses cheveux étaient d'un blond ardent, ses traits réguliers et insignifiants. C'était la figure d'un enfant, mais cette figure était pâle et fanée. J'eus tout le temps de l'observer, car elle marchait avec peine, courbée et s'appuyant des deux mains sur le bras de son mari. Il la regardait avec une tendresse ineffable : c'était le regard d'une mère qui voit renaître sa fille ; c'était plus encore, et peut-être, sous ce visage flétri, Ottavio retrouvait-il le front pur et les yeux limpides de celle qu'il avait aimée. Ils entrèrent sous la colonnade, je les vis s'arrêter devant un magasin de cristaux. Sophie se reposait tandis qu'Ottavio essayait de l'amuser en lui offrant quelques-unes de ces charmantes bagatelles. Pauvre garçon qui croyait n'en être qu'à la pitié ! ou plutôt heureux homme chez qui l'amour avait pu survivre à de telles épreuves !

VIII

Le lendemain, comme je sortais du bain, et qu'avec ma résignation habituelle j'allais à la source

pour qu'on m'appliquât à la question, je trouvai un rassemblement à la porte de l'hôtel; on entourait mon bon ami le *Kellner*. Il avait la tête enveloppée d'une serviette, comme un Turc de carnaval, et gesticulait avec une ardeur immodérée, même pour lui.

« Le drôle ne le portera pas en terre, s'écriait-il ; quand il sortira de prison, il me le payera, intérêt et capital. Eh bien! monsieur, dit-il en m'arrêtant au passage, je vous l'avais annoncé, que de la présence de ce juif il ne sortirait rien de bon ; mais nous l'avons chassé, Dieu merci ! après cette leçon il est à croire qu'il ne reviendra plus. »

Et alors, à la grande joie de la foule, il se mit à conter comment, avec un certain nombre de *Kellners*, ses camarades, il avait donné un terrible charivari au juif et à sa maîtresse, et comment la fête aurait été complète sans un stupide ivrogne qui avait crevé son violoncelle sur le front de l'historien.

« Ma tête est entrée dans l'instrument, ajoutait-il, sans cela...

— Vous êtes aussi méchant que bête, lui dis-je, et, le laissant un peu confus au milieu des éclats de rire, je courus à la demeure d'Ottavio.

Il était parti; le directeur effrayé lui avait rendu sa parole. L'hôte fit quelques difficultés pour me dire ce qu'était devenu le fugitif, il craignait en moi un ennemi. Quand il fut un peu rassuré, il m'avoua qu'il ne savait rien. Ottavio s'était rendu à Biberich; mais là, il avait changé de voiture, sans doute pour dépister ses persécuteurs. On croyait cependant qu'il avait gagné Rudesheim pour y attendre un des bateaux du Rhin, et se diriger vers le Nord.

Suivre Ottavio fut aussitôt ma pensée; mais auparavant je voulus le remplacer auprès de Bruno. En donnant raison à l'émeute représentée par un corps aussi considérable et aussi influent que celui des *Kellners*, la police avait poussé un peu loin la prudence humaine, je ne désespérais pas de la fléchir.

Le directeur de la police parut fort surpris de ma visite. Je trouvai un homme sentencieux qui se retrancha derrière ses devoirs. Bruno avait tous les torts : car, dans sa position, il devait respect à tout le monde, et, chose énorme, ce violoncelle qu'il avait brisé ne lui appartenait même pas. Où irait-on si chaque musicien allait casser la tête des citoyens paisibles avec les instruments du théâtre, qui sont une propriété domaniale et ducale? J'offris de

payer le violoncelle ; le directeur fut inflexible; je me recommandai alors du comte de V..., dont j'avais fait autrefois la connaissance aux eaux d'Ems, et qui me permettait de l'appeler mon ami. Le comte était bien vu du prince, son nom fit d'autant plus d'effet sur le magistrat, qu'il se rappela nous avoir rencontrés tous les deux à la Platte, causant avec une grande intimité. « Si je croyais, dit-il, que M. le comte prît quelque intérêt à cette misérable querelle... »

Je l'assurai que le comte le remercierait de son obligeance ; dès lors tout s'arrangea.

« Après tout, reprit-il, il vaut mieux arrêter cette affaire, puisque la cause du trouble a disparu. D'où vient la provocation, je veux bien l'ignorer; vous payez le dommage, tout est fini. Quant aux têtes cassées, ajouta-t-il en français, remarquez que je ne vous demande rien, elles étaient déjà fêlées. »

La plaisanterie lui parut si bonne, qu'il en rit aux éclats; j'en fis autant par reconnaissance, ce qui le mit d'une excellente humeur.

« Eh bien ! me dit-il avec une légère ironie en me remettant un papier, achevez votre ouvrage, et, puisque vous avez des amis partout, mettez vous-même ce drôle en liberté; vous verrez en

même temps ce que sont les cachots du despotisme germanique, comme disent quelquefois vos gazettes. »

De fait, la prison n'avait rien d'effrayant ; c'était dans une salle basse qu'on avait placé Bruno; il lui eût suffi d'ouvrir la fenêtre pour s'évader ; mais un Dieu puissant lui avait lié les membres : il était ivre mort. La figure luisante du concierge, qui faisait fonction de geôlier, trahissait le complice qui avait versé au captif l'oubli de ses peines et partagé avec lui le poison.

« Si monsieur veut attendre, me dit le geôlier, je vais mettre le prisonnier en état. »

Le remède était simple; mon homme emplit d'eau froide un grand baquet et le jeta à la face du malheureux musicien. Bruno secoua la tête comme un plongeur qui reparaît au jour.

« Qu'est-ce donc, Carl ? dit-il ; est-ce la justice ?

— C'est bien mieux, lui cria l'autre, c'est monsieur qui vient te mettre en liberté. »

Bruno ouvrit à demi des yeux hébétés, et, sans me reconnaître : « Merci, dit-il ; ne vous faites pas un cheveu gris pour moi, je suis bien ici, je me repose. Quand ceux qui m'y ont mis seront las..... Bonsoir. »

Carl le secoua avec violence, il le fit sortir dans la rue en le soutenant et l'assit sur un banc.

« Bruno, lui dis-je, Henri est parti ; j'ai besoin de savoir où il est ; je suis son ami.

— Son ami ! murmura-t-il ; Henri n'a pas d'amis ; il n'y a que moi qui suis son ami. Ah ! oui, sa femme revient, les amis reparaissent ; vous ne saurez pas où elle est. »

Puis il se mit à chanter entre ses dents : *La donna e mobile*, et, comme une masse, il tomba endormi sur la pierre.

« Pauvre diable, fit le geôlier, son estomac est ruiné : un verre de vin, il ne peut plus le supporter ; mais si monsieur veut prendre patience, avec un peu d'eau...

— Non, répondis-je, c'est assez ; je ne tirerai rien de cette brute, laissez-la dormir. »

Je rentrai à l'hôtel pour demander la note et une voiture pour Rudesheim. Quand tout fut prêt, je trouvai à la portière de la calèche l'aimable *Kellner* plus souriant que jamais. Après qu'il eut plié le marchepied :

« Monsieur le baron, me dit-il en s'inclinant, je souhaite à Votre Excellence un heureux voyage.

— Quelle est cette nouvelle impertinence,

repris-je, que signifie ce titre dont vous m'affublez ?

— Monsieur, fit-il en se rengorgeant, on ne me trompe pas aisément. A la façon dont Votre Excellence m'a parlé ce matin, j'ai reconnu de suite à qui j'avais affaire. Il n'y a que ces vils bourgeois qui soient toujours polis avec nous. »

Sur quoi il me salua avec cette satisfaction intime que le ciel a donnée aux sots pour leur tenir lieu de tout le reste.

Tout le long du chemin je demandai si l'on avait vu Ottavio ; mais après Ettville je perdis sa trace, personne ne put me dire s'il avait suivi le fleuve où s'il s'était enfoncé dans la montagne, par le chemin de Schwalbach. Je me décidai au hasard et pris la route du Rhin ; j'arrivai à Rudesheim sans rien rencontrer et de fort mauvaise humeur ; une barque était là, je m'y jetai et dis au batelier de traverser le fleuve et de me conduire à Bingen.

L'homme déploya la voile, et, maintenant la barque presque en travers du courant, la dirigea derrière les rochers qui, en cet endroit, brisent la violence du flot. Pour moi, malgré toute mon impatience, je cédai bientôt au magnifique spectacle qui frappait mes yeux. Le front dans la main, je regardais un paysage dont on ne se lasse jamais, et

qui paraît encore plus splendide quand on sort de l'horreur des montagnes; c'est le Rhingau, ce lac formé par le Rhin, et tout bordé de villages, de guérets, de prairies, de vignobles qui s'élèvent par étages jusqu'à la verdure éternelle des sapins. On dirait, qu'épris de la beauté de ses rives, le fleuve retient ses eaux avant de s'abîmer derrière les noirs rochers de Bingen. Le soleil descendait derrière les Vosges, déjà les nuages prenaient les teintes cuivrées du couchant; le Rhin, éclairé dans toute sa longueur, semblait une rivière de feu où tremblaient des milliers d'étincelles. Tandis que la masse des flots roulait dans l'ombre et le silence, je regardais toutes ces gouttes d'eau, plus légères ou plus vives que les autres, qui montaient à la surface pour y chercher un rayon de lumière et briller un instant avant de s'évanouir.

« Et nous aussi, pensais-je, nous ressemblons à ce fleuve. Tandis que les générations s'écoulent sans éclat et sans bruit, quelques âmes d'élite s'élèvent vers le soleil qui les appelle; une grande pensée, un sentiment généreux, une belle action, un noble dévouement, c'est là le rayon de feu qui les traverse et les illumine, avant qu'elles ne tombent dans l'éternité, peut-être pour s'y perdre, pour y rester diamants peut-être, si Dieu les sou-

tient de sa main paternelle. Le reste des hommes a passé, ceux-là seuls ont vécu : car vivre ce n'est pas se cloîtrer dans un égoïsme béat, atrophier ses sens, étouffer sa pensée ; vivre, c'est user de toutes les forces que le ciel nous donne, c'est accepter la passion, mais pour la ranger sous le joug du devoir. Le poëte a raison, tout homme est soldat, et, quelle que soit l'issue de la lutte, dût-on rester dans la poussière, le cœur troué de vingt blessures, celui qui tombe sera toujours plus grand que le lâche qui fuit le combat. »

— Monsieur, cria le batelier, qui me regardait d'un air étonné; monsieur, nous sommes à Bingen, et voici l'hôtel Victoria.

IX

C'est hier seulement qu'avec mes lettres de Wiesbade j'ai reçu un mot daté de Vienne, et de la main d'Ottavio. Après s'être excusé de son brusque départ : « Sophie, m'écrit-il, a été fort ébranlée de cette scène ridicule, le voyage s'en est ressenti; ce

n'est pas sans peine que nous sommes arrivés au port. Mais enfin la vue de sa maison, le bien-être intérieur, les soins dont je l'entoure ont un peu calmé Sophie, et, quoi qu'en disent les médecins, j'espère que je la sauverai malgré eux. Souvent la souffrance lui aigrit le caractère, et la peur de la mort lui trouble l'esprit ; mais à force de patience et de ménagements, je lui rendrai le courage et la vie. La soigner m'est doux ; il me semble que je rachète ainsi les torts de mon père, et que ma mère est de moitié dans tout ce que je fais. Nous passerons l'hiver à Vienne ; mais, aussitôt que la saison le permettra, nous irons dans les montagnes du Tyrol ; j'ai déjà écrit à Méran pour m'y assurer une jolie maison en plein midi : c'est là, mon cher voyageur, que je compte vous arrêter au passage. J'ai grand désir de vous voir ; depuis qu'il m'est permis de m'occuper de Sophie, je reprends à la vie, et plus que jamais j'ai besoin d'affection. Vous savez mon histoire, j'attends que vous me disiez aussi la vôtre ; quel homme n'a pas souffert, et ne s'épanche volontiers dans le sein d'un ami ? En mêlant nos confidences nous nous ferons un passé commun. Que ne suis-je au moment où, rassuré sur la santé de Sophie et maître de mon loisir, je vous aurai près de moi, où nous jouirons en-

semble des premiers biens de la vie : le soleil et l'amitié ! »

Au moment de serrer cette lettre dans mon portefeuille, je vis sur le cachet de l'enveloppe une légende en caractères gothiques qui d'abord n'avait pas frappé mon attention; c'était un vers de son poëte favori, qu'Ottavio avait pris pour devise :

Denn das Leben ist die Liebe[1];

ou

VIVRE, C'EST AIMER.

Wetzlar, 8 octobre 1855.

[1] Littéralement : *Car la vie c'est l'amour.* Goëthe, *West Œstlicher Divan*, Buch, *Suleika.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



OEUVRES DE M. ÉDOUARD LABOULA

PUBLIÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Souvenirs d'un Voyageur. 3e édition. . . . .

Abdallah, suivi de *Aziz et Aziza*, 3e édition, ornée du portra l'auteur. . . . .

Le Prince-Caniche. 13e édition. . . . .

Paris en Amérique. 21e édition. . . . .

Le Parti libéral et son avenir. 7e édit.. . . . . . .

La Liberté religieuse. 3e édit.. 1

Études morales (De la personnalité divine. — La dévotion. — M demoiselle de la Vallière. — Le Rationalisme chrétien. — Les M d'Occident. — Philippe II. — Les États-Unis. — L'éducation en rique. — L'esclavage aux États-Unis. — Le message de 1856. — guerre civile aux États-Unis. — L'Amérique et la Révolution fran — Les Horizons prochains. — Les lettres d'Éverard. — La loterl La manie des livres. — Sur un catalogue.). 4e édition. . . . 1

L'État et ses limites (L'État et ses limites. — La liberté antiq la liberté moderne. — Alexis de Tocqueville. — L'instruction pub et le suffrage universel. — Le droit de pétition suivant la constit de 1852. — La question financière. — La France en Amériqu Les États-Unis et la France. — Pourquoi le Nord ne peut accep séparation). 4e édition. . . . .

Études sur l'Allemagne contemporaine et les pays sl (Le partage de la Pologne. — Georgel et Kossuth. — Les Serb — Les Albanais. — De Radowitz. — Gervinus, etc., etc.). 3e tion. . . . .

Histoire des États-Unis d'Amérique, depuis les premiers de colonisation jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale (1620- 3e édition. . . . .

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cie, 6, rue des Poite





